



fallet_ersatz

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

René Fallet

ERSATZ

Denoël

© 1974, by Éditions Denoël
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2-207-24121-1
B24121-6

René Fallet

ERSATZ

Denoël

© 1974, by Éditions Denoël
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2-207-24121-1
B24121-6

Pour Rosa et Henri Zelnik.

Hitler garde champêtre ! C'est la gageure que tient avec brio René Fallet tout au long d'un roman fertile en cocasseries et en trouvailles poétiques. Donc Hitler n'est pas mort : c'est un de ses sosies, un "ersatz" parfait qui s'est suicidé à sa place, en 1945, dans la fameuse chancellerie. Et le Führer, endossant les vêtements et la personnalité de cet "ersatz", est devenu le garde champêtre d'un petit bourg allemand. Le voici aujourd'hui dans une maison de retraite à Nuremberg. Avec beaucoup de drôlerie et d'ironie, René Fallet dépeint l'existence des pensionnaires des deux sexes dont la plupart ont conservé intacte leur admiration pour Hitler. Mais, surgissant dans cette galerie de personnages pittoresques, un "nouveau" va venir bouleverser la vie chancelante de l'ancien Führer... Passant de l'humour à la truculence, de l'ironie à l'émotion, René Fallet brosse un tableau savoureux et original d'un personnage qui aurait pu être un simple fantoche, mais qui, par la vie que lui insuffle l'auteur, parvient à atteindre l'exceptionnelle dimension de la vérité.

L'autocar longeait la Tamise.

A la hauteur de Waterloo Bridge, Herr Müller sortit un sac de papier d'une des poches de son vieux manteau de loden, le porta à ses lèvres, souffla longuement dedans. Dès que le sac fut gonflé d'air, Herr Müller le regarda, lui sourit, le fit éclater avec fracas sur la paroi du véhicule. Tous les passagers sursautèrent et Frau Kolledenhof protesta :

— Herr Müller ! Encore ! Vous êtes incorrigible ! Un jour, mon cœur explosera comme un de vos damnés sacs, et vous aurez ma mort sur la conscience.

— J'en serais navré, Frau Kolledenhof, répondit doucement le coupable.

— Mais enfin, glapit Frau Richter, d'où tenez-vous cette étrange manie, camarade Müller ?

— Ne m'appellez pas camarade, s'il vous plaît, espèce de vieille chenille, rétorqua Herr Müller avec vivacité.

Une dame assise derrière le chauffeur se retourna et tapa dans ses mains :

— Allons, allons, ne nous disputons pas, mes enfants, et admirons le paysage !

Le calme revint chez les « enfants » ainsi morigénés par la sous-directrice de la *Glückhaus*, estimée maison de retraite de Nuremberg, Bavière.

Invités à contempler les Victoria Embankment Gardens, les quarante vieillards les contemplèrent docilement.

Ce printemps de 1973 n'était jamais que le soixante-dixième, le soixante-quinzième ou le quatre-vingtième de leur existence. Chaque année, la *Glückhaus* offrait une excursion à ses pensionnaires, mais c'était la première fois que ces insolites touristes passaient la Manche.

— Vous en garderez, leur avait-on seriné, un souvenir pour la vie.

La vie... Cela ne les avait pas incités à s'encombrer d'appareils photographiques. A leur âge, ils ne prenaient plus de photos, leurs albums en étaient emplis, refermés sur une étendue de passé à donner le vertige.

Herr Müller, bon pied, bon œil et quatre-vingt-quatre ans, considérait placidement l'Angleterre, Londres derrière la vitre.

Les cygnes de Sa Très Gracieuse Majesté glissaient, de moins en moins immaculés, sur le mazout du fleuve. De l'impériale des autobus rouges, quelques Londoniens laissaient tomber des sourires amusés sur la bizarre cargaison de cet autocar allemand.

Herr Hassenstein tira grossièrement la langue à ces irrévérencieux

autochtones, ce qui ne fit que les égayer davantage.

— Ils étaient moins fiers, en 40, rugit le vieil homme, quand la Luftwaffe leur foutait des bombes sur la gueule !

Frau Christa Boehm se retourna encore :

— Taisez-vous donc, Herr Hassenstein, nous ne sommes pas en Allemagne, et nous devons à l'étranger observer un minimum de courtoisie, de correction.

L'interpellé trépigna dans son fauteuil, éructa de plus belle :

— Des bombes sur la gueule, parfaitement ! Correction, *mein Arsch* ! Courtoisie, *mein Sack* !

Il y eut dans l'autocar toute une série de piailllements indignés.

— Herr Hassenstein, fit, outrée, la sous-directrice, je vous en prie, il y a des dames !

Le malotru rigola sans vergogne, se gifla une cuisse avec bruit :

— Des dames ! Vous appelez ça des dames ! Jolies *Fick fick Fräulein* ! A leur âge, si elles n'ont jamais vu ce que je viens de dire, elles n'ont plus qu'à le demander aux engliches !

Frau Kolledenhof, qui fardait encore avec soin sa bouche de septuagénaire, l'ouvrit pour prendre la défense du trublion :

— Wehrmacht a raison. D'une part, je vois très bien à quoi il vient de faire allusion, si mes souvenirs sont bons, et ils ne sont pas mauvais grâce à Dieu et à défunt Herr Kolledenhof. De l'autre, il est certain que ces insulaires étaient moins arrogants sous les coups de notre glorieuse Luftwaffe !

Le râtelier de Frau Richter cliqueta de toutes ses dents.

— Vieille carne ! tonna-t-elle.

Frau Kolledenhof toisa sans faiblir son ennemie et précisa :

— Luftwaffe commandée, vieille scélérate communiste, par notre bien-aimé Reichmarshall Hermann Goering !

La sous-directrice dut se lever à la hâte pour empêcher les deux aïeules de s'arracher les cheveux blancs, rouges chez l'une, bleu ciel chez l'autre.

— Mesdames, s'il vous plaît, pas de politique ! Je vous rappelle qu'à la *Glückhaus* les discussions politiques sont interdites par le règlement intérieur.

Frau Kolledenhof lança, superbe :

— Ce n'est pas de la politique, madame, mais de l'Histoire, madame, de l'Histoire !

— Bravo ! cria Herr Hassenstein, alias « Wehrmacht », bravo et mort à ces cochons d'Anglais !

— Trafalgar Square, annonça d'une voix neutre le conducteur de l'autocar.

Il avait garé non sans mal son véhicule devant la National Gallery. L'arrêt ramena la responsable de l'expédition à des réalités moins

historiques :

— Nous descendons, mesdames, messieurs ! Entraidez-vous, pour l'amour du ciel. Herr Müller, soyez gentil, passez ses béquilles à Herr Lutz, il ne peut les atteindre. Herr Schaubner, qu'avez-vous fait de votre canne ?

— Elle a dû rouler sous les banquettes, se lamenta l'intéressé, ou on me l'a volée. C'est cela, on me l'a volée !

— Pour en faire une canne à pêche ? gouailla Wehrmacht.

— Oh ! vous, le soudard !...

— Oh ! vous, le réformé ! L'embusqué ! Le lâche !

— Retenez-moi, ou je le tue !

— Avec quoi, vieille noix ? reprit l'insolent Wehrmacht, sortez-les voir un peu, vos orgues de Staline, qu'on joue le *God Save the Queen* dessus !

Des enfants, oui, songeait souvent Frau Boehm, d'insupportables enfants que l'on n'avait pas même la ressource de souffleter. Ils étaient odieux, se détestaient pins ou moins cordialement, se souhaitaient la mort dix fois par jour, cette mort qui planait tout près d'eux, trop près, si près qu'elle leur rasait la tête. Si elle en fauchait une, en revanche, tous frémissaient en pensant à la leur, et se mettaient à pleurnicher, à regretter le disparu.

Ils étaient bien outrecuidants, les pauvres, d'encore s'entretenir, s'entretuer de patriotismes, eux qui n'appartenaient plus qu'à la plus vaste des internationales, celle des vieillards, celle des rides, des rhumatismes déformants, des hyper-ou des hypotensions.

Herr Müller, après avoir tendu sans mot dire ses béquilles à son voisin, se recoiffa de son chapeau vert tyrolien. Sa calvitie redoutait les courants d'air, fussent-ils britanniques.

Herr Schaubner avait enfin récupéré sa canne et, aidée par la jeune infirmière Ilse Gewehr – que bien des pensionnaires mâles criblaient de billets doux – Frau Boehm fit descendre du car toute sa gent trotte-menu, intégralement venue au monde sous le règne de Guillaume II. Elle n'eut guère à déplorer qu'un incident dû à l'incontinence chronique de Frau Streck, qui humecta ses jupons.

— L'an prochain, menaça la sous-directrice, vous n'irez pas en Espagne !

— Mes castagnettes, beugla la fautive, ruisselante de larmes, mes castagnettes !

Il fallut les lui restituer, sous peine d'ameuter tout le Strand ; Cahin-caha, qui crachotant, qui ahanant, qui boitillant, la troupe des égotants, des valétudinaires, des petits vieux bien propres et de ceux qui l'étaient moins gagna le centre de la place.

Lord Nelson, du haut de sa colonne de quarante-cinq mètres, vit venir à lui sans broncher tous ses alliés prussiens, wurtembourgeois et

bavarois. Frau Boehm, un guide à la main, convia ses compagnons à béer devant les quatre lions de bronze qui flanquaient le piédestal de granit.

— Au pied de la colonne, lut-elle en haussant le ton pour son auditoire de durs d'oreille, se trouvent quatre bas-reliefs fondus avec le bronze de canons français.

L'impitoyable Wehrmacht ricana, puis grommela :

— Nous autres, en 40, si on avait fondu tous les canons française qu'on ramassait comme des coquelicots, on en aurait coulé combien, de bas-reliefs ? De quoi recouvrir toute la ligne Siegfried, *Herrgott-Sakrament* !

Il fit claquer sa langue, la même qu'il avait si bien tirée tout à l'heure aux Tommies, s'adressa à Herr Müller qui se tenait à ses côtés :

— Nous cassent les pieds, pas vrai, Herr Müller, avec leurs monuments ? Moi, ça m'intéresse Pas, les églises et les tours Eiffel. Les Anglais, c'est pas tout mauvais : ils ont de la bonne bière. Je boirais bien une chope. Pas vous, Herr Müller ?

— Je ne bois pas, Wehrmacht. Je n'ai jamais bu. Jamais.

— Et vous êtes quand même arrivé à votre âge, fit Wehrmacht, alors là c'est à n'y plus rien comprendre.

— Je n'ai jamais fumé non plus.

— Et les femmes ? reprit Wehrmacht, les yeux posés sur le séant de la blonde Ilse Gewehr alors que toute l'Allemagne n'avait de regards que pour la silhouette de l'amiral perché dans le ciel.

Herr Müller ne répondit pas. Wehrmacht n'en avait d'ailleurs cure, soliloquait :

— Ah ! si j'avais vingt ans de moins !... Ah ! la ! la ! dix, seulement ! Dix de moins, Herr Müller...

En extase, Frau Kolledenhof s'approcha d'eux :

— L'Angleterre, mes amis ! Nous sommes en Angleterre ! En Angleterre !

Elle réprima un sanglot :

— Mon Dieu, si le Führer pouvait voir ça, ce qu'il serait heureux !

En entendant ces mots, le Führer eut un pâle sourire. Car Herr Gottfried Müller, né en 1889, n'était autre qu'Adolf Hitler.

Le 30 janvier 1945, le ministre de la Production, Albert Speer, fit déposer à la chancellerie du III^e Reich un mémorandum de vingt pages.

Adolf Hitler – qui n'était pas encore à cette époque Herr Gottfried Müller – n'en lut que la première phrase : « La guerre est perdue. »

Ce n'était pas une nouvelle agréable, et le Führer piqua une grosse colère.

Au vrai, il avait beau se raconter des histoires, il s'en doutait un peu.

Son état de santé, tout au fond de lui, le préoccupait davantage. Même sans cela, son avenir ne lui paraissait pas des plus riants, ni rose comme une pointe d'un des seins d'Eva Braun. Les Russes – tous des juifs – le jugeraient, et encore ! puis le fusilleraient. Les Américains – tous des juifs – le jugeraient, c'était sûr, puis le pendraient. Certes, il pouvait se suicider, se payer une fin genre *Crépuscule des Dieux*, écroulement du Walhalla, etc., mais cette solution mise en musique par son musicien favori ne le satisfaisait que sur le plan esthétique.

Humainement, il préférait vivre.

C'était humain.

— Mettez-vous à ma place ! gémissait-il, accablé, la tête entre les mains. Il ne savait plus que ressasser cette litanie désabusée : « Mettez-vous à ma place !... »

Et, tout à coup, cette bougie falote tout au fond du couloir à gauche se fit lumière, phare, soleil aveuglants. L'idée de son salut entra en lui à la vitesse d'un V1.

— Euréka ! cria-t-il.

Et il cria encore plus fort les quelques mots que Dieu lui avait expédiés du ciel, non sans une assez coupable miséricorde :

— Mais c'est cela ! Merci, Seigneur ! Braves Allemands, mettez-vous à ma place ! **METTEZ-VOUS A MA PLACE !**

Il se regarda dans une glace. Il était fatigué, certes, on le serait à moins, mais encore très intelligent.

Il sonna Bormann, et Bormann arriva peu après.

Le grand chacal du régime trouva le Führer de meilleure humeur que les jours précédents. En fait, quasiment guilleret.

— Ça y est, pensa-t-il, il va encore me sortir le coup de l'arme secrète qui va nous redresser la situation en deux coups de cuiller à pot, empaler Staline et knockouter Roosevelt.

L'éminence plutôt grisâtre de l'ex-caporal autrichien s'inclina

poliment :

— Vous me semblez en forme, *mein Führer* ?

— Il y a de quoi, Martin, fit Adolf Hitler, tout est sauvé !

Bormann sursauta :

— Quoi donc, *mein Führer* ? L'Allemagne ?

— Non ! Ma peau ! L'Allemagne, on s'en fiche ! L'Allemagne est foutue ! Cuite ! Flambée ! Bien fait pour elle ! D'ailleurs, de quelle Allemagne s'agirait-il ? Il n'y a plus d'Allemagne, puisqu'il n'y a plus d'Allemands. Les vrais Allemands sont morts au combat depuis longtemps, pour leur Führer ! Il ne demeure plus que des lâches, là-dedans, des fuyards, des femmes, et des sous-hommes ! Oui, oui, Martin, des *Untermenschen* ! C'est mathématique, et il n'y a pas à revenir là-dessus. En revanche, la peau me reste, et c'est quelque chose, non, Bormann, ma peau ?

— *Ja, mein Führer* ! approuva Bormann, qui avait du réflexe.

— Ma peau, Staline ne s'en fera pas un tambour pour défilé de la victoire, pas question !

— Pas question ! répéta Bormann, qui ne manquait pas d'à-propos.

Le Führer s'épata dans son fauteuil et s'offrit la récréation d'un rire que toute l'Europe eût déclaré sardonique si elle avait pu l'ouïr.

— Mon cher Martin, vous allez rire avec moi. Écoutez-moi bien, car il n'y a pas une minute à perdre. Vous allez vous mettre en campagne sur-le-champ.

Bormann blêmit :

— La guerre, *mein Führer* ? Mais j'en reviens !

Adolf Hitler eut un geste d'agacement :

— Moi aussi, ne me parlez plus de guerre, cela me tape sur les nerfs ! Et ne m'interrompez pas, mon temps est précieux. Une bombe peut tomber à tout moment sur cette chancellerie de malheur.

Malgré lui, Bormann regarda le plafond. Le Führer l'imita avant de poursuivre :

— Martin, j'espère pour vous que vous n'avez pas éliminé tous les idiots du pays. J'en ai besoin d'un. D'un seul.

— Il doit bien encore en subsister un ou deux, murmura prudemment son fidèle compagnon.

— Il me faut, déclara le Führer en détachant les mots, il me faut un idiot qui se prenne pour moi. Je suis certain qu'il existe quelque part, dans une ville, un village ou un hameau un homme de mon âge, qui a soigné par dévotion sa ressemblance physique avec moi. Qui arbore une mèche de cheveux comme la mienne, qui porte une moustache pareille à la mienne, a copié mes intonations de voix, mon allure, etc., etc. Un ersatz, en somme.

— Oh ! certainement, *mein Führer*, un ersatz ! s'exclama Bormann. Il ajouta finement :

— Et qui serait prêt à mourir pour vous ?

— La moindre des choses ! trancha le Führer. Vous m'avez compris, Martin. De A à Z. Cet homme, cet ersatz, donc, prendra ma place. Je la lui laisse bien volontiers. Moi, je prendrai la sienne. Dès qu'il sera installé à la chancellerie, je m'installerai chez lui, dans sa chaumière, dans son gourbi, n'importe où, mais CHEZ LUI.

Il fit, évident :

— CHEZ MOI, quoi !

— Génial, décréta le grand servile.

— Génial, je ne sais pas, rêva tout haut celui qui ne mourrait décidément pas dans un bunker sinistre, je me méfie maintenant de mes traits de génie. Disons plus simplement que ce n'est pas bête du tout, et que cela me suffira pour aujourd'hui. Dénichez-moi cet oiseau rare, ce serin, au plus vite.

— *Ja, mein Führer !* proféra Bormann en claquant des talons.

Ce fracas de bottes arracha une grimace à son célèbre interlocuteur.

— Moins de bruit, Martin, moins de bruit ! J'en ai assez de tout ce bruit qu'on fait autour de moi. Je n'aspire plus qu'au repos, qu'à la paix, depuis que la guerre est perdue. J'expédie les affaires courantes jusqu'à l'arrivée de mon successeur, de... l'ersatz, et je prends ma retraite !

Il réfléchit un instant, puis grommela :

— Hélas, je n'en ai pas l'âge ! Il me faudra sans doute travailler. A cinquante-six ans, ce n'est pas gai. Quoi qu'il en soit, mieux vaut le travail que la mort. Belle formule à graver au fronton des usines ! J'aurais dû l'inventer avant. Attention, Bormann : faites que cet idiot exerce un métier dans mes cordes ! Évitez les électriciens, les plombiers, les terrassiers, les professions par trop techniques ou rebutantes. A la rigueur, je pourrais être cantonnier.

Bormann eut un haut-le-corps :

— Cantonnier, *mein Führer !* Vous ! vous !

Adolf Hitler se fit badin :

— Mieux vaut un cantonnier vivant qu'un Führer mort, mon cher.

Puis, soucieux :

— Tous ces événements ont épuisé mon organisme, il me faudrait une vie saine, le grand air, la vue des alouettes au-dessus des champs...

Une alouette survola, gracieuse, le bourreau et son maître.

Celui-ci murmura :

— J'ai fait des fautes, Martin. Si, si. A Stalingrad, j'aurais dû reculer. Eh bien, là, je recule. En bon ordre. Ils ne m'auront pas.

Il regarda fixement Bormann :

— Ne vous laissez pas avoir non plus, Bormann.

— J'y penserai, *mein Führer*.

— Ils pendront les autres, et nous, vous et moi, dans quelques années, quand jouera enfin la prescription, nous ressortirons de la nuit au son des fifres pour créer le IV^e Reich !

Il s'animait étrangement, remplaçait déjà, en son esprit, probablement, la croix gammée par une autre, ancrée ou tréflée, mais qui régnerait comme d'habitude sur le monde. Bormann se leva avant que ce délire tout frais prît forme :

— *Mein Führer*, je pars en chasse !

L'autre soupira, s'extirpa de ses brumes, se leva à son tour :

— Ah ! Martin. Si nous n'avions pas été trahis, nous serions à New York ! Mais ils ont trahi, tous, tous ! Nous aurions dû les fusiller !

— J'en ai fusillé pas mal, *mein Führer*...

— Je sais, brave ami, je sais. Mais en faisant les choses à moitié, nous avons fait du sentiment. La prochaine fois, Martin, pas de sentiment. Surtout, pas de sentiment ! C'est ce qui nous a perdus.

Là-dessus, le Führer se mit à contempler le portrait de Bismarck qui ornait son cabinet de travail de vingt-sept mètres de long sur quinze de large et dix de haut, et Martin Bormann se retira discrètement.

Il réapparut deux semaines plus tard. La situation militaire ne s'était pas du tout améliorée, Bormann entra pourtant triomphalement dans le bureau du Führer :

— Ça y est, *mein Führer* !

— Quoi, glapit Hitler qui, à l'époque, ne baignait pas dans l'huile et tournait de moins en moins rond, les Russes sont là ?

— Pas encore, mais l'idiot, oui. Il est parfait.

— Il me ressemble ?

— Extraordinairement.

A la veille de changer aussi brusquement d'identité, Adolf Hitler se sentit gagné par une vive émotion. C'était en somme renaître au moment de mourir, et il goûta l'exceptionnel de la situation. Il s'inquiéta encore :

— Qui l'a vu ?

— Personne, sauf mes deux agents qui l'ont cherché, trouvé, et ramené ici.

— Ils sont morts, j'espère ?

— Ils ne quitteront pas la chancellerie autrement que les pieds devant. Vous me vexez, *mein Führer*, je connais mon métier.

— Je sais, Martin, je sais. Eh bien, allons-y, introduisez l'ersatz ! L'idiot !

L'« idiot » pénétra dans le cabinet du Führer, dans le plus grand possible des mystères. Les deux agents de Bormann l'avaient fourré

dans un sac à pommes de terre qu'ils portaient en soufflant. Ils déposèrent le sac sur un tapis, se redressèrent, claquèrent des talons.

— Laissez ce sac, et laissez-nous, leur ordonna leur chef.

Ils sortirent. On ne jeta dehors qu'à la nuit noire leurs cadavres criblés de balles.

Le sac n'osait pas remuer. On le devinait fort intimidé. Sa respiration se précipitait.

Le Führer félicita son adjoint :

— Très bien, ce sac. Voilà du clandestin, de l'anonyme, de l'incognito, tout ce qui était nécessaire à l'opération. Ouvrez-le, à présent.

Bormann, au moyen d'un canif, trancha la ficelle qui le fermait. Comme les « pommes de terre », émues, ne bronchaient toujours pas, il leur donna un léger coup de botte amical.

— Allons, mon vieux ! Montrez-vous !

Le sac n'attendait que cet ordre. Il bougea enfin, et une tête ahurie apparut.

Cette tête était la tête même du Führer, même mèche, mêmes moustaches, mêmes yeux d'un bleu éclatant.

Adolf Hitler tressaillit et murmura, abasourdi :

— *Ach ! Mein Gott !*

— Il n'est pas mal, n'est-ce pas ? s'exclama Bormann content de lui. J'en ai examiné quatre ou cinq, mais c'est celui-là qui correspond le mieux, physiquement et en tous autres points, à ce que nous désirions.

La tête de l'ersatz, extasiée, regardait le Führer et, de sa bouche, jaillit un « Heil Hitler ! » un peu brisé par la ferveur.

C'était la première fois qu'Adolf Hitler voyait et entendait Adolf Hitler lui crier « Heil Hitler ! » Il lui fallut quelques secondes pour recouvrer sa maîtrise de soi. Il s'assit à son bureau, lança à l'homme :

— Quittez ce sac, mon ami. Vous n'avez plus désormais le droit d'être ridicule. Un immense avenir vous attend.

— *Ja, mein Führer !* aboya l'autre en s'extirpant à la hâte de son emballage de jute. Il était vêtu d'un costume de velours marron à grosses côtes, avait des brodequins aux pieds. Il se jeta à genoux sur le sol, se prosterna devant l'idole. Celle-ci lui toléra des mômeries qui ne pouvaient que servir ses desseins. Enfin, le Führer fit ;

— Relevez-vous, mon brave, et répondez à mes questions sans trop vous troubler. A la première, d'abord : êtes-vous prêt à mourir pour votre Führer ?

L'homme se remit debout et, au garde-à-vous, clama :

— *Ja, mein Führer !*

— J'espère que vous aurez à cœur de vous distinguer. Nous vous avons choisi entre plusieurs postulants à cet honneur insigne. Vous êtes un bon Allemand. Un des derniers bons Allemands. Quel est votre

nom ?

— Gottfried Müller, *mein Führer*.

— Ou habitez-vous ?

— Près de Nuremberg, *mein Führer*, un village de cinq cents habitants qui s'appelle Lustbarkeit.

— Lustbarkeit(1), répéta Hitler ravi, Lustbarkeit, tout un programme ! Joli village, Herr Müller ?

— Très riant, *mein Führer*, très belle campagne bavaroise.

— J'aime beaucoup la Bavière. Je vous remercie de l'attention, Bormann.

Bormann se dandina avec modestie.

Hitler poursuivit son interrogatoire :

— Quelle est votre profession, Herr Müller ?

— Feldhüter, *mein Führer*, pour vous servir.

Garde-champêtre.

Gottfried Müller était garde-champêtre.

Adolf Hitler demeura un instant silencieux. Perplexe. De lourdes et nouvelles responsabilités attendaient donc encore le conducteur du III^e Reich, le chef suprême des forces armées allemandes, le seigneur de la guerre.

Il leva les yeux vers Bormann, lui demanda pieusement à voix basse :

— C'est difficile, ça ?

Je ne pense pas, *mein Führer*, que ce soit très sorcier d'être garde-champêtre. Herr Müller l'est bien.

Le futur Feldhüter bougonna :

— Cela ne veut rien dire. Il me faudra potasser en quelques nuits tous les manuels du parfait Feldhüter. Franchement, Herr Müller, me croyez-vous capable d'être garde-champêtre ?

L'humble Müller, pétrifié, dévisagea craintivement son Führer avant de pouvoir bredouiller :

— Vous... vous... voulez être garde-champêtre, vous, *mein Führer* ! Vous le maître du monde !

Pour l'heure, ledit monde rapetissait à vue d'œil. Hitler, agacé, se contint difficilement, réitéra sa question :

— Je vous dispense de vos étonnements et de vos commentaires. M'en croyez-vous capable, oui ou non ?

Le pauvre Müller finit par articuler :

— N'importe qui peut être garde-champêtre.

— Même moi ?

— Même vous, *mein Führer*. Mais, vous savez, si le métier est sain, en revanche on n'est pas bien payé...

— C'est sans importance. Je n'en fais pas une affaire d'argent. Où vivez-vous, dans Lustbarkeit ?

Bormann intervint :

— Je me suis permis de penser à cela, *mein Führer*. Je me suis procuré une carte d'état-major de Lustbarkeit.

— Excellent, ça, parfait, gloussa le Führer réjoui.

Il repoussa, empli d'humeur et de rancune, les cartes du désastreux front de l'Ouest, celles du calamiteux front de l'Est qui recouvraient son bureau, les remplaça, avec ravissement par celle de ce bucolique Lustbarkeit, qui l'intéressait davantage, ô combien !

— Venez là, Müller. Plus près. Je ne vais pas vous manger.

Il le regarda encore, fit pour Bormann :

— Il a quand même trop bonne mine.

— C'est l'air, s'excusa Müller que terrorisait l'idée d'être récusé, on est à l'air, dans ce boulot.

— J'arrangerai cela, promet Bormann. Je le délabrerai un peu.

— En ce cas..., approuva le Führer. Vous avez une maison, Müller ?

— Deux pièces. Une cuisine. Une cave. Un grenier. Là, tenez, à l'est, à la lisière du bois, tout au bout du village.

Bormann récita :

— Herr Müller vit seul. Célibataire. Il a pourtant une bonne amie, une veuve, Frau Frida Schick, qui habite, elle, à l'autre bout du village, a un kilomètre et demi, dans cette petite ferme isolée. Herr Müller va la voir à bicyclette.

Müller rougit, embarrassé par l'étalage de ses goûts luxurieux, peut-être incompatibles avec une mentalité d'intègre national-socialiste.

Hitler, lui, fronça le sourcil. Il le fronça de plus belle quand Bormann développa la situation de famille du Feldhüter :

— Non loin de la ferme de Frau Frida Schick, dans cette demeure sise au bord de la rivière, vivent les parents d'Herr Müller. Son père, sa mère, sa sœur, son beau-frère et leurs cinq enfants.

Comme le Führer s'agitait, son second le rassura d'un irrespectueux mais discret coup de coude. Hitler comprit, fit en riant :

— Vous êtes mon bras droit, Martin !

Il écouta ensuite avec infiniment d'attention et un méticuleux souci du détail les explications qu'il sollicitait de l'intarissable Müller, se fit décrire la poste, l'auberge, le bourgmestre, etc.

— Vous aurez tout cela, photographié, noté, répertorié, au jour J, souligna Bormann.

Cela dit et réglé, le Führer se frotta les mains, geste qui lui était coutumier lorsque tout allait à sa convenance. Puis, recueilli, il s'adressa à Müller, les yeux dans les yeux :

— Martin Bormann vous racontera par le menu tout ce que le Reich attend de vous, Herr Müller. En bref, il s'agit de mourir à ma

place. De me remplacer dans la tombe. Vous êtes d'accord ?

— *Ja, mein Führer*, acquiesça l'imbécile. Avec, plaisir ! Avec joie !

— Ce n'est pas tant pour moi que pour l'Allemagne, vous vous en doutez bien, précisa Hitler, malgré tout frappé par tant d'inconscience.

— *Deutschland Über Alles !* gueula la crème des patriotes.

La solennité était de rigueur face à ce fanatique, et Hitler se fit solennel :

— Mourir n'est rien, Herr Müller. Absolument rien. Des millions d'Allemands sont déjà morts, le sourire aux lèvres, pour leur pays. Mais vous devez, vous, Herr Müller, ultime espoir et représentant exemplaire de la race des seigneurs, mourir intelligemment.

— Ah ! oui ? s'exclama un Müller effrayé et transpirant devant une éventualité aussi inattendue.

— Ne vous affolez pas. Bormann vous aidera de ses conseils qui seront des ordres, pour vous. Ce ne sera pas plus compliqué que d'être garde-champêtre. Vous allez mourir Führer, Herr Müller ! Et en mourant Führer, vous sauverez la vie de votre Führer, et vous seul pouvez le faire ! Ce n'est pas beau, ça, Herr Müller, ce n'est pas beau ?

— *Mein Führer*, lâcha le sacrifié en tremblant de bonheur, je ne sais pas comment vous remercier !

— En mourant comme je serais mort, en héros ! affirma Hitler sûr de lui.

Je le jure ! cria Müller.

Familier, Hitler le prit aux épaules :

— Nous nous retrouverons au Walhalla, le paradis des guerriers. Moi, je vais dans l'ombre de la clandestinité continuer mon combat(2) pour notre chère Allemagne immortelle. Je la sauverai une nouvelle fois, comme d'habitude, grâce à vous, Müller, grâce à vous, des bolchevicks, des juifs et des capitalistes. Votre holocauste, Müller, ne sera pas vain. Votre nom brillera en lettres de feu dans l'Histoire. On ne le prononcera qu'avec vénération. Vos parents marcheront la tête haute, mon ami. Oui, je dis bien : mon ami. Je suis fier de vous, Gottfried Müller.

Müller, écarlate de confusion, retomba à genoux, embrassa ceux du Führer. Sur un signe de celui-ci, Bormann releva ce garde-champêtre qui périrait, personnage wagnérien quelque peu insolite, dans le bunker de la Wilhelmstrasse.

— Dites adieu au Führer, Müller, et remettez-vous dans votre sac. Des valets vont vous transporter dans mes appartements. Vous ne verrez plus que moi jusqu'à ce que vous soyez prêt à jouer convenablement votre rôle grandiose.

Hitler serra avec effusion les deux mains de son « successeur » rendu louf, rendu chèvre par tant d'honneur :

— Allez, Müller, allez, à présent. Et courage !

— J'en aurai, *mein Führer* ! Mourir dans des conditions pareilles, c'est enfantin. Je pourrais mourir vingt fois, comme cela !

— Une seule suffira, mais une bonne.

L'ersatz se réintroduisit dans son sac, jeta un ultime " *Heil Hitler* ! " avant de disparaître. Bormann renoua avec soin la ficelle, puis deux domestiques survinrent et débarrassèrent le plancher d'un sac à pommes de terre qui n'avait plus lieu d'être là.

Aussitôt, Hitler s'approcha de Bormann :

— Et alors, Bormann, et alors ? Qu'allez-vous en faire, de toute cette famille nombreuse qui doit marcher la tête haute ? De cette Frida Schick ? Pas de parents, pas de maîtresse, pour l'amour du ciel ! Je finirais par me trahir et ils me trahiraient ! Quelle est votre idée ?

Bormann eût un bon sourire, entraîna son Führer vers le bureau et, prenant un crayon gras, raya, sur la carte de Lustbarkeit, toute la moitié ouest du village. Il ne proféra que deux mots :

— Luftwaffe. Demain.

Hitler se tapa sur les cuisses. Cette version agreste de la solution finale l'enchantait. De plus, Bormann qui, décidément, voyait loin, lui énuméra les avantages de ce modeste bombardement rural :

— Non seulement, *mein Führer*, vous aurez des excuses pour apparaître quelque peu égaré, déboussolé, aux yeux de vos concitoyens, mais vous serez pour toujours, pour toute votre vie, une des plus grandes victimes de la guerre. On tire beaucoup de considération d'aussi tristes péripéties.

Cette position morale inespérée ne pouvait que sourire à Adolf Hitler qui ne l'avait jamais envisagée au préalable, et surtout pas de 1939 à 1944.

Le 26 mars 1945, le garde-champêtre déguisé en Führer s'engloutit à jamais dans les entrailles historiques du bunker.

Le même jour, le Führer du Reich, revêtu des frusques du garde-champêtre, entra à pas de loup-garou dans sa nouvelle vie.

Une Mercedes anonyme à gazogène le conduisit à Lustbarkeit. Martin Bormann accompagnait son maître durant cet ultime voyage.

— Le chauffeur ? avait simplement demandé Hitler.

— Mourra dès mon retour à Berlin, avait simplement répondu Bormann.

Le trépas des bavards en puissance ne méritait que ce laconisme.

— La famille Müller ? Ma bonne amie Frida, enterrées ?

— Enterrées.

— Mon absence ?

— Motivée.

— Expliquez.

— Vous vous êtes engagé dans la Volksturm. Dans ma propre milice, *mein Führer*. Amusant, non ?

— Amusant, oui.

— Vous avez informé, bien entendu, Herr Busch, le bourgmestre-de Lustbarkeit, de votre élan patriotique. Il n'a pu, hélas, vous joindre, pour vous convier aux funérailles de vos êtres chers. Vous n'avez appris que par les journaux, ou la radio, le cruel malheur qui vous a frappé.

— Apprenez-moi, vous, pourquoi je reviens aujourd'hui.

— Rongé par la douleur, vous êtes tombé malade. Vos supérieurs vous ont libéré, et vous êtes rentré à pied. Vous n'oublierez pas votre musette, *mein Führer*. Il y a dedans quelques tablettes de chocolat et deux cents pièces d'or pour d'éventuels frais ultérieurs. Müller vous l'a dit, un garde-champêtre, ça ne roule pas sur les mark.

Les deux yeux bleus glacés se posèrent, méfiants sur Bormann :

— Pourquoi faites-vous tout cela, Bormann ?

On disait de Bormann qu'il ressemblait à une taupe. Ce n'était pas gentil pour les taupes. La « taupe » grogna, gênée :

— Vous êtes le Führer. Mon devoir d'Allemand est de sauver le Führer.

Dans les yeux bleus glacés passa un éclair d'ironie. Décidément, même la taupe s'avérait aussi irrécupérable, aussi bête que le garde-champêtre...

Ils attendirent la nuit pour s'approcher de la maisonnette de Müller. A deux cents mètres de là, se tenait celle de ses voisins Bülenburg. Le père, Otto, était roux, la mère, Gretel, avait un grain de beauté poilu sur la joue gauche, etc. Le nouveau Feldhüter savait par cœur la table des matières du village et de sa population. Il s'était fait projeter cent fois, dans son cabinet de la chancellerie, des films tournés en cachette à Lustbarkeit, ou plutôt à ce qui restait de Lustbarkeit après le sauvage bombardement américain qui en avait par miracle épargné la moitié.

Il eût reconnu entre mille la trogne écarlate de l'aubergiste Karl Schlucht, la barbiche du bourgmestre. Il n'ignorait pas que le lit de Müller était recouvert d'une courtepointe rouge, que l'uniforme vert bouteille était accroché à une patère, à gauche en entrant dans la chambre.

— Vous voilà chez vous, *mein Führer*, murmura Bormann.

— Vous pouvez m'appeler Müller, fit Adolf Hitler, plus ému qu'il n'y paraissait.

— Rien ne vaut la vie, Herr Müller, fit, mélancolique, son compagnon.

— Je vous le répète, Martin : pensez à la vôtre.

— Je vais y penser, maintenant.

— En ce cas, ne nous disons pas adieu, mais peut-être au revoir.

— Au revoir et bonne chance, *mein Führer*. Oh ! pardon...

— Ce n'est pas grave. Au revoir, et merci.

Ils se serrèrent gravement la main. La belle aventure était achevée.

Le chauffeur était descendu, ouvrait la portière, aidait à sortir de la Mercedes ce monsieur fatigué chaussé de croquenots, vêtu de velours marron. Il lui tendit cérémonieusement une musette reprise. Le monsieur fatigué se l'assujettit à l'épaule, se pencha encore sur Bormann :

— Mon cher Reichsleiter, n'oubliez pas de remettre sa gratification à ce brave garçon de chauffeur.

— Soyez tranquille, *mein...* Herr Müller...

Là-dessus, Adolf Hitler tourna le dos à la voiture, à son passé de gloire, de bruit et de fureur, et le garde-champêtre Gottfried Müller, ayant pris ses clés dans sa poche, rentra chez lui.

Cela sentait le renfermé, dans la cuisine. Sans même tâtonner, le nouveau maître des lieux fit de la lumière, repoussa la fenêtre.

La nuit était douce, bleu marine. Là-bas, à Berlin, dans le bunker, les murs suintaient l'angoisse. « Adolf Hitler », secoué de tics par les drogues, attendait le retour de Bormann. Il fallait à l'ersatz ses directives pour suivre le plus long chemin qui menait à la mort de Wottan.

— Et voilà !... fit l'homme en velours marron en se laissant tomber

sur une chaise. Il ajouta, car il le ressentait vraiment :

— Enfin seul !...

Il allait enfin prendre quelque repos. L'Allemagne ne comptait enfin plus que les cinq cents habitants de Lustbarkeit. Moins les victimes du féroce – autant qu'inexplicable raid anglo-saxon.

Une souris trotta dans le grenier. Rêveur, l'ex-Führer croqua une tablette de chocolat. Demain, il ferait jour. Demain, il tenterait de se cuire une soupe, là, sur ce fourneau. Dans cette casserole.

Il étendit machinalement la main pour sonner Heinz Linge, son ordonnance et valet de chambre.

Ce geste vain le fit sourire. Il avait sommeil, enfin. Il délaça ses brodequins.

Il était arrivé.

Enfin.

Par la suite, tout se passa très bien. Certes, Gretel et Otto Biilenburg trouvèrent leur voisin changé, vieilli, mais on ne perd pas neuf parents proches et une maîtresse bien-aimée sans que ce drame affreux laisse des traces, creuse des rides...

Le bourgmestre vint présenter ses condoléances à son garde-champêtre, tint à l'accompagner au cimetière. Gottfried Müller y sanglota fort convenablement.

Cette formalité remplie, il accepta l'offre d'aller boire un mauvais soda à la saccharine à l'auberge de l'ami Karl Schlucht. Celui-ci le pressa en pleurant sur sa poitrine, le tutoya, et Gottfried Müller se rappela à temps qu'ils étaient de vieux camarades d'école.

Les trois hommes soupirèrent à n'en plus finir, se lamentèrent en chœur sur le sort de leur chère Allemagne.

Müller s'illuminait peu à peu intérieurement. Ni Schlucht ni Herr Busch n'avaient l'air de le juger bizarre, mal à l'aise dans sa nouvelle peau de velours râpé. La partie était gagnée, la plus rude qu'il ait joué de toute son existence, et seul le diable savait combien il en avait disputé, remporté ou perdu, des politiques, des militaires ou des diplomatiques.

Enfin, Herr Busch toussota, chercha le regard de Schlucht, puis mit gravement sa main sur l'épaule de l'infortuné garde-champêtre. Celui-ci frissonna, qui avait toujours eu en aversion ce genre de contacts familiaux. Il lui faudrait se corriger au plus vite de ce travers. Le bourgmestre n'y avait pas porté attention, tout au discours qu'il entamait, non sans ménagement :

— Müller, mon ami, j'ai des choses à vous dire.

Nous avons été des nazis sincères, mais à présent tout est foutu. Nous avons tous fait notre devoir, surtout vous, qui n'avez pas hésité à

combattre, à votre âge, dans les rangs de la Volksturm pour tenter encore, envers et contre tous, de sauver le pays. Non, Müller, ne protestez pas. Tout est foutu vous dis-je. Bientôt les Américains seront là.

— C'est abominable, gémit Müller.

— Effrayant, grommela Schlucht. Sans parler que je n'aurai même pas de bière à leur servir...

La main du bourgmestre se crispa sur l'épaule du petit fonctionnaire :

— Par vénération pour le Führer, vous avez tout fait pour vous identifier à lui, Müller. Vous y êtes d'ailleurs parvenu d'une troublante façon. Vous faisiez même l'admiration des villageois des alentours. Aujourd'hui que tout est foutu, archi foutu, je vous conseille de cesser d'être le sosie parfait du Führer. Si les Américains vous voient ainsi, vous aurez des ennuis, et tout Lustbarkeit avec. Pas vrai, Karl ?

— Vrai, appuya l'aubergiste, aussi vrai que je n'ai plus que cette bibine à servir aux clients.

Müller hocha une tête désappointée :

— Que dois-je faire, alors ?

— Vous raser les moustaches, bien sûr. Couper cette mèche, évidemment.

— Évidemment ! insista le gros Schlucht.

Müller se lamenta :

— Je veux bien, moi. Mais à quoi vais-je ressembler, si je ne ressemble plus au Führer ?

— A vous, Müller ! A vous ! fit le logique Herr Busch.

— Faut dire, plaisanta Schlucht, qu'on ne t'a pas vu en Müller depuis douze ans ! Depuis l'avènement du fou sanglant !

Les yeux bleus s'obscurcirent. Ce Schlucht serait châtré, ébouillanté, pendu à un croc de boucher. Schlucht plaïda, plaintif :

— Fais pas la gueule, Gottfried ! Faudra t'y faire ! En ce moment, vaut mieux l'appeler le fou sanglant, Adolf, si on veut éviter les embêtements. Pas vrai, Herr Busch ?

— Exact. Entre nous, Müller, le Führer est un grand Allemand, cela va de soi. Mais les Américains ne partagent pas notre opinion, et c'est notre intérêt le plus immédiat d'être de l'avis des Américains.

Müller se domina au prix d'un effort qui fit blanchir la peau du Führer de la veille :

— Soit. Marchons pour le fou sanglant. Mais gardons Adolf Hitler tout au fond de notre âme !

— Tout au fond ! jurèrent les deux autres.

— Je vous obéirai, marmonna Müller. Je mettrai même des lunettes.

— Très bonne idée, approuva le bourgmestre.

Des lunettes, Müller s'en était privé pendant si longtemps pour des raisons d'ordre esthétique ! Le maître du monde ne pouvait lui apparaître le nez orné de bésicles. Garde-champêtre, il y verrait clair, enfin ! Cette pensée le dérida. La vie des petites gens n'était pas faite que de désagréments. Ils avaient, outre le devoir de crever à la guerre, le droit d'être ridicules en toute simplicité.

— Tu ne manges toujours pas de viande ? interrogea Karl.

— Non.

Schlucht lui claqua sans façon l'épaule droite, celle qui le faisait souffrir depuis l'attentat du 20 juillet dernier :

— Eh bien, tant mieux, car on n'en a pas vu la couleur depuis quinze jours ! Je te garde quand même à déjeuner, mon vieux Gottfried. On a des boulettes de pommes de terre à la bavaroise.

C'était un des plats favoris du Führer, tu savais ça ?

— Oui, répondit le garde-champêtre, je le savais.

Le 16 avril, les Américains envahirent Nuremberg et, accessoirement, Lustbarkeit. Ils n'eurent pas un regard pour le Feldhüter du village qui, ce jour-là, rebouchait des trous dans la rue principale. Ce bonhomme coiffé d'une épaisse casquette de coupe autrichienne, vêtu d'un uniforme vert foncé qui n'avait rien d'altier, les mollets sanglés dans des leggings de cuir écorchées par les ronces, ce père tranquille fut ignoré par les boys d'Eisenhower.

Le 30 avril, le dévoué remplaçant, l'ersatz du Führer, après avoir la veille épousé Eva Bräun – Frida Schick s'en retourna dans sa tombe – se suicida comme promis dans le bunker de la Wilhelmstrasse. Il avait été parfait, antique, sublime jusqu'au bout.

On n'avait pas retrouvé Martin Bormann, on ne le retrouva jamais.

Et puis la paix revint, l'Allemagne fut coupée en deux tel le ver par la bêche, on pendit, en octobre 1946, à trente kilomètres du garde-champêtre, plusieurs de ses anciennes et mauvaises fréquentations, Von Ribbentrop, Keitel, Jodl, etc. Il lut distraitement cela dans le journal local. Ces histoires-là ne l'intéressaient plus. Il lui fallait aller de rue en rue souffler dans sa trompette pour annoncer à ses concitoyens les nouvelles concernant la fête du pays.

Le pays, ce n'était plus, depuis dix-neuf mois déjà, le *Grossdeutsches Reich*, c'était Lustbarkeit, son tout petit Lustbarkeit *über alles*.

Délivré des traitements et des soins aberrants du docteur Morell, il avait peu à peu recouvré une santé suffisante pour vaquer à ses multiples occupations. Il était réservé, solitaire. Il n'était plus tout à fait le même depuis la mort tragique de tous les siens, mais cela se comprenait.

On se mettait à sa place, une fois de plus.

Il avait adopté un fox-terrier qui le suivait partout et lui rappelait le chien Foxl que le *Gefreiter*⁽³⁾ Hitler avait jadis apprivoisé dans les tranchées de la guerre de 14. Il ne s'agissait plus des bergers alsaciens pour Führer fortuné. C'était un brave cabot pour brave garde-champêtre.

Tel Candide ou Cincinnatus, Müller cultivait son jardin, récoltait ses légumes sous le chapeau de paille de Napoléon à Sainte-Hélène, cueillait ses fleurs. Grâce à sa volonté, il avait résolu un à un, sans solliciter de conseils, tous les vastes problèmes que lui avait posés l'horticulture. Il mangeait ses fruits, ses choux, ses salades, et se portait de mieux en mieux.

Les enfants du village aimaient leur Feldhüter, mais n'avait-il pas toujours aimé les enfants ? La vie s'écoulait doucement ainsi que l'eau fraîche de la fontaine de la place, vie paisible au rythme rassurant des saisons, tendre au printemps, rude en hiver mais chaude auprès des feux de feuilles mortes.

Parfois, un prisonnier rentrait de France ou de Russie, malade ou estropié, vomissant le Führer disparu, ses rêves de schizophrène doublé de mégalomane. Gottfried Müller branlait du chef, enlevait sa casquette, essuyait ses lunettes. La guerre était un grand malheur.

La vie s'écoulait toujours, et même de plus en plus. Herr Müller eut soixante ans. Soixante-cinq ans. Perdit son chien, ce qui lui causa un immense chagrin. Il en oublia pendant quinze jours d'aller se recueillir sur les tombes de ses parents et de Frida, pieuse visite qu'il accomplissait deux fois par semaine, par tous les temps, le dimanche et le jeudi.

— Gottfried, c'est un homme qui a souffert, allez ! disait de lui son ami Schlucht.

L'aubergiste racontait aux jeunes qu'autrefois Müller ressemblait étonnamment à Hitler, mais les jeunes s'en fichaient. Hitler était plus loin d'eux que la lune, où ils se rendraient bientôt.

A soixante-dix ans, Herr Müller ne perdit que ses cheveux. Puis il enterra Herr Busch de ses propres mains, ses éclectiques fonctions municipales englobant celles de fossoyeur. Le nouveau bourgmestre héla le vieux Müller, un jour que celui-ci collectait, dans sa carriole tirée par un âne, les ordures ménagères du village. C'était donc un vendredi.

— Dites-moi, Müller ? Vous ne pensez pas à prendre votre retraite ?

— Ma retraite ? bredouilla le vieux interloqué.

— Eh oui ! A soixante-dix ans, cela n'aurait rien d'extraordinaire. La République Fédérale vous doit une pension.

— Je peux encore faire mon travail.

— Possible, père Müller. Je ne dis pas le contraire. Mais Hugo

Schwerte me réclame le poste. Il n'a que cinquante ans, Hugo. Vingt de moins que vous. Place aux jeunes, père Müller ! Place aux jeunes !

Les ordures de ce vendredi n'eurent pas la même odeur que d'habitude.

Müller rendit peu après son uniforme de Feldhüter et perçut mensuellement les aumônes de la République. Il ne touchait que fort rarement aux pièces d'or de Martin Bormann, pour offrir par exemple un cadeau à de nouveaux mariés, ou à l'occasion d'un baptême.

A soixante-douze ans, il eut une bénigne attaque d'apoplexie. Les époux Bülenburg, ses voisins, le découvrirent rampant devant sa maisonnette. Il se rétablit assez vite, mais le bourgmestre lui fit admettre qu'il ne pouvait plus sans danger vivre ainsi seul à la lisière d'un bois, à la merci d'une maladie plus sérieuse.

A regret, Herr Müller quitta son jardin, son logis, son village, et fit sa rentrée à Nuremberg.

Rentrée qui passa totalement inaperçue, retour pas historique pour un pfennig.

Il fut admis sans pompe aucune au sein de la *Glückhaus*, asile de vieillards qui se parait du nom plus moderne et plus ronflant de « Résidence du troisième âge ».

Herr Müller, assis sur un banc de l'asile, sortit un sac de papier de la poche-carnier de sa vieille veste de chasse. Il le considéra longuement. Il avait de grandes difficultés à s'en procurer. Les autres pensionnaires et le personnel ne prisait guère les détonations inopinées qu'il en tirait pour son plaisir. On lui coupait la route des sacs de papier. Ceux qu'on jetait dans les corbeilles du parc, on les crevait auparavant afin qu'il ne puisse s'en servir pour terroriser la communauté. Herr Müller manquait de sacs de papier, à la *Glückhaus*, et à cause de cela, elle usurpait à ses yeux son titre de « maison du bonheur ».

Il gonfla avec lenteur ce sac de choix. Il était vaste, avait contenu des pelotes de laine. Il ne fallait pas le rater. Lorsque le papier fut distendu par l'air, Herr Müller, cramoi si par l'effort, abaissa violemment le sac sur le banc.

La déflagration fit s'envoler tous les pigeons perchés sur un marronnier, et le vieillard fut content, et une onde de joie parcourut le réseau de ses rides à la façon d'une bille d'acier projetée dans les labyrinthes de ces appareils à sous appelés « flippers ».

Aujourd'hui, 20 avril 1973, il fêtait ses quatre-vingt-quatre ans.

Autrefois, cette date était imprimée en rouge sur tous les calendriers du III^e Reich, prétexte officiel à consommation de *Delikatessen* et autres *Gott mit uns*.

A présent, le 20 avril était en noir et sobre ainsi que tous les autres jours. De toute manière, l'état civil de l'« ersatz » le faisait naître en janvier. Cela rajeunissait de quelques mois l'homme qui portait son nom. Il aimait la vie, le peu qui lui restait de cet événement particulier. Les morts ne font pas éclater de sacs de papier. Les morts sont des mystères à la portée de toutes les bourses, de toutes les mains. Les morts ne sont pas des gens sérieux. L'homme aux sacs, qui en avait peuplé la terre, ne leur attachait aucun prix. Ils avaient été remplacés si vite ! Ils n'avaient pas même fait le bruit d'un seul de ses sacs.

Mussolini était mort. Roosevelt était mort. Morts, Staline, Churchill, de Gaulle. Il les avait tous enterrés, ceux qui avaient tant désiré sa peau. Tous. Sauf ce Tito, moldo-valaque de bas étage. En fait, il s'embrouillait, le confondait parfois avec Mao. Tout s'embrumait, parfois, et tout se rallumait, parfois.

Il était là depuis douze ans. Peut-être mort, lui aussi, mais comme

personne n'avait eu le manque de goût de l'en informer, il vivait.

Il aimait la vie, aimait ce soleil pâle posé ainsi qu'une tête chaude sur ses genoux. Un peu grâce à lui, la steppe russe reverdissait, refleurissait. Ses souvenirs de Feldhüter et de Führer s'entremêlaient, les panzers des Ardennes escortaient la carriole de voirie de Lustbarkeit. Goering servait de la bière, l'aubergiste Karl Schlucht sortait de son tablier un bâton de maréchal...

Herr Müller aimait décidément la vie. Il avait été l'homme le plus haï de la planète et puis, dans son village, un des hommes les plus estimés. La terre ne choisirait pas, n'en absorberait qu'un seul. Il avait eu deux vies, en vivait une troisième depuis quelque temps, végétale, sourde, interminable, faite de longues nuits, de jours à petit feu. Il la savourait, celle-là. Il n'en aurait plus d'autre. Combien durerait-elle ? Il comptait sur ses doigts, attentif. Adenauer – son ersatz personnel – était mort à quatre-vingt-onze ans. Pétain à quatre-vingt-quinze. Pourquoi pas lui, qui n'avait jamais bu, jamais fumé, si peu usé des femmes ?

Sans transition, il fouillait dans ses poches, se lamentait de n'y plus trouver de sacs de papier. Il lui restait encore, cachées dans un recoin du parc, quelques pièces d'or. Une centaine. Devrait-il en consacrer une à l'achat de sacs ? Il repoussait vite cette idée saugrenue. Il avait eu trop faim dans sa jeunesse. Il lui fallait garder ses pièces. Pour ses vieux jours.

Les ex-représentantes du beau sexe jacassaient dans les allées. Elles le saluaient, au passage. Elles ne parlaient plus que de Londres, qui leur avait beaucoup plu, malgré les fatigues du voyage.

Elles aussi, ces mégères décaties, aimaient la vie. Vraiment, cette fameuse vie était donnée à n'importe quoi, n'importe qui, au hasard, en prime, en loterie. Herr Müller ne comprenait pas, de la part de Dieu, tant de gâchis, tant de munificence. Pour un aigle, dans la montagne, combien de larves, dans la vallée ? La nature avait bien davantage horreur du rare que du vide. Il était, lui, Herr Müller, victime du sac de plastique. Celui-ci supplantait peu à peu le sac de papier. Gonflé, le sac de plastique résistait, n'éclatait pas. Il rédigea un *diktat* interdisant sur tout le territoire du Reich la fabrication des sacs de plastique mais, comme d'habitude, on ne l'écouta pas, et l'Allemagne sombra dans un enfer de polyamides et de polystyrènes.

D'autres avaient des problèmes de boulettes. Herr Lutz, esprit simple, les confectionnait avec du pain. Plus raffiné, Herr Schaubner n'espérait rien des boulangeries, tout de ses narines. Mais tous deux prenaient de la satisfaction à les voir rouler sur les tables du réfectoire ou le plancher de la salle de jeux.

« Les gâteaux, songeait Herr Müller avec tristesse. La sénilité s'est abattue sur eux, fumeurs de cigares et buveurs de bière. Les pauvres

gens. Les misérables. » Herr Lutz était un ancien camionneur, Herr Schaubner avait été avocat, formations qui expliquaient sans doute la disparité de leurs boulettes.

Johann Hassenstein, dit « Wehrmacht » survint, martial, et, à son propre commandement de « tête droite ! », défila devant le banc où se tenait le garde-champêtre à la retraite. Après quoi, il rebroussa chemin, s'assit aux côtés d'Herr Müller. La main sur son gilet, il respira profondément, soupira, fit enfin :

— Pas encore pourris, les poumons ! Soixante-quinze ans, Herr Müller, soixante-quinze ans, deux guerres et toujours là, le Wehrmacht ! J'avais vingt ans en 18. Quarante et un en 39. Quatorze de tension. Autant d'éclats d'obus dans la paillasse. Mais c'est solide, un Berlinoise. Quand on a ouvert la chasse aux Ivans, en 41, fallait me voir à la besogne ! Faudrait même pas maintenant qu'ils reviennent me chatouiller, ils tomberaient os. Des vieux os, d'accord, mais des os, polenta pour empaffés de bersaglieri ! On les a vus, ceux-là, avec leurs plumes au train !

Herr Müller chuchota, avide :

— Vous n'avez pas un sac, Wehrmacht ? Un sac de papier ?

— Ah ! non... Pour quoi faire ?

Herr Müller avoua, gourmand :

— Pour faire POUM.

Wehrmacht le regarda, intrigué :

— Pour faire POUM ?

— Oui : POUM !

Il ajouta, mélancolique :

— Je sais, c'est un peu dérisoire...

— Oh ! moi, ça ne me gêne pas. J'en ai entendu d'autres, à Douaumont, à Stalingrad.

— Vous comprenez, c'est amusant... tellement amusant !...

— Je vous comprends, Herr Müller.

— Ça tient compagnie...

— Peut-être bien, admit Wehrmacht conciliant.

Il admettait d'ailleurs tout, pourvu qu'on l'écoutât de temps en temps, identique à ses pairs. Il grogna :

— Si c'est pas malheureux de s'encroûter là, quand on a traîné ses bottes dans toute l'Europe ! Ah ! Paris ! Vous y êtes allé, vous, à Paris ?

— Non, mentit Herr Müller.

— Le tombeau de Napoléon, ça, c'est quelque chose ! Quand on pense que le Führer a pas le même, en a même pas du tout, c'est une honte ! Remarquez qu'à Paris y avait pas que Napoléon à voir. Y avait de la fesse. J'en ai connu deux qui s'appelaient Jacqueline. Des fesses pour Feld-marschall. Rondes. Musclées. « Chéri », qu'elles me disaient.

« Chéri. » En français.

Il scruta, méprisant, ses pieds chaussés de paisibles pantoufles à carreaux :

— Wehrmacht, parfaitement. Wehrmacht. Parfaitement, qu'elle me manque, la Wehrmacht. C'était ma mère. Comme il y a des enfants de troupe, il devrait y avoir des vieux de troupe, si vous voulez mon avis. Avec un uniforme. Et un matériel léger.

Il monologua encore :

— Si seulement on était en guerre avec quelqu'un ! On pourrait au moins prendre le communiqué. Avec la télé, on serait presque dans le coup, même à notre âge. On verrait en direct les gars descendre les ennemis, ou se faire descendre en beauté, en gueulant « Vive l'Allemagne ! » comme d'habitude. Mais des guerres, y en a plus qu'au Biafra, qu'en Israël, qu'au Pakistan, qu'au Vietnam, dans des coins pas vrais, avec des négros, des youpins, des chinetques, des cloches, quoi ! Qu'on aurait bouffés en deux jours, nous autres ! Dans leurs guerres, ça meurt moins que sur la route. Rigolade !

Il ricana, amer, prit Herr Müller à témoin :

— Je vous dis ça, Herr Müller, mais s'il y avait la guerre chez nous, avec quoi qu'on la ferait ? Avec les pédés de l'armée fédérale ? Vous avez pas vu qu'ils réclamaient des filets pour leurs cheveux longs ? Paraît que ça les décoiffe, le casque, ces mignons ! Le Führer, il doit être fou, là-haut !

Herr Müller coula un œil bleu vers le ciel bleu. L'autre enrageait :

— Il t'en aurait fait gigoter deux cents le cou pris dans de la corde à piano, ça n'aurait pas traîné ! Le reste allait s'en passer, de filets à cheveux, je vous le garantis !

— Le Führer n'était pas inhumain, plaïda doucement Müller.

Wehrmacht s'écria :

— Je n'ai pas dit ça ! C'est pas être inhumain que d'avoir de la poigne, de l'autorité sur la troupe ! Si on a fait trembler la terre entière, *Herrgott-Sakrament*, c'est pas avec des paquets de bonbons !

Un paquet de bonbons – vide – pour en tirer un POUM allègre eût bien convenu à Herr Müller... Le verbiage du vétéran le distraïait de ses préoccupations d'artificier frustré. Ce n'était pas, Wehrmacht, un intellectuel. Müller avait souffert, sous les intellectuels. Il ne s'en était pas assez vengé. C'était l'alphabet qu'il aurait fallu jeter au feu, pas seulement les livres impies. L'image et la parole suffisaient aux hommes. Le III^e Reich avait cruellement manqué de télévision. C'était clair, au moins, cet appareil : « Ce rond-là, tout blanc, c'est vous, ce carré-là, tout noir, c'est les autres. Effacez-moi ce carré. » Rien qu'en ouvrant à demi les yeux et les oreilles, tout le monde pigeait du premier coup. Même les crétins. Plus besoin d'aller au collège. Seulement à l'usine. Ou aux champs, y compris ceux de bataille. Les

futurs dictateurs seraient mieux outillés, plus heureux que leurs prédécesseurs.

— Ah ! si j'étais jeune, rêva Müller, on verrait enfin ce qu'on verrait !...

Finalement, ils n'avaient rien vu, les hommes, ou si peu. Le vrai Staline, le vrai Hitler n'étaient pas nés. Un ventre les couvait peut-être, aujourd'hui, quelque part sur la terre...

— Beau mois d'avril, n'est-ce pas, messieurs ?

Frau Helga Kolledenhof s'approchait d'eux, le nez fourré dans un petit bouquet de pâquerettes. Cette dame avait été une nazie farouche et, l'ère de la dénazification révolue, reprenait du poil de la bête fauve, se livrait sans pudeur aux vertiges de la valse des regrets.

Elle portait une robe à fleurs style fillette 1930, un chapeau tintinnabulant de cerises de celluloid, des mules à pompons verts.

— Vous permettez ?

Les deux hommes s'écartèrent, elle se posa lourdement entre eux, se tint la mamelle gauche, se la pétrit, faillit en heurter Herr Müller, qui se recula sur le banc.

— C'est mon cœur, commenta-t-elle, j'ai des essoufflements. Des arhythmies. Ou des palpitations. Il faudra que j'aille consulter Herr Doktor Depp, mais je m'interroge. On raconte que sa mère était juive.

— Et alors ? plaisanta Wehrmacht, il ne va pas vous expédier à Tel Aviv !

— Je ne ris pas, Wehrmacht, je ne ris pas du tout, moi. Il connaît mes opinions politiques. Je ne m'en cache pas. Je les proclame. Je suis une vieille Allemande de la vraie Allemagne. Une piqûre est vite arrivée, allez, et le permis d'inhumer avec ! Ces gens-là vous feraient payer leurs *Untermenschen* dix fois le prix qu'ils valaient ! Déjà qu'il y a un Arabe aux cuisines !

— Un Arabe ?

— Oui, Herr Müller, un Arabe ! Et qui couche, paraît-il, avec Bertha, la serveuse qui boite.

Wehrmacht apprécia, objectif :

— Elle a un beau cul. Sauf votre respect, Frau Kolledenhof.

Elle rit :

— Ne vous excusez pas, Wehrmacht. Je ne déteste pas votre langage viril de vieux soldat prussien. Votre jugement coquin, mon regretté Hermann n'hésitait pas à l'appliquer à ma personne. Paix à ses cendres disséminées dans le désert du côté de Tobrouk ! Bref, pour en revenir à cet obsédé sexuel d'Arabe, je pense, chaque fois que je le croise, à ce qu'en auraient fait nos S.A., nos S.S. Du boudin, messieurs, du boudin et rien d'autre. Quand je me dis que ces morceaux de boudin marchent en liberté dans les rues de Nuremberg, haut lieu du national socialisme, mon sang se glace. Tenez, Herr Müller, tenez ! J'ai

froid !

Elle avait happé la main de l'ex-Feldhüter, l'avait plaquée sur la chair flasque de son bras nu. Il se libéra presque violemment de ce répugnant contact,

— Oh ! oh ! minauda la matrone, vous avez peur des femmes, Herr Müller !

Il ne répondit pas. Il évitait de la blesser. Bien qu'elle redoutât le bruit des sacs de papier qui éclatent, elle lui en offrait parfois quelques-uns, non sans lui recommander d'aller faire POUM loin d'elle. Wehrmacht réfléchissait, suivant avec effort le fil de son idée. Il l'attrapa enfin :

— Les Arabes, c'est du boudin, d'accord. D'abord, ils en ont le physique. Mais il ne faut pas oublier qu'ils font la guerre aux Juifs. Une guerre de petits loustics, c'est vrai, mais une guerre quand même.

Frau Kolledehof s'insurgea :

— Parlons-en ! Ah ! oui, parlons-en, de cela ! Même les Juifs les battent, les Arabes ! Leur tapent dessus à grands coups d'étoiles jaunes ! Désopilant ! Extravagant ! Kolossal, vous dis-je, kolossal ! Ah ! je le répète souvent : si le Führer pouvait voir ça ! Si le Führer pouvait voir ça ! Il s'en arracherait les cheveux, le pauvre homme !

La calvitie d'Herr Müller luisait sous le soleil, il la recouvrit de son chapeau tyrolien. Frau Kolledehof, tout émue, lui désigna ses pâquerettes et souffla :

— C'est pour lui.

— Lui qui ? s'enquit Müller effaré.

— Le Führer, pardi ! Vous avez beau n'avoir été qu'un garde-champêtre dans un trou perdu, vous ne devriez pas ignorer que nous sommes le 20 avril. Le jour anniversaire de la naissance du Führer.

— C'est juste, marmonna Müller, j'avais oublié.

— Je n'oublie pas, moi, tonitrua sa voisine avec orgueil. Il aurait quatre-vingt-quatre ans aujourd'hui. A peu près votre âge, je crois, Herr Müller. Autant dire qu'il pourrait être encore en vie, puisque vous l'êtes bien !

Elle lui tenait rigueur, c'était visible, d'avoir quatre-vingt-quatre ans et de n'être pas le Führer. Il s'excusa :

— Ce n'est pas de ma faute...

— Encore heureux ! Je vous arracherais les yeux ! Il avait les yeux bleus comme vous, le Führer. Parce que moi je l'ai vu comme je vous vois. Il m'a même serré la main.

— Vraiment ?

— Parfaitement. A un Congrès d'épouses et mères du Reich, en 1934. Ce sont des choses qui marquent une femme, allez ! Le soir même, et je n'en ai pas honte, j'ai conçu Heinrich, mon dernier garçon. Ce ne pouvait être, d'ailleurs, qu'un garçon, qu'un homme,

après cette poignée de main de Dieu. Ses yeux bleus, d'un bleu magnétique, m'avaient transmis cet ordre supérieur : « Femme allemande, fais-moi un soldat ! »

Elle eut un geste las et, dépitée :

— Hélas, Heinrich était trop jeune, même en 1945, pour servir le Führer et mourir pour lui...

Herr Müller glissa, ironique :

— Il servira les néo-nazis. J'ai entendu dire que cela existait.

Elle haussa les épaules :

— Ah ! oui, les foutriquets du N.P.D. ! Néonazis ! Oser comparer des Von Thadden, des Mussgnug à un Adolf Hitler, voilà qui est significatif de l'abaissement d'une nation ! Rapprocher les roquets du tigre, quel avilissement !

Elle soupira à la façon d'une fuite de gaz, puis :

— Mes bons amis, soyons heureux d'être en cette maison retirés de la vie active. Nous échappons du moins au spectacle qu'offre en ville la répugnante démocratie, nos filles livrées aux nègres, aux Juifs, aux boucs, nos garçons chevelus revêtus de robes, la pornographie étalée sur les murs, les grévistes, et j'en passe ! Dites-vous qu'il n'y a plus d'Allemagne, quand on voit le pantin qui nous sert de chef d'État demander pardon à genoux aux *Untermenschen* polonais ! Aux Polonais ! Pardon de quoi, d'abord ?

— Ne vous énervez pas, Frau Kolledehof, intervint Müller, qui se souciait davantage de la santé de ses fournisseurs de sacs que de l'état présent et à venir de l'Allemagne.

La fuite de gaz reprit, Frau Kolledehof se leva avec peine :

— Vous avez raison. Je m'en vais aller fleurir le Führer. J'ai son portrait dans ma chambre, dans un beau cadre. Le directeur de cet établissement prétendait me le faire enlever sous le vague prétexte qu'il était allé, lui, à Mauthausen ! « Que voulez-vous, Herr Direktor, lui ai-je rétorqué, à l'époque, le *Club Méditerranée* n'existait pas encore ! »

Elle pouffait. Wehrmacht l'interrogea, intéressé :

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Rien. Rien. Qu'il avait honte pour moi. Des âneries. Mais j'ai gardé mon portrait.

— Puisque nous sommes en république, fit Herr Müller un peu servile, qu'ils en subissent les conséquences ! La république c'est la liberté, n'est-ce pas ?

Ainsi flattée aux bons endroits, l'embrassée-ou-presque-par-le-Führer s'éloigna, pâquerettes en avant. Elle croisa en chemin son ennemie intime Frau Richter qui la salua le poing brandi et entonna l'*Internationale*. Frau Kolledehof répliqua, le bras tendu, en chantant le *Horst Wessel Lied*. Ces préliminaires achevés, les deux antagonistes

s'envoyèrent de pleines mains de gravillons au visage, ainsi que de coutume... Le jardinier de l'asile les sépara pour la cent vingt-septième fois.

Herr Müller se leva à son tour, et Wehrmacht, désœuvré, le suivit :

— Savoir, Herr Müller, savoir ce qu'on a à bouffer à midi !

— Cela m'est parfaitement égal.

— Pas moi. Je suis plus jeune que vous. J'ai encore de l'appétit. Un chapelet de saucisses et une douzaine de bières, ça ne me ferait pas peur.

Parfois, les schupos le ramassaient en ville, ivre, et le ramenaient à la *Glückhaus*. Il s'était soûlé avec d'autres anciens combattants, race intarissable, race impérissable, avait braillé en leur compagnie des marches patriotiques, étalé, comparé ses décorations, ses blessures, ses états de campagne. Il revenait au désespoir de ces escapades similituguerrières. Dans ses souvenirs éblouis, même Stalingrad ne manquait pas de charme, se transformait en une coquette station de sports d'hiver...

— J'aurais mieux fait d'y rester, Herr Müller, déplorait-il ce jour-là. Je serais mort pour quelque chose, pour l'Allemagne, pour le Führer. C'est pas que les Ivans et les autres s'en sont pas occupés sérieusement, allez, mais je suis là, je suis passé à travers les gouttes, et maintenant je vais crever pour rien, crever d'ennui, sans honneurs militaires et des pantoufles aux pieds. La gueule ouverte dans un lit, les yeux au plafond et une tisane dans le buffet au lieu d'une bonne balle de mitrailleuse lourde !...

— Vous n'aimez pas la vie, fit doucement Millier. Moi, j'aime la vie telle qu'elle est. Quand un papillon se pose sur mon chapeau, je suis content.

— Eh bien moi, je m'en fous, des papillons ! Comme de mon premier macchabée !

— Vous avez tort, Wehrmacht. Le papillon, c'est la vie.

— La vie, c'est pas une vie, grogna Wehrmacht qui rejoignait sur son terrain, sans le savoir, le pessimiste Schopenhauer.

Ce n'était qu'une brute insensible à ce printemps que dégustait avec soin Herr Müller. C'était peut-être le dernier. Le dernier avant la nuit. Après, ce serait le cimetière de l'asile, là-bas, derrière les peupliers, le cimetière des vieillards oubliés, des pitoyables éléphants.

Et cette buse de Wehrmacht qui se plaignait d'être encore là, alors que cette seule présence constituait un miracle, le seul miracle au monde !

Herr Müller évita de marcher sur une coccinelle. Wehrmacht l'occit d'un bon coup de talon. Ce n'était qu'un russe, cette coccinelle. Par bonheur, l'ex-garde-champêtre ne s'aperçut pas de cet assassinat perpétré de sang-froid. Il lui eût gâché sa journée.

Wehrmacht reçut un ballon sur la tête. Hans, dix ans, le fils de la sous-directrice, jouait sur les pelouses. Wehrmacht se dérida. Lui aussi aimait beaucoup les enfants. Il n'en avait jamais massacré par plaisir. Même pas en Pologne. Il n'avait fait qu'obéir aux ordres, qui ne sont pas toujours agréables, mais sont toujours les ordres.

Il ramassa le ballon, le renvoya du pied au gosse. Il en perdit une pantoufle, ne put la remettre qu'en ahanant.

— Rhumatismes, ronchonna-t-il. Je ne me donne pas assez d'exercice. On se rouille, dans une maison de retraite. Cartes, télé, bouffe, plumard, ça fait pas fonctionner les muscles, tout ça. Touchez, Herr Müller, j'ai encore des biceps. Touchez, ça va quand même pas vous sauter après !

Herr Müller effleura poliment le bras fluet qu'on lui offrait.

— En effet, Wehrmacht, vous êtes robuste.

— Il en a lancé, celui-là, des grenades à manche ! Si j'avais autant de marks qu'il en a expédié rien que sur les franzoses, je ne serais pas ici. J'irais me balader partout où qu'elles ont éclaté. Ça ferait un sacré voyage !

Herr Müller ne l'écoutait plus, écoutait chanter un oiseau heureux dans un arbre.

— Écoutez, Wehrmacht !

— Écouter quoi ?

— L'oiseau.

Wehrmacht maugréa :

— Il y en a que pour les oiseaux ou les papillons, avec vous. On voit bien que vous étiez garde-champêtre ! Moi, après la guerre, quand on nous a jetés au rebut, les héros, comme des épluchures, je me suis retrouvé tout paumé. J'avais quarante-sept ans. J'ai fini au métro de Berlin. Là, au moins, il y avait du monde. Je pouvais plus rester seul, j'endurais plus le silence. Il me fallait du bruit. Les oiseaux, les papillons, ça fait pas assez de boucan.

Il eût une idée, tira son compagnon par la manche :

— Dites-moi, Herr Müller, qu'est-ce que vous étiez, vous, en 14 ? Gradé, ou simple trouffion ?

— J'étais caporal.

— *Ach*, moi aussi, j'ai été *Gefreiter*. Pas longtemps. J'ai été cassé à cause d'une cuite.

— J'ai eu la croix de fer de première classe.

Wehrmacht sifflota respectueusement :

— On se la ramasse pas dans les pochettes-surprises, celle-là ! Dites, caporal, ça vous ferait rien de me commander ?

— Vous commander quoi ?

— Me commander. J'aime ça, qu'on me commande. Ça me manque, ça me détraque le ciboulot, de plus être commandé, d'obéir à

personne. Faites-moi manœuvrer, caporal. Je vous en prie ! Comme si j'avais encore vingt ans !

L'ancien caporal du régiment List le dévisagea. Ce vieil imbécile affligé d'une cervelle mayonnaise devenait presque émouvant. Ses moustaches blanches mangées aux mites du temps tremblotaient de ferveur.

— S'il vous plaît, caporal ! S'il vous plaît ! Comme quand j'étais un homme, comme quand j'étais pas un vieux con !

Herr Müller se décida, prit une voix de *Feldwebel* pour gueuler :

— Soldat, garde à vous !

Wehrmacht s'illumina, se roidit, tenta en vain de faire claquer ses deux pantoufles.

— En avant ! Marche ! *Eins ! Zwei ! Eins ! Zwei !*

Wehrmacht s'ébranla, grave, muet, se mit à marteler en cadence les graviers de l'allée, l'œil sans expression ainsi qu'il seyait à un authentique *feldgrau* prussien.

Müller l'escortait, s'égosillant toujours tel un chien-loup à l'attache :

— *Eins ! Zwei ! Eins ! Zwei !*

Ce pauvre Wehrmacht, ce vieux bonhomme aux gestes d'automate était tout ce qui lui demeurait ici-bas des millions de soldats des forces armées du III^e Reich. C'était peu. Tragi-comique. Les « hordes casquées » avaient singulièrement rétréci au lavage des ans...

— Tête... gauche !

Les moustaches frémissaient à gauche.

— Tête... droite !

Les moustaches volaient à droite.

Fatigué, Herr Müller s'assit sur une chaise de jardin, sans cesser de lancer rudement ses ordres :

— A mon commandement... Couché !

Extasié et en sueur, Wehrmacht plongea au sol. Il s'était débarrassé de ses pantoufles, manœuvrait en grosses chaussettes de laine bise ornées de trous aux deux orteils.

— A mon commandement... Debout ! Plus vite, *Schweinkopf*(4) !

L'armée allemande, ravie, rajeunie, régénérée, se redressait sur ses chaussettes et, un mégot gluant collé au genou, renaissait de ses cendres.

— Au pas de course, *Dummkopf*(5) ! *Eins, zwei ! Eins, zwei !*

Wehrmacht trottnait, coudes au corps, les cheveux collés au front en longues mèches farineuses.

— Demi-tour à droite... Droite ! Demi-tour à gauche... Gauche !

A présent, Herr Müller s'excitait de façon enfantine, crispait les poings, les mordillait nerveusement.

Wehrmacht tournait, courait, virait, rampait, livide, époumoné,

prêt à périr plutôt qu'à crier grâce. Il était un soldat. Il était un héros. Il était tout ce qu'on voulait plutôt qu'un retraité minable de la *Glückhaus*.

Quelqu'un s'en vint hélas troubler la fête nationale, la parade militaire des dieux.

— Mais que faites-vous, tous les deux ! Vous êtes fous !

Ilse Gewehr venait de surgir tel un char d'assaut sur le flanc, mal défendu sans doute, de la IV^e armée.

L'infirmière se précipita sur Wehrmacht qui, chu le nez dans l'herbe, ne pouvait même plus se relever. Elle lui tâta le pouls, fouilla dans sa trousse et, preste, administra à la Wehrmacht vaincue une injection d'huile camphrée tout en persiflant, hors d'elle :

— Vieilles ganaches ! Vieux idiots ! Vieux mannequins ! Tous les mêmes ! Non contents de se soûler, de tripoter les femmes ou de se faire pipi le long de la jambe, voilà qu'ils font de la gymnastique !

Herr Müller, embarrassé, ne pipait mot, laissait retomber en lui l'étrange exaltation qui l'avait remué. Wehrmacht émit un faible ricanement :

— De la gymnastique ! Elle appelle l'école du combattant de la gymnastique !

— Vous mériteriez des gifles, Wehrmacht, grondait la jolie blonde. Vous êtes pire qu'un gamin ! Si je n'étais pas passée par là, vous claquiez, vieux singe, vous m'entendez, vous claquiez ! Avec vos artères...

— M'en fous de claquer ! éructa Wehrmacht, m'en fous de mes artères ! *Sieg Heil ! Fick fick Fräulein !*

Rageuse, la jeune fille haussa les épaules tout en essuyant les tempes de son prisonnier :

— Vous êtes bien capable de faire *fick fick* à une Fräulein, vieux fourneau ! Vous ne pouvez même pas vous moucher tout seul !

— Vous insultez l'armée, petite dinde, fulmina Wehrmacht. Vous crachez sur le drapeau, sur les aigles, sur la patrie allemande !

— C'est ça, c'est ça, concéda l'infirmière qui ne se démontait pas pour si peu. En revanche, elle s'adressa, sévère, au haut commandement :

— Je ne vous félicite pas, Herr Müller ! Jusque-là, vous étiez sérieux. Qu'est-ce qui vous a pris de jouer au soldat avec cet innocent ? Vous êtes son aîné, vous devriez être plus raisonnable que lui.

Wehrmacht, recouvrant le peu qu'il avait d'esprit, s'accusa pour sauver son chef :

— Ce n'est pas lui, Fräulein Ilse, c'est moi qui ai insisté. Il ne voulait pas. Vous verrez, caporal, que ça ira mieux quand j'aurai repris l'entraînement avec le paquetage ! Je vais me trouver un sac !

Un sac ? Cette forme blanche que la brise poussait sur la pelouse, n'était-ce pas un sac de papier ? Herr Müller quitta sa chaise pour aller s'en assurer.

Il abandonna le blessé à l'antenne chirurgicale, pressa le pas en direction de cette chose qui s'enfuyait. Il la rejoignit enfin à proximité de la pièce d'eau, où elle eût pu disparaître dramatiquement.

C'était bel et bien un sac de papier, intact, et non un prospectus trompeur.

Avec d'innombrables précautions, Herr Müller le gonfla entre ses lèvres frémissantes de joie.

La vie. C'était vraiment cela, la vie. De l'air, et puis du bruit.

Le sac éclata ainsi qu'aux plus beaux jours. Herr Müller en eût fait volontiers éclater quatre-vingt-quatre, aujourd'hui, en guise de bougies, pour fêter son anniversaire.

— Le cœur est bon, déclara le docteur Depp en reposant son stéthoscope.

Herr Müller enfila lentement son gilet de flanelle. C'était lui qui l'avait reprisé.

— Oui, oui, le cœur est bon, répéta le docteur, et croyez-moi, c'est le principal, à votre âge.

Il passait parfois dans les chambres des pensionnaires pour effectuer ce qu'il appelait une petite visite de routine.

— Vous devriez toutefois manger un peu de viande, pour vous soutenir.

— Je ne mange pas de cadavre, grommela sèchement l'octogénaire.

— A votre guise, fit le docteur Depp, qui n'en était pas à un vieillard près. La maison de retraite affichait toujours : complet.

— Vous n'avez pas été très malade, Herr Müller, aux ; alentours de la cinquantaine ?

— Oui, docteur. Un de vos confrères m'empoisonnait de drogues, de pilules antigaz à la strychnine, de cachets de belladone, d'excitants, de narcotiques également. Un bienheureux hasard a voulu que je le perde de vue. Je me suis alors rétabli sans médicaments. La vie à la campagne a fait le reste.

Il s'étonnait de ne pas éprouver d'aversion auprès de ce demi-juif. Cela aussi, comme beaucoup d'autres sentiments passés, s'était amoindri, lui était presque devenu indifférent. Il en conclut qu'il vieillissait, que c'était là le commencement – si près de la fin, hélas – de la « sagesse ».

Le docteur Depp, après avoir égrené quelques lieux communs sur la qualité de l'oxygène des coteaux bavarois, prit congé.

Herr Müller referma sa porte à clé, ouvrit une commode, souleva une pile de linge de corps, sortit du tiroir un cahier d'écolier sur lequel il avait écrit ces quelques mots, qui n'avaient rien d'anodin :

MÉMOIRES D'ADOLF HITLER

Il l'enverrait à un éditeur, plus tard, au dernier moment. Quand il serait très vieux. On authentifierait aisément, avec quelle épouvante, quelle stupeur, l'écriture du Führer. Cette plaisanterie posthume égayait souvent Herr Müller. Il prit un siège, décapuchonna son stylo, écrivit : « JEn ce tendre mois de mai 1973, le docteur Depp est venu

m'ausculter. Il m'a dit, n'en déplaise à ceux qui m'ont traité, me traitent encore de monstre, que j'avais au contraire bon cœur. De fait, je suis encore valide alors qu'Herr Schaubner, mon cadet de trois ans, s'est alité ces jours derniers pour avoir repris, l'imprudent, du poisson vendredi, au réfectoire. C'était de la morue. J'enterrerai ce goinfre. La vie, à la *Glückhaus*, est toujours agréable, et toujours monotone. L'autre semaine, pourtant, nous avons connu un scandale de type démocratie occidentale, essuyé une scène d'une violence inouïe. Frau Richter, cette communiste passée on ne sait trop comment à travers les mailles de la Gestapo – Himmler, vous m'entendez ? – s'est introduite dans la chambre de Frau Kolledehof. L'iconoclaste rouge a décroché mon portrait, l'a piétiné avec une joie sauvage en poussant des cris de haine et de sensualité progressistes. Attirée par lesdits, Frau Kolledehof s'est jetée sur la furie. En mon nom, les deux créatures se sont entredéchirées le visage et les vêtements. L'Arabe qui travaille aux cuisines – car l'Allemagne n'est plus aux Allemands –, l'Arabe a séparé non sans mal les harpies entremêlées. De mon temps, l'affaire eût été réglée avec la simplicité que l'on m'a tant et tant hypocritement reprochée. Bref, aujourd'hui, la stalinienne est debout, la nazie a une entorse, la maison de retraite est partagée en deux clans. Olympien, je me tiens au-dessus du débat. J'ai connu d'autres conflits, et qui ne m'ont rapporté que des embêtements. »

Ces Mémoires, entièrement rédigés sur ce ton, décevraient les historiens. Herr Müller, malicieux, s'en réjouissait. Il ne se souvenait d'ailleurs plus très bien, et parfois pas du tout, des péripéties de la Seconde Guerre mondiale. En revanche, il n'épargnait pas ses futurs lecteurs, abusait de leur patience, détaillait tous les menus servis au réfectoire, commentait la température quotidienne – intérieure et extérieure – signalait l'apparition des premiers bourgeons, etc. Il ne se souciait plus de la postérité. Elle le prendrait tel qu'il était, avec pincettes ou sans.

Il mâchonna un chocolat. Il possédait encore ses dents alors que, sur les tables de nuit de l'asile, fleurissaient fréquemment, insolites baigneurs, les râteliers blancs et roses au fond des verres d'eau.

Il reprit son stylo pour se plaindre de la dégénérescence des pommes de terre modernes, plus farineuses et moins digestes qu'autrefois. Sa bile soulagée, il écrivit quelques lignes d'un intérêt moins général :

« Il paraît que j'ai ruiné l'Allemagne qui, entre parenthèses, n'aurait jamais été plus prospère qu'aujourd'hui. J'ai apparemment, objectivement, préparé le terrain à cette prospérité. J'ai été utile. N'ai-je pas fait la fortune et la gloire de quelques personnages mineurs ? Sans moi, donc sans la guerre, pas de « résistance », pas de Willy Brandt, pas de général de Gaulle. Ils me doivent tout. Je les ai tirés de

l'obscurité où ils eussent mijoté à jamais. A ma connaissance, ces ingrats ne m'ont jamais rendu cette élémentaire justice. » Il ajouta, avant de refermer son cahier : « Depuis trois jours, l'eau des carafes a un fort arrière-goût de désinfectant. »

Il rangea son précieux manuscrit, déplaça péniblement la commode. Derrière le meuble, dans l'encoignure du mur, était un trou. Herr Müller émietta devant celui-ci, sur le parquet, un demi-gâteau sec, et s'assit sur son lit.

Après avoir essuyé ses lunettes, il fixa passionnément le trou. Un jour, bien obligé, elle ne viendrait plus. Il l'avait baptisée Blondi, du nom d'une chienne alsacienne qu'il avait beaucoup aimée. Cette Blondi-là était une souris. En l'entendant gratter, il avait découvert sa furtive existence, n'en avait pas soufflé mot au personnel. Cette vie était son secret. Un secret qu'il fallait tenir sous peine de dératisation.

Cinq minutes... Dix minutes... Blondi ne sortait pas. Herr Müller s'inquiéta. Il fit un léger bruit avec sa langue, appela doucement :

– Blondi ! Blondi !

Parfois, son attente était vaine. Il s'en allait, angoissé, repoussait la commode, constatait avec joie, à son retour, que les miettes avaient disparu, que son amie ne l'avait pas déjà quitté.

Il retint sa respiration. Le museau et les moustaches du petit rongeur pointaient peu à peu hors du trou. L'animal regarda l'homme, l'homme qui lui souriait dans l'espoir fou de le séduire, de lui prouver ses bonnes intentions. La souris décida qu'il était un brave homme, un vieillard inoffensif, et s'approcha de la nourriture.

Ce minuscule spectacle enchantait Herr Müller. Il le décrivait souvent dans ses Mémoires, pour l'édification ultérieure des masses.

Les mains à plat sur les genoux, penché en avant, il se contraignait à une totale immobilité. Une quelconque manifestation de la maladie de Parkinson eût terrorisé l'infime visiteuse. Elle mangeait, parfois dressée sur son arrière-train. Son repas achevé, elle exécutait une toilette rapide, les têtes d'épingle de ses yeux parfois posées sur le vieux. Brusquement, elle s'enfuyait à toutes pattes, le trou l'escamotait, Herr Müller bougeait enfin, respirait enfin.

Il devait ensuite replacer très exactement le pied de la commode devant l'orifice, afin que les femmes de ménage ne le démasquent pas, ne sonnent pas l'alerte. C'était une opération délicate et le meuble était lourd. Mais la vie de la souris méritait ces efforts.

– C'est important, une souris, se disait Herr Müller en gagnant la salle de jeux, très important.

Ne lui avait-elle pas fait l'honneur d'avoir choisi sa chambre entre toutes les chambres ? Son « bon cœur » entre tous ?

Deux pensionnaires jouaient au billard. Quatre autres aux cartes. Reconstituant les fastes surannés de Baden-Baden, deux rescapées de

martingales se disputaient avec férocity quelques pfennig à la roulette, une troisième édentée occupant provisoirement les fonctions de croupier.

Il bruina sur le parc, les allées étaient désertes. Les retraités s'ennuyaient, méditaient on ne savait quoi, des croûtons de pensées, des mégots de souvenirs. Ils parcouraient en maugréant les journaux qui les entretenaient d'un monde fébrile, hostile, imbécile depuis qu'ils n'y avaient plus accès. On ne leur demandait plus leur avis qu'en période d'élections, pour bâtir des avenir en rose qui ne les concernaient surtout pas, des félicités *sans eux*.

Peu de vieillards fréquentaient la salle de jeux. Tant d'attention et de concentration les épuisaient. De plus, les parties se terminaient souvent par des disputes et des criailleries de gosses. Toutes ces solitudes accumulées, regroupées en champ clos ne constituaient certes pas la « grande famille » que vantait volontiers, sans y croire, le directeur de la *Glückhaus*.

Herr Müller pénétra dans la salle, plissa les narines, s'en alla ouvrir sans un mot une fenêtre. Un des joueurs de billard, pipe au bec, se révolta :

— Que faites-vous, Herr Müller ?

— J'aère cette pièce que vous enfumez, Herr Mündung.

— Refermez ça ! Vous nous faites crever de froid !

— Vous aurez un cancer des poumons bien avant de geler, Herr Mündung !

Les fumeurs soutenaient celui-ci, les non-fumeurs piaillaient en faveur de celui-là. Comme Herr Mündung menaçait Herr Müller de sa queue de billard, l'ex-garde-champêtre tapa du pied, de l'orage, dans ses yeux bleus :

— Vous serez fusillé demain matin, Herr Mündung ! Ne riez pas ! Fusillé !

La peine parut disproportionnée aux assistants, et nombre d'entre eux pouffèrent, divertis par la colère subite de ce Müller qui se prenait pour qui, non mais des fois !

Ce fut alors que, dans sa joie, Herr Mündung laissa échapper un bruit malencontreux.

Les femmes se récrièrent, se prétendirent outragées. Herr Müller grinça, hors de lui :

— Vous n'êtes qu'un cochon, Herr Mündung ! Qu'un mufle ! Qu'un saligaud !

Embarrassé, le joueur de billard chercha une excuse, n'en trouva qu'une, pas très sportive :

— C'était pour Hitler !...

Il affichait de vagues idées de gauche. Quelqu'un rit de cet envoi original. Un autre protesta. Mündung répéta grassement, niaisement :

— C'était pour Hitler...

Herr Müller le fixa d'une si étrange façon que le malotru s'en montra mal à l'aise :

— Ce n'est pas une raison suffisante, Herr Mündung. Non seulement vous serez fusillé, comme promis, mais cette fenêtre restera ouverte. Après votre comportement, je suppose que personne n'y verra plus aucun inconvénient.

Il lui tourna le dos, s'en alla d'un pas sec rejoindre à sa table le professeur de philosophie Ernst Wurst, avec lequel il jouait parfois aux échecs.

— Bravo, Herr Müller, vous avez remis ce rustre à sa place au fond de l'étable. Quelle autorité ! On voit que vous aviez pour tâche de faire respecter la loi !

Il ajouta en souriant :

— Sa tête, quand vous lui avez signifié qu'il serait fusillé ! C'était très drôle !

Herr Müller ne lui rendit qu'un sourire pincé :

— J'en ai fait fusiller pour moins que cela. Une partie, professeur ?

— Volontiers.

Autrefois, Herr Müller se refusait les plaisirs du jeu, assurant qu'un homme de son envergure ne pouvait s'offrir le luxe de perdre ni même celui de gagner médiocrement. Il n'avait plus de ces susceptibilités, à présent qu'il avait tout perdu.

Le professeur revint avec un échiquier, et les deux adversaires s'installèrent dans des fauteuils.

Tout autour de son tapis vert, Herr Mündung, humilié, se vengeait en frappant farouchement les billes.

— Je le provoquerai en duel, marmonnait-il.

Il haussa la voix, conquis par cette idée chevaleresque :

— Herr Müller ! Vous m'avez offensé ! Je vous provoque en duel !

— Quelle arme choisissez-vous, fit Müller, les gaz ?

Mündung ne put supporter l'hilarité qui salua ces mots. Il jeta sa queue de billard dans la salle et claqua la porte sur lui en écumant d'insultes.

La porte se rouvrit pour Frau Kolledehof appuyée sur la canne qu'elle devait à sa rixe antibolchevique. Elle semblait contrite, et lança, solennelle :

— Mes amis, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

Les cartes et les pions restèrent en suspens. Frau Kolledehof savoura la somme d'intérêt qu'elle avait provoquée. Elle la prolongea subtilement :

— Oui, c'est une triste, une bien triste nouvelle...

Frau Kunde, qui venait de toucher un mark et trois pfennig sur le trente-six plein fit, agacée :

— Eh bien ! Parlez !

Frau Kolledehof prit de la hauteur :

— Un peu de tenue, ma chère Eva, et même de retenue. Notre ami, notre vieux compagnon Heinrich Schaubner vient de décéder à l'infirmerie à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Herr Müller chuchota, pour le professeur Wurst :

— La morue !

Le professeur sursauta :

— La morue ? Qui ça ?

— Herr Schaubner, vendredi, a réclamé et obtenu une portion supplémentaire de morue. Fatale imprudence ! Voilà où mènent les abus !

Tous les visages s'assombrirent. Quelqu'un recouvrit à la hâte une dame de pique qui le narguait. Ils demeurèrent tous songeurs. La mort de Herr Schaubner n'était pas grave en soi. Mais elle avait, comme toujours, le tort, le mauvais goût, de ressembler à la leur.

A l'enterrement d'Herr Schaubner, victime d'anonymes pêcheurs d'Islande, le soleil de mai ricochait sans pudeur de tombe en tombe, riait dans les couronnes de fleurs artificielles, s'amusait dans les perles et les rubans.

Tous les occupants de la maison de retraite assistaient à la cérémonie. Un pareil événement ne pouvait se rater. C'était une distraction relativement rare, une occasion unique, aussi, d'extirper des penderies les tenues d'apparat démodées.

En l'occurrence, une forte odeur de naphthaline planait sur ce cortège brinquebalant et poussiéreux. Les femmes pleuraient, à cheval sur les traditions mortuaires. Les hommes reniflaient, spécialistes, eux, de la goutte au nez.

L'Arabe des cuisines et le concierge tiraient la carriole à deux roues préposée à l'office de corbillard. Un drap noir dissimulait le cercueil de sapin dans lequel gisait le mort, ce mort qui avait égayé ses dernières années à égarer sa canne en tous lieux, à la réclamer aigrement à tous les échos. On l'avait mise à ses côtés, pour solde de tout compte.

La carriole rappelait à Herr Müller celle qui lui servait à ramasser les ordures ménagères de par les rues de Lustbarkeit, chaque vendredi, aux temps heureux de l'après-guerre. Il en écoutait aujourd'hui grincer les moyeux avec plaisir, plaisir et mélancolie.

Il les transportait, les ordures, jusqu'à la sortie du village, renversait le contenu de la carriole dans la fosse de la décharge publique. Ce n'était pas un travail désagréable. Un âne remplaçait alors, dans les brancards, l'Arabe et le concierge. Le Feldhüter, taciturne vis-à-vis des humains, parlait d'abondance à l'âne, un vieil âne qui frisait, à son échelle asinienne, l'âge d'Herr Schaubner. Il était mort, lui aussi, et, pour n'embêter personne, avait eu la suprême élégance de rouler foudroyé au fond de la décharge.

A cette pensée chagrine, Herr Müller sentit s'embuer ses yeux pâles. Le directeur de l'hospice, Herr Walter Sachsen, s'en aperçut et se dit que ses pensionnaires n'étaient pas tous d'atroces égoïstes, que celui-là par exemple recélait sous ses rides des trésors de sensibilité.

Il s'appelait Churchill, l'âne de Lustbarkeit, sous le vague prétexte qu'il était né en 1940. Herr Müller désapprouvait cette coutume populaire d'affubler les boudets de noms de chefs d'État, soupçonnait même que son propre patronyme avait dû être souvent, grossièrement, utilisé de la sorte. L'âne n'était pas responsable de son baptême, et le

garde-champêtre, le vendredi, fourrait toujours deux ou trois morceaux de sucre dans ses poches à son intention.

« Churchill » était mort, Heinrich Schaubner ne l'était pas moins, que l'on descendait à présent aux abîmes.

C'était l'instant pénible, qui frappait jusqu'aux imaginations les plus débiles. Même Wehrmacht en fut impressionné, qui traitait naguère l'avocat défunt d'embusqué. Quelques grands-mères sanglotaient avec entrain. Le cercueil sonna le creux en touchant terre. La dépouille menue du vieillard y flottait à son aise, ainsi que dans un pardessus trop large.

Herr Sachsen prononça les phrases *standard* que les habitués reconnaissaient au passage. Il en découlait que le mort emportait avec lui toutes les vertus, tous les regrets, et qu'il n'aurait son pareil qu'au prochain enterrement.

Herr Sachsen disait faux, mais beaucoup étaient sourds. Deux piérides du chou batifolaient au-dessus de la tombe et, déjà, leurs folâtreries accaparaient l'attention d'Herr Müller, incapable de se figer une heure sur un sujet donné.

Ses pairs étaient d'ailleurs dans son cas, commençaient à piétiner, à se moucher, à sucer des cachous. Il était grand temps, pour Herr Schaubner, de filer à l'oubli. Dès qu'il y fut, malignement, criblé des fleurs que la sous-directrice avait distribuées à cette intention aux spectateurs, ceux-ci firent demi-tour, désœuvrés et bavards :

— Et voilà !... Qui sera le prochain ?

— Herr Müller est bien placé, à quatre-vingt-quatre ans.

— Ce n'est pas le doyen de la maison. Herr Lehnof, qui ne sort pour ainsi dire plus de sa chambre en a bientôt quatre-vingt-dix.

— Cela ne signifie rien. Il vous enterrera peut-être.

— Pourquoi pas vous ?

— Parce que je ne tousse pas, moi.

Une dispute prenait corps entre proches cadavres. Un match. Une tombola avec têtes de mort pour lots.

Insoucieux des pronostics le concernant, Herr Müller inspectait une à une les corbeilles de plastique disposées dans le parc dans l'espoir d'y repêcher des sacs de papier non sabotés par des mains criminelles.

Il n'en trouva qu'un seul, hélas graisseux, le conserva pour le faire éclater dans sa chambre, où l'acoustique offrait de meilleures possibilités qu'au plein air.

Il fut dépassé par Wehrmacht qui braillait « Halli Hallo » tout en gratifiant de « Tête... Droite ! » les arbres du domaine.

L'Arabe aussi le dépassa, seul à présent dans les brancards de la carriole vide. Il était jeune, cet Arabe, et ce n'était pas juste, et voilà où menait la démocratie : à l'inégalité.

Sautillant de corbeille en corbeille, Herr Müller parvint au portail

de l'asile. Deux ou trois pensionnaires s'y tenaient en permanence, avides des divertissements que leur offrait l'avenue Konrad-Adenauer, un nom qui horripilait l'ancien garde-champêtre. Ces idiots regardaient, par le gros bout de la lorgnette, défiler les voitures, grouiller la vie, l'insupportable vie de ceux qui ne mourraient pas demain, sauf accident. Par chance, il s'en produisait, et des gens comme Frau Kunde ne parcouraient les journaux que pour s'en pourlécher.

— Quatre jeunes filles qui revenaient du bal tuées sur le coup, deux autres infirmes, croyez-vous que c'est triste ! s'apitoyait-elle, une jubilation lui frétilant dans l'œil. La mort de ces scandaleux vivants les consolait, les encourageait à durer, à s'éterniser, à faire la planche.

Herr Müller était toujours un peu ému à la vue des Volkswagen. N'en avait-il pas dessiné les plans, la silhouette de scarabée, en 1924, il y avait de cela presque cinquante ans ? Il était alors prisonnier à la forteresse de Landsberg. Il ne demeurerait, de son œuvre, strictement plus que cela : une petite auto. Après tout, Napoléon n'avait pas même laissé un vélo...

Un taxi s'arrêta devant l'entrée. Le chauffeur aida à descendre du véhicule un long bonhomme maigre tout en charpente métallique et fils de nylon.

— Un client, fit le concierge, aux côtés d'Herr Müller.

Le chauffeur sortait une valise du coffre, la déposait aux pieds de ce modèle de Giacometti.

— Ma parole, poursuivit, facétieux, le portier, il nous arrive tout droit d'Auschwitz, ce pèlerin !

Le « pèlerin », ayant réglé sa course, resta piqué sur place. Il ouvrait des yeux exorbités d'oiseau de crépuscule, ses mains jaunes flottaient au niveau des genoux. Il finit par ramasser sa valise et, la traînant presque, franchit le portail. Toujours jovial, le concierge l'interpella :

— Salut, grand chef ! C'est pour un petit moment ?

Le « grand chef » le toisa froidement, déclara d'une voix rouillée :

— Mon nom est Gunther Held. Je suis admis à la *Glückhaus*. Voulez-vous voir mes papiers ?

— Pas la peine. Vous les donnerez au bureau.

Laissez-moi votre valise. Je la monterai tout à l'heure dans votre chambre. Herr Müller, rendez-moi un service. Conduisez donc le nouveau au directeur.

Herr Müller acquiesça, s'adressa à son futur compagnon :

— Suivez-moi, Herr...

— Held. Gunther Held. Né à Düsseldorf.

Il eut un sourire plus prompt qu'une langue de caméléon :

— On m'appelle le vampire, bien entendu. A cause du film et de

mon physique. Mais je ne bois pas de sang. Ce sont les autres, qui le boivent, le sang, les autres.

C'était une étrange présentation. Herr Müller haussa les épaules :

— Je n'en bois pas non plus, Herr Held. Je suppose que vous êtes le successeur d'Herr Schaubner ?

— Je ne sais pas qui est Herr Schaubner.

— Qui était. Nous venons de l'enterrer. Vous allez prendre son lit. Tout chaud.

Cette plaisante perspective ne démonta pas l'escogriffe :

— Quel âge avait-il ?

— Quatre-vingt-un ans.

— J'en ai soixante-dix-sept.

Il rit, pirouetta :

— J'ai encore quatre ans devant moi.

— J'en ai trois derrière, fit Herr Müller, très sec.

Herr Sachsen, c'était égal, ne perdait pas de temps pour informer l'administration des chambres vacantes en son établissement. Les retraités se bousculaient au portillon aux cris de « place aux jeunes ! » Cette hâte manquait de tact. Quelque part en Allemagne, un vieux n'attendait que le décès d'Herr Müller pour sauter dans un taxi.

Ils croisèrent Wehrmacht qui chantait à présent *Lily Marlène*.

— Vous avez des fous ? demanda le « vampire » avec inquiétude.

— Non. Ce n'est pas un fou. C'est un vieux soldat. Il s'amuse. Il tue le temps. Il n'a plus que cela à tuer. C'est un bon garçon. Un Allemand comme il n'y en a plus. Tous ses camarades sont morts pour l'Allemagne. Résultat...

— ... L'Allemagne Fédérale.

— Hélas !

— Vous étiez nazi, Herr Müller ?

— Herr Held, je n'ai jamais fait de politique.

L'homme de Düsseldorf fit un moulinet avec les branches de ses bras :

— La patrie, ce n'est pas de la politique. Hitler, c'était la patrie. Rien que la patrie en marche.

— Peut-être...

— Vous avez quelque chose contre Hitler, Herr Müller ?

— Non.

Somme toute, ce Held n'était pas un type antipathique. Bizarre sans doute, mais direct, et franc. Assurément plus intelligent que Wehrmacht, un Wehrmacht qui revenait à eux, abattu tout à coup, raclant le gravier de ses pantoufles. Le vétéran dévisagea sans gêne aucune ce filiforme inconnu :

— Alors, le bleu, on vient relever Schaubner de sa faction ?

— Paraît-il.

— On y perd, au poids. Il était pourtant pas gros, mais c'était Goering, à côté de vous.

Il lui donna une tape amicale qui faillit rompre en deux l'échelas :

— Vous formalisez pas, recrue. J'aime rigoler, moi. Je suis un rigolo. J'ai le moral. Faut avoir le moral, pas vrai, Herr Müller, dans le cantonnement ?

— Certes, Wehrmacht, certes. Je vous présente Herr Held, de Düsseldorf.

— Enchanté, vampire !

Wehrmacht éclata de rire. Herr Held prit à témoin l'ex-Feldhuter :

— Vous voyez, cela vient automatiquement à l'esprit.

— Ça, c'est vrai, que j'ai de l'esprit, gloussa encore Wehrmacht, mais je vous avais prévenu : je suis un rigolo, un vieux filou, un vieux loustic ! *Fick Fick Fräulein !*

Held évita de justesse une seconde tape amicale :

— Je vous en félicite. Je suis ravi de compter dès mes premiers pas dans cette maison deux camarades aussi affables, aussi courtois. C'est un grand réconfort, messieurs, que votre accueil charmant.

— Normal qu'on s'entraide, grasseya le combatif berlinois, on n'est pas des bêtes. Topez là, Herr Held, on est amis !

Il secoua la main que lui accordait le « vampire » :

— Herr Held, s'il y en a un seul dans l'asile pour vous chercher noise, vous l'enverrez à Wehrmacht ! Je te lui ferai une courette qu'il s'en rappellera un moment, *Herrgott-Sakrament !* Non mais sans blagues, des fois ! un ami à moi !

— Vous êtes trop aimable, parvint à glisser Gunther Held.

— Mais faudra voir à engraisser, cher collègue ! Pour faire de vieux os, y a pas, faut quand même un peu de viande dessus ! Qu'est-ce que vous étiez, dans le civil ?

— Agent d'assurances.

— Guerres ?

— Comment cela, guerres ?

— Combien ? Une ? Deux ?

— Une seule. La première.

Méfiantes, les moustaches de Wehrmacht s'immobilisèrent, pareilles à une patte de chien d'arrêt :

— Pourquoi pas la deuxième ?

Herr Held releva discrètement la jambe gauche de son pantalon, dévoilant ainsi les cuirs et les nickels d'un appareil orthopédique :

— A cause de la première. Printemps 18.75. Chemin des Dames. Amputé sous le genou.

Rassurées, les moustaches reprirent leur fière allure :

— Ça va. Mais vous n'avez pas eu de chance. Vous avez raté la plus chouette. Verdun, c'était pas mal mais Stalingrad, pardon ! Les Ivans,

rien à voir avec de la tarte. Des cannibales, des vraies salopes à côté des Fransozes. Ah ! la ! la ! c'était le bon temps !

Il soupira. Herr Müller l'admonesta :

— Vous n'êtes pas sérieux, Wehrmacht. Votre ami a peut-être besoin de se reposer, et vous le retardez avec vos souvenirs.

Il ajouta à mi-voix :

— Herr Held pense beaucoup de bien du Führer.

Wehrmacht tonna :

— Je m'en doute ! Comme tous les bons Allemands ! Mais je trouve quand même malheureux, Herr Müller, que vous en parliez tout bas, comme si c'était un crime ! Moi, si j'ai envie de gueuler *Heil Hitler !*, je gueule *Heil Hitler !*, et voilà tout !

— Herr Sachsen vous en tiendra rigueur, vous occasionnera tous les désagréments possibles.

Il expliqua pour le nouveau :

— Herr Sachsen, le directeur de la *Glückhaus*, est allé à Mauthausen.

— Ça prouve qu'une chose, ragea Wehrmacht, c'est qu'on pouvait en ressortir vivant, et que tout ce qu'on a raconté là-dessus, c'était que des menteries de juifs et de capitalistes !

Sur ces bonnes paroles, le trio se dirigea vers les bureaux de l'hospice. Herr Held y signa toutes les pièces relatives à son admission au sein vétuste d'une communauté qui n'avait rien de « hippie ».

Il hérita comme prévu de la chambre désaffectée de Schaubner, proche de celle de Müller. Ces locaux étaient enviés, qui donnaient sur le parc. Herr Mündung, qui convoitait la pièce enfin libre, ne traita jamais autrement le « vampire » que de voleur et d'usurpateur.

Herr Held était à peine installé que tintinnabula la cloche du déjeuner et qu'il lui fallut emboîter le pas soudain pressé de son voisin.

Herr Müller, quoique peu porté sur les délices de la table, ne pouvait s'empêcher de subir la frénésie ambiante. Tels des cloportes, les vieillards, aux heures des repas, jaillissaient de leur trou, jetaient tricots, cartes à jouer, journaux, puisaient leur dentier dans son verre, se l'assujettissaient entre les mandibules tout en trotinant de couloir en couloir.

C'était, cette ruée vers le réfectoire, l'événement biquotidien de l'interminable journée. Pour ne pas le manquer, n'en pas perdre une bouchée, une miette, on plantait là sa famille en visite, le cousin estomaqué, le petit-fils éberlué par tant de brusque vélocité.

Quel qu'il fût, le menu soulevait des aigreurs, des tollés. Les cuisiniers descendaient tous des Borgia. Les pâtes n'étaient pas cuites. Trop cuites. Le riz collait. Le potage avait lavé la vaisselle. Le poisson, gâté, était cause de maints décès et, sans lui, Herr Schaubner serait

toujours parmi nous, le pauvre homme. La viande était pour chiens de traîneaux, résistait aux meilleurs râteliers. On signait des pétitions qu'Herr Sachsen ne prenait plus le temps de lire. La République Fédérale avait décidé, par tous les moyens, d'éliminer les bouches inutiles, surtout les édentées. Le III^e Reich avait davantage d'égards pour les vieux travailleurs, vous direz tout ce que vous voudrez...

En outre, les pensionnaires possédaient, au réfectoire, leur *place* attitrée, territoire de bête sauvage délimité par un péremptoire rond de serviette. Ils s'étaient regroupés par affinités, Frau Kolledehof mâchonnant par exemple aux antipodes de Frau Richter. Herr Haritz faisait face à Frau Haritz depuis soixante ans, l'entourait depuis soixante ans des mêmes attentions dérisoires d'amoureux. Les Haritz étaient l'un des rares couples de la *Glückhaus*, où ne subsistaient guère que des veufs, des veuves, des célibataires.

Le siège d'Herr Schaubner était vide, à côté de celui d'Herr Müller. L'ancien garde-champêtre éleva la voix pour couvrir le bruit des chaises remuées et celui des fourchettes qui, déjà, s'échappaient des mains potes pour rebondir sur le carrelage :

— Mesdames, messieurs, je vous présente Herr Held, qui vient partager notre existence. Je suppose que vous ne voyez aucun inconvénient à ce qu'il occupe désormais, à cette table, l'endroit laissé vacant par le regretté Herr Schaubner ?

Sans attendre de réponse, il lâcha un « merci » glacial et s'assit. Il invita du geste Herr Held à l'imiter. Quarante têtes de tortue s'étaient tournées, grimaçantes de curiosité, vers le suppléant du regretté Herr Schaubner.

— Ce n'est pas ici qu'il va se remplumer, ce squelette, marmotta Frau Kunde.

— Pas avec ces filets de hareng, en tout cas, s'indigna Frau Streck en flairant son assiette, ils sont moisis !

— Si seulement ils pouvaient le déguster de la boîte, grogna Herr Mündung déjà bouillonnant de rancune envers l'intrus qui lui avait soufflé la chambre 12.

— Les harengs sont moisis ! glapit Herr Lutz à l'adresse de Bertha, la serveuse qui couchait avec l'Arabe selon l'opinion publique.

Le vieux camionneur trépignait. La serveuse, d'essence populaire, le rembarra sans excessif souci de déférence :

— C'est vous qui l'êtes, moisi, espèce de crabe !

— Elle m'insulte ! brailla le contestataire, elle m'insulte, cette dévergondée, cette cocotte, cette fille à Marocain !

Bertha s'esclaffa :

— Il vous vaut bien, mon Marocain ! On en donnerait même plus cher que vous, au marché !

— Vous serez tondue, cria Herr Lutz, tondue ! Expédiée à

Ravensbrück ! Marquée au fer sur les fesses !...

Il s'étranglait, violet :

— Oui, oui, sur les fesses ! Et sur les seins ! Sur les seins !

Bertha cessa de rire :

— C'est ce qui vous dérange, hein, vieux satyre, que ça soye le Marocain qui en profite et pas vous !

— Mes cheveux blancs ! Elle crache sur mes cheveux blancs !

Bertha s'éloigna en lançant :

— Ah ! la paix, papa ! Je ne suis pas payée pour me pencher sur vos éclairs de gâtisme ! Je travaille, moi !

L'incident était de choix, on le commenta en mastiquant. Bertha avait reconnu les faits : l'Arabe la rejoignait dans son lit. De fulgurantes images, des visions salaces, des gros plans afro-pornographiques assaisonnaient le hareng, moisi ou non. L'enfer glissait sur les toiles cirées.

Herr Müller, fermé à la matière, se servit un verre d'eau et fit en soupirant :

— Rude épreuve, Herr Held, que celle de la promiscuité. C'est de cela que j'ai le plus souffert, ici. Que de vulgarités, dans ces êtres, que de malpropretés...

— Ils sont vieux..., les défendit Herr Held avec indulgence.

— Nous aussi ! Non, croyez-moi, ils étaient déjà les mêmes, laids et mesquins, il y a trente, quarante, cinquante ans. Un proverbe le dit : « L'âne qui part en voyage ne revient pas à cheval. » Regardez-les. Ils protestent contre ces harengs, mais ils n'en laissent pas une arête. S'ils le pouvaient, ils s'enivreraient, vomiraient.

— Vous êtes sévère.

— Ne soyez bon que pour les animaux, Herr Held. Ce sont les seules bêtes dignes de notre compassion. Si vous me promettiez le secret, je vous montrerais quelque chose, tout à l'heure.

— Je vous le promets, Herr Müller. Vous m'êtes très sympathique.

Il lut comme un étonnement dans les yeux bleus de son voisin. Sympathique. Herr Müller ne se souvenait pas d'avoir jamais été traité de « sympathique ». Il apprécia, en un furtif sourire, cet hommage plutôt tardif.

Des saucisses aux choux leur furent servies, après les harengs. Müller offrit la première de ses saucisses à Held, la seconde à Wehrmacht, qui l'engloutit sans même remercier, accoutumé à ces prodigalités. Held ne l'était pas :

— Vous n'aimez pas les saucisses, Herr Müller ?

— Je suis végétarien. De plus, je ne bois que de l'eau.

Il questionna, de nouveau tracassé tout à coup.

— Vous fumez, Herr Held ?

— Non.

— Tant mieux. Je ne supporte pas la fumée. Le tabac est un poison. Si vous aviez fumé, je n'aurais pas pu jouer aux échecs avec vous. J'espère que vous jouez aux échecs ?

— J'y prends plaisir.

Ce Held était, lui aussi, « sympathique », et Herr Müller se félicita de l'arrivée d'un homme dont les manières tranchaient sur celles de ses commensaux.

Après le déjeuner, il le convia à entrer dans sa chambre. Il referma sur eux la porte à clé.

— Il ne faut pas, expliqua-t-il, qu'on puisse éventer mon secret. Ils me la tueraient, ces monstres. Prenez cette chaise et, surtout, ne bougez plus.

Le visiteur obéit, intrigué. Herr Müller déplaça la commode, écrasa un demi-biscuit devant le trou et s'assit sur le lit. Il remua la langue, lança son appel :

— Blondi... Blondi...

Au bout de deux ou trois minutes, la souris apparut, s'approcha des vivres qu'on lui offrait. Lorsqu'elle interrompit, plus tard, son manège qui ravissait le donateur, lorsqu'elle eut regagné sa cachette, Herr Held constata innocemment :

— Savez-vous, Herr Müller, qu'Hitler faisait ce que vous faites ? Oui, le Führer lui-même distribuait des miettes aux souris. C'était en 1919, à la caserne du deuxième régiment d'infanterie.

— Je ne le savais pas, le coupa Herr Müller agacé.

— Il disait à ce propos : « J'avais tant connu la faim dans ma vie que j'imaginais facilement celle de ces petites bêtes, et aussi leur joie de manger. »

— Je l'ignorais, répéta Müller.

Ce fut avec humeur qu'il repoussa le meuble contre le mur.

Le professeur Wurst rôdait dans le cimetière. Ayant jadis enseigné la philosophie, il estimait que c'était là l'endroit rêvé pour penser à la mort. Aux miroirs aux alouettes succèdent les miroirs aux corbeaux.

Le professeur allait de tombe en tombe, à petits pas comptés. Il ne se passait rien, là-dessous. Rien. Heureux les naïfs, les candides, les champions de la vie éternelle ! Il n'y avait de vrai, en cette enceinte, de palpable, de respirable, que l'herbe qui poussait cette année, repousserait l'année prochaine.

Herr Schaubner était inhumé depuis déjà une semaine. Les mains dans les poches de sa culotte de golf à carreaux noirs et blancs achetée à Stuttgart en 1938, le professeur Wurst pensait à la mort. Les cadavres chers s'étaient dilués dans sa mémoire, dans ce qui en restait plutôt, dilués ainsi qu'ils s'étaient fondus à la terre. Il les avait laissés très loin dans son dos, père, mère, frères, sœurs, épouse. Le peloton à cinq minutes. A un siècle. Mourir. Pourquoi lui, professeur Wurst ? Il était bien, il avait chaud, à l'aise dans sa culotte de golf qu'il n'avait pas mise trois fois avant de prendre sa retraite. Elle était comme neuve. Désuète, peut-être, mais vivante, et lui avec.

Une violente détonation, tout près de lui, le fit pâlir. Il sentit ses jambes fléchir à l'intérieur de sa culotte de golf et il n'eut que le temps de s'asseoir sur le tombeau de Frau Hildegard Mücke (1882-1964).

Il s'agissait d'un attentat. Un assassin le prenait pour cible. Il allait mourir. Pourquoi voulait-on le tuer ? Ses yeux, gros comme des œufs derrière les verres épais de ses lunettes, cherchèrent avec angoisse le mystérieux tireur, le satanique meurtrier de vieillards. Avec colère, ils débousquèrent enfin le coupable. Celui-ci quittait l'ombre d'un cyprès, un papier déchiqueté à la main.

— Herr Müller, rugit le professeur Wurst, êtes-vous fou de venir faire éclater vos saletés de sacs à l'intérieur de cette nécropole ?

Cette voix divine fit sursauter Herr Müller, qui ne revint de sa frayeur qu'en découvrant le professeur.

— Ah ! c'est vous, articula-t-il, une boule dans la gorge, vous m'avez fait peur !

— N'inversez pas les rôles, vous m'avez coupé les jambes !

Herr Müller ricana :

— Parce que j'ai fait POUM, professeur ?

— Parfaitement. Parce que vous avez fait POUM en un endroit où personne ne fait POUM.

Herr Müller s'approchait, sarcastique :

— Votre conformisme me réjouit, professeur. Vous vous insurgez à propos d'un sac de papier, d'une baliverne, alors que vous avez les fesses posées sur la dépouille mortelle d'Hildegarde... d'Hildegarde Mücke ! Ce n'est pas très correct, professeur, convenez-en.

Le profanateur de sépultures rougit :

— Aidez-moi à me relever. Vous êtes la cause de cette indélicatesse involontaire.

Ils se dressèrent, se voûtèrent plutôt, au milieu des pierres tombales, insolites Hamlet décrépits et ratiocinatifs.

— Nos actes nous suivent, Herr Professor, décréta Herr Müller sans raison valable. Celui qui donne à manger aux souris en 1919 peut se voir rappeler cette démarche anodine, et qui n'a rien du trait d'histoire, cinquante-quatre ans plus tard. N'est-ce pas incroyable, inimaginable ? J'en suis pantois...

— Je me fiche de vos souris, se lamenta le professeur, j'ai gâté ma culotte de golf toute neuve en m'asseyant sur cette tombe mal entretenue.

Wurtz pleurnichait. Herr Müller ne le consola pas en lançant cette contre-attaque :

— Si vous vous fichez de mes souris, qui vécurent, pourquoi voudriez-vous que je m'attendrisse sur le sort de votre culotte, qui n'a jamais eu d'âme.

— Les souris n'ont pas d'âme, protesta le philosophe.

— Ce n'est que vous qui le dites. Ce n'est pas beaucoup, pas suffisant pour récuser Dieu.

— Je ne crois pas en Dieu, bougonna le professeur qui frottait le drap de sa culotte avec énergie.

— Confiance pour confiance, il ne croit pas davantage en vous.

Cette mesquinerie céleste contraria le vieux pédagogue. Deux larmes apparurent sous les loupes de ses lunettes. Ses rongeurs ainsi vengés, Herr Müller se fit bonhomme :

— Allons, allons, professeur, je n'ai voulu que vous taquiner.

— Vous êtes méchant, bégaya l'autre. Odieux !

— Mais non, mais non. Vous vous fiez à une apparence. Parlons plutôt d'Hildegarde Mücke. Elle était blonde. Avec de beaux yeux gris. C'était une très jolie petite fille qui aimait beaucoup les edelweiss, la crème au chocolat, les chats noirs et son cousin Frédéric.

Le professeur sécha ses pleurs :

— Vous l'avez connue ?

— Elle l'épousa en 1900. Ils eurent deux enfants, Wilhelm et Julia.

— A la fin, l'avez-vous connue ?

— Pas du tout. On ne connaît jamais les morts, professeur. Société anonyme que celle des morts ! Ils emportent leur vie dans la tombe ;

l'y cachent ainsi que des avarés.

— Alors, qu'est-ce que vous inventez là ?

— Rien du tout. Je fais revivre Hildegarde. Tenez ! Elle bouge ! L'entendez-vous bouger, professeur ?

Wurst s'éloignait de toute la vitesse de ses soixante-dix ans. Si sa victime ne s'était pas arrêtée pour épousseter sa culotte sacrée, Herr Müller ne l'aurait pas rattrapée.

— Vous aimiez les femmes, professeur ?

— Ma foi..., gloussa machinalement l'ancien enseignant.

— Vous coucherez avec Hildegarde Mücke.

Il plaisanta, détestable :

— Elle a de beaux restes.

Le professeur, hagard, le repoussa :

— Taisez-vous, Herr Müller ! Vous devenez de plus en plus désagréable ! Je ne jouerai plus aux échecs avec vous !

— Ne partez pas, professeur ! Je vous parie dix mark, cent mark, mille mark que cette nuit Hildegarde Mücke ira vous rejoindre dans votre lit. Elle vient de me le dire !

— Vous êtes le diable ! gronda en suffoquant l'hypothétique amant de la malheureuse Hildegarde.

Herr Müller rit nerveusement :

— On me l'a déjà affirmé. Mais si vous croyez au diable, Herr Wurst, vous croyez en Dieu, c'est mathématique !

Le professeur s'enfuit. Herr Müller, hors d'haleine, dut renoncer à le poursuivre. Il lui cria pourtant :

— Professeur ! Professeur ! Donnez-moi un sac, s'il vous plaît ! Pour faire POUM ! Un sac ! Un tout petit sac !

Wurst ne se retournait pas, le feu de l'enfer au fond de sa fière culotte de golf. Cette façon de filer courrouça pour de bon Herr Müller, qui lui jeta des anathèmes tant qu'il fut à portée de voix :

— Vous mourrez, professeur ! Avant la fin de l'année ! Vous serez froid comme la glace ! Vous serez le regretté professeur Wurst ! Vous pourrirez ! Vous sentirez affreusement mauvais ! J'y reviendrai avec vous, au cimetière, mais vous serez dans la carriole ! On vous enterrera à côté d'Hildegarde ! Elle vous fera de la place, elle en a beaucoup, maintenant, dans sa boîte !

Un poing lui comprima brusquement le cœur. Il dut dégrafer son col et s'asseoir, comme le professeur, sur la tombe, décidément très fréquentée aujourd'hui, d'Hildegarde Mücke. Il eut une vilaine grimace, une peur sans nom l'enveloppa de nuit. C'était lui qui allait mourir, qu'on retrouverait mort, allongé ou recroquevillé, sur cette pierre.

— Mon Dieu, pensa-t-il, ce n'est pas possible. Je ne veux pas. C'est trop tôt. J'aime la vie.

Une mouche se posa sur son nez, le fit loucher. Il n'avait plus la force de chasser cette mouche. Elle pondrait ses œufs sur lui. Des œufs qui deviendraient des asticots, des asticots qui entreraient en lui, s'ébranleraient, défileraient en lui comme les foules de Nuremberg à la lueur des torches.

L'âne Churchill venait le chercher. Il entendait ses petits sabots de pauvre claquer, crisser dans les allées, il l'entendait braire, lugubre, dans la rue principale de Lustbarkeit plongée dans le brouillard. La mouche se désaltérait à une goutte de sueur.

— Herr Müller ! Qu'est-ce que vous avez ? Un malaise ?

— *Oui, Herr Held, un malaise, c'est cela, ce n'est qu'un malaise, faites quelque chose pour moi, ne me fermez pas les yeux si vite, aidez-moi à respirer, dépêchez-vous pour l'amour de moi !...*

Held affolé sortit du cimetière. Tout à l'heure, il avait vu l'infirmière près de la pièce d'eau, en compagnie du jeune Hans qui étrennait là un Voilier miniature.

Il l'y retrouva, bredouilla :

— Herr Müller... Dans le cimetière... Courez. Courez.

Ilse Gewehr ne comprenait pas :

— Dans le cimetière ? Il est mort ?

— Pas tout à fait. Il remue. Il a eu un malaise, il est tombé sur le gravier.

Elle saisit enfin, ramassa sa trousse qui ne la quittait jamais, s'élança vers le cimetière, suivie par le gosse que passionnaient toutes les fluctuations de la santé des vieillards. Il les côtoyait quotidiennement, partageait avec eux ses bonbons ou les leurs.

Herr Held, fasciné par le manège du voilier à l'abandon, en oublia quelques instants son compagnon en péril. Le choc du bateau contre le ciment du bassin le réveilla, le rappela aux réalités.

Il revint à la hâte sur ses pas, héla Wehrmacht qui rampait sur une pelouse, un fusil mitrailleur à la main. Le fusil mitrailleur n'était autre qu'une béquille qu'il avait subtilisée à Herr Lutz endormi sur un banc.

— Wehrmacht ! Wehrmacht !

— Moins fort, bon Dieu de vampire ! s'emporta l'héroïque mythomane, vous ne voyez pas que je vais les surprendre au gîte, les Ivans, les tirer comme des lapins ?

— Venez ! Herr Müller est malade ! Dans le cimetière !

Wehrmacht se releva, planta là la béquille :

— Drôle d'endroit pour tomber malade. J'y vais. On le ramènera sur notre dos, le caporal. Dans les barbelés. Sous la mitraille s'il le faut, mais on le laissera pas aux Cosaques !

Ils virent le « caporal » adossé à la tombe d'où il était chu la tête en avant. Le tonicardiaque que lui avait injecté l'infirmière commençait à produire son effet. La chaleur, peu à peu, refluit en ses veines. Il

devenait la vie poilue, gluante, molle, tiède, la vie presque écoeurante le reprendre par les ongles, par les doigts, par la main. La vie. La vie où il mordait encore, fût-ce en bavant sur son menton qu'essuyait un mouchoir.

— Voilà, murmurait doucement Ilse Gewehr, voilà, Herr Müller. C'est fini. Respirez. Écartez-vous, messieurs... Vous l'étouffez !

— Je... Je... Je ne vais pas mourir ?

— Mais non, Herr Müller ! Pas cette fois. D'abord, vous auriez été ridicule de nous faire ça ici.

Elle lui tenait le poignet, surveillait son pouls, qui serait bientôt normal.

— Ça n'aura été qu'une fausse alerte, Herr Müller. Que vous est-il arrivé ? Vous vous êtes énervé ? Vous vous êtes disputé avec quelqu'un ?

— Je me demande, expliqua Held, s'il n'a pas eu des mots avec Herr Wurst. J'ai rencontré le professeur qui avait l'air furieux. « Si vous cherchez Müller, m'a-t-il dit, il est au cimetière. Enfermez-le dedans, et qu'il n'en ressorte jamais, jamais ! » Alors, je suis venu là, et j'ai découvert notre pauvre ami inanimé.

Le « pauvre ami » esquissa un sourire incolore et souffla :

— Il n'était pas content, le professeur. Je lui ai seulement prédit qu'il mourrait dans l'année.

Ilse Gewehr le gronda :

— Ce n'était pas gentil, Herr Müller. Vous n'êtes qu'un affreux garnement. Vous avez bien failli y passer avant lui. C'est le bon Dieu qui vous a puni !

Herr Müller songea que si le bon Dieu avait dû le punir, l'affaire eût été réglée depuis belle lurette, que c'était un peu tard à présent, en bonne justice. Il maugréa :

— Mes yeux... Mes yeux ont quelque chose. J'y vois trouble. Je vais être aveugle.

Fräulein Gewehr eut un rire de palombe :

— Certainement pas ! Vous avez perdu vos lunettes. Je vais vous les remettre.

Le monde fut tout à coup moins brumeux. Herr Müller avisa tout à tour Hans, Wehrmacht, Held.

— Merci, Herr Held. Sans vous, j'y restais. N'est-ce pas, Fräulein Gewehr ?

Ilse ne fut pas aussi catégorique, elle avait l'expérience de ce genre élémentaire de diplomatie :

— Mais non, Herr Müller. Disons simplement qu'il était préférable qu'on vous soigne le plus vite possible, comme dans toutes les maladies.

Le rescapé s'entêta :

— Herr Held, n'écoutez pas cette demoiselle. Vous m'avez sauvé la vie, je ne l'oublierai jamais. Vous serez décoré.

L'hilarité provoquée par ces mots d'un autre temps le ramena sur terre :

— Excusez-moi. Je dis des bêtises.

— C'est le choc, commenta le sentencieux Wehrmacht. Moi aussi, une fois, j'avais ramassé un éclat sur le casque, de plein fouet, eh bien je racontais n'importe quoi.

— Il vous a fait de l'usage, votre éclat, déclara gaiement l'infirmière.

Wehrmacht la menaça du doigt :

— Vous, ce n'est pas parce que vous m'avez piqué les fesses à moi aussi, alors que je pétais de santé, que je demandais rien à personne, c'est pas pour un coup de seringue que vous avez le droit de pas respecter l'armée !

— C'est vous tout seul, l'armée ? s'amusa la jeune fille. Et puis, l'armée, vous ne croyez pas qu'elle est un peu loin ? Que c'est un souvenir d'enfance ?

Peiné, Wehrmacht ne répliqua pas. Sans lui, elle aurait été violée par les Mongols. Non : elle n'était pas née. Sa mère, alors.

Herr Müller se relevait avec difficulté. Held le soutenait.

— Vous pourrez marcher ? s'inquiétait l'infirmière.

— Oui. Cela va tout à fait bien maintenant. Vous verrez que j'enterrerai le professeur.

— Encore !

— Quittons ce cimetière. Je n'y remettrai les pieds que pour jeter un œillet dans la fosse du professeur.

— Vous êtes terrible, Herr Müller. La tête ne vous tourne pas ?

— Non. Lâchez-moi, Herr Held, mon ami.

Il fit quelques pas hésitants, puis son allure se raffermir. Ils laissèrent derrière eux Hildegard Mücke et ses collègues d'éternité. Müller ressuscitait, s'animait jusqu'à bougonner :

— Ce docteur Depp est un ignare, un charlatan comme tous les médecins. L'autre jour, il m'a certifié que mon cœur était bon. Alors qu'il craque de partout, oui !

— Il a quatre-vingt-quatre ans, plaïda Ilse Gewehr, il a beau être bon, il faut le ménager pour qu'il serve longtemps. Vous devez éviter les émotions, c'est tout, ne pas vous prendre de bec avec n'importe qui. Même pas avec le professeur.

Hans avait conduit la jeune fille et les trois ancêtres au bord du bassin, se penchait derechef sur son voilier.

— Ma béquille ! braillait dans les lointains un Herr Lutz désailé, on m'a volé une de mes béquilles !

— Ah ! la ! la ! fit en soupirant l'infirmière, encore un drame !

Comme si quelqu'un avait pu la lui chiper, sa béquille, à cet imbécile !

Elle cingla néanmoins vers le lieu du sinistre. Wehrmacht pouffa :

— C'est moi qui l'ai fauchée, à l'autre andouille, sa baguette magique ! Pour en faire un fusil-mitrailleur !

Ses compagnons apprécièrent bruyamment la farce, surtout Herr Müller qu'étourdissaient la vie et même la survie.

L'enfant Hans regarda l'enfant Wehrmacht :

— Tu es un rigolo, Wehrmacht !

— *Ach !* Ça, c'est vrai. Un rigolo. Un vieux filou. A Paris, on m'appelait : *Fick Fick Fräulein !*

Le vieux soldat roulait des prunelles de clown pour égayer le gosse. Herr Müller repoussa du pied le voilier qui écaillait sa coque en raclant la rive.

— Qu'est-ce que tu veux être, Hans, quand tu seras grand, demanda-t-il, marin ?

Le gamin eut une moue :

— Ah ! non, pas marin. Moi, quand je serai grand, tu ne sais pas ce que je serai, pépé Müller ? Eh bien, je serai Hitler. Parfaitement, Hitler. Adolf Hitler.

Les yeux bleus le fixèrent, effarés. Une mouche d'émotion dans la gorge, le vieux chevrot :

— Pourquoi ça ?

— Parce que c'était un grand homme, affirma Hans. Un génie. Alors, moi aussi je serai un génie, et je referai tout ce qu'il a fait, tout !

— Même la guerre ? s'étonna Held.

— Surtout la guerre. Et je la gagnerai pour lui faire plaisir, cria l'enfant soudain surexcité. Parce qu'il l'a pas perdue ! On l'a trahi !

— Bravo, mioche ! beugla Wehrmacht en s'enflammant tout comme lui. Sûr qu'on nous a trahis qu'on l'a trahi, notre Führer ! T'as raison ! Faut tout recommencer à zéro ! Reconstruire l'Allemagne et le grand Reich !

— Je n'y crois pas beaucoup, chuchota Herr Müller, ahuri.

— Eh bien moi, j'y crois ! trancha le galopin sur un ton suraigu, j'y crois comme le Führer y a cru dans le temps !

Il claqua des talons et lança, le bras tendu au-dessus de la pièce d'eau :

— *Deutschland erwache*(6) ! *Heil Hitler !*

Après avoir, sur l'ordre du docteur Depp, observé quelque repos, Herr Müller put reprendre le lent cours de ses menues activités. Le beau temps lui permit de se livrer à la peinture à l'huile, exercice pour lequel il s'estimait doué. Depuis qu'il avait pris sa retraite, il avait barbouillé quelques croûtes aux couleurs ternes du chagrin.

Ce matin-là, coiffé d'un chapeau de paille, les bretelles à rayures croisées sur le gilet de laine, il tirait la langue derrière son chevalet. Séduit par la morose architecture de la *Glückhaus*, il en exécutait une copie pâteuse.

A ses côtés, assis sur le même banc que lui, Herr Held endimanché suivait de l'œil l'opération. Depuis qu'il lui avait sauvé la vie, Herr Held ne quittait plus Herr Müller, partageait la monotonie de ses journées, rompait en sa compagnie un pain dont l'ex-garde-champêtre n'avait jamais connu le goût, puisqu'il ressemblait à celui de l'amitié.

Le troisième âge est celui des faiblesses. Effectivement, le cœur d'Herr Müller battait la breloque, puisqu'il s'y introduisait quelqu'un sur le tard. Cette défaillance inattendue le contrariait, mais il ne pouvait plus, déjà, s'en défendre. Il s'ennuyait à périr dès que le « vampire » n'était plus près de lui. Il remplissait le rôle des chiens qu'il avait aimés, qu'il n'avait plus. Il en avait le regard un peu triste, l'oreille un peu basse. Comme eux, il offrait la patte. Comme eux, il s'était attaché à lui, lui emboîtait le pas en toutes circonstances, au réfectoire, à la salle de jeux, aux repas de la souris, à la promenade.

La sympathie appelle la sympathie, Herr Müller découvrait à quatre-vingt-quatre ans ce qu'il avait toujours tenu, tenait encore pour une sottise. Il s'en octroyait aujourd'hui la licence, puisqu'il n'avait rien, en principe, à redouter du lendemain.

— Vous peignez depuis longtemps, Herr Müller ?

— Quand j'étais jeune, je voulais être artiste, mais les professeurs m'ont découragé.

— Ils ont eu tort, j'aime bien ce que vous faites.

— N'est-ce pas ? Ils m'ont brisé dans l'œuf, ces butors. Sans eux, j'aurais pu avoir une tout autre vie, qui sait ? Au lieu de me consacrer à l'art, je suis devenu un fonctionnaire, un tout petit fonctionnaire. Tous des balourds, les professeurs, tous des fossiles.

Il ajouta, d'excellente humeur :

— C'est pourquoi le professeur Wurst mourra cette année. D'ailleurs, je m'y emploie.

— Comment cela, Herr Müller ?

— Je l'empêche de dormir.

— Comment faites-vous ?

Herr Müller ne répondit que par une autre interrogation :

— Vous sortez, Herr Held ?

— Oui. Je dois aller en ville.

— A quoi bon aller en ville ! Moi, hormis les excursions qu'organise la *Glückhaus*, je n'ai pas bougé de cette maison depuis que j'y suis entré voilà douze ans. Je ne vais même que rarement jusqu'au portail. Les rues, les gens, l'époque actuelle me font peur. J'ai mené une existence trop agitée.

Herr Held s'autorisa une ironie légère » :

— Je ne savais pas à quel point une existence de garde-champêtre pouvait être tumultueuse...

Son interlocuteur se renfroga :

— Ne vous moquez pas. J'avais somme toute beaucoup de responsabilités.

Il parut se concentrer sur sa toile. Held évita de titiller davantage son compagnon, lorgna sa montre, se leva :

— Il faut que je parte.

— Vous vous absentez longtemps ?

— Non. Je serai de retour avant le déjeuner.

— Prenez garde aux automobiles. Les conducteurs ne ralentissent que pour les voitures d'enfant. Ils écrasent de préférence les vieillards, c'est moins coûteux.

— J'y veillerai. Merci.

Herr Müller le regarda s'éloigner, le pinceau en suspens. Lorsque la silhouette dégingandée de l'ancien agent d'assurances eut disparu en sautillant, il se produisit comme un vide en l'âme d'Herr Müller, et il en fut mécontent.

— Je me corromps, déplora-t-il, je n'ai plus toute ma tête.

Qu'était-ce d'autre, ce besoin d'abandon, sinon un avant-goût de la sénilité ? Il prit un chiffon, essuya rageusement ses lunettes, tacha d'ocre les verres, dut les nettoyer à l'essence.

— Wehrmacht me suffisait, grognait-il, de quoi pouvais-je donc manquer, avec un imbécile sous la main ?

Il peignit. Il offrirait le tableau à l'infirmière. Signé Müller – « Un inconnu » – il ornerait le living-room d'un studio anonyme au trentième étage d'un immeuble ultra-moderne.

— Bonjour, Herr Müller !

Le directeur, Herr Sachsen, se tenait dans son dos. Herr Müller se retourna, le salua.

— C'est très joli ce que vous peignez, Herr Müller. Si, si. Vous peignez aussi bien que vous écrivez.

La voix était cassante.

— Je vous cherchais, Herr Müller.

— Je ne suis pas difficile à rencontrer, Herr Direktor, je ne grimpe pas aux arbres.

— Ce ne serait pas impossible. N'oubliez pas, Herr Müller, qu'à vos moments perdus vous avez vingt-quatre ans, que vous êtes une jeune femme blonde aux yeux gris.

— Vous êtes trop aimable, Herr Sachsen.

— Bref, Herr Müller, que dans une autre vie, une autre mort plutôt, vous vous appelez Frau Hildegarde Mücke. Ce nom ne vous dit rien ?

— Excusez-moi, vous me faites de l'ombre.

Le directeur était vraiment en colère. Il se croisa les bras, fit face à Herr Müller qui le considéra avec intérêt. Mauthausen aussi avait des failles, des mailles relâchées. La preuve...

— Vous êtes infernal, Herr Müller ! Vous avez écrit sous le nom de cette Hildegarde une lettre d'amour au professeur Wurst. Une lettre, même... comment dirais-je...

— Polissonne. C'est exact. Je me suis fort distrait en la rédigeant.

— Parce que vous trouvez ça drôle ?

— Mon Dieu oui...

— Pas moi, Herr Müller ! Et le professeur Wurst encore moins, qui a fait des cauchemars épouvantables toute la nuit ! Le malheureux m'a raconté qu'il avait étreint un cadavre, un squelette. Il est hagard et a de la fièvre. Ah ! ça, mais vous voulez sa mort !

Herr Müller répondit paisiblement :

— Oui, Herr Direktor. Avant la fin de l'année.

Herr Sachsen bondit :

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Pour rien, Herr Direktor. Pour ma satisfaction personnelle. Quand vous aurez notre âge, vous saurez, Herr Direktor, que la mort est notre dernier plaisir. Celle des autres. Elle nous tient lieu d'amour et d'autres futilités.

Le directeur le dévisagea avec stupéfaction :

— Vous êtes à la *Glückhaus* depuis longtemps, Herr Müller, et je ne me suis jamais aperçu que vous étiez un monstre.

Son pensionnaire eut un sourire modeste :

— C'est un bien grand mot, et qu'on emploie souvent à tort et à travers.

— J'en ai connu, autrefois, Herr Müller, et vous leur ressemblez.

Le terrain devenait brûlant, Herr Müller rompit et se fit geignard :

— C'est vous qui êtes cruel, Herr Sachsen, avec un pauvre vieillard. Je pourrais être votre père, et vous ne m'apportez jamais de sacs de papier pour que je fasse POUM !

Il pleurnichait. Herr Sachsen se débattit, embarrassé :

— Bon. Je suis allé trop loin, Herr Müller. Vous n'êtes pas un monstre. Excusez-moi.

Il repensa au professeur terrorisé, reprit :

— Mais vous serez puni, Herr Müller. Je me suis renseigné, je sais qui vous êtes !

Herr Müller, consterné, écarquillait déjà ses yeux bleus, mais le directeur continuait, sévère :

— Oui, qui vous êtes ! Vous êtes un gourmand, Herr Müller ! Vous aimez les friandises, les chocolats. Vous serez privé de dessert. Comme un gosse. Pendant une semaine ! Deux, si vous poursuivez encore le professeur Wurst de vos tracasseries.

La sanction accabla l'octogénaire. Son bourreau s'en montra ravi :

— Ah ! ah ! Herr Müller ! J'ai touché le point faible, n'est-ce pas ?

Le « puni » chuinta haineusement :

— Vous serez torturé, puis décapité à la hache.

Amusé, le directeur persifla :

— C'est ça, Herr Müller, c'est ça. Très bonne idée. Mes amitiés, Herr Müller. Au revoir, Herr Müller.

Il planta là brusquement le tourmenteur du professeur.

Désemparé, Herr Müller vit se brouiller sa toile et son modèle. C'était vrai qu'il aimait les gâteaux... Qu'il n'en mangerait plus de toute une semaine en expiation de ses mauvaises actions... C'était plus grave que d'avoir perdu le pouvoir d'éliminer par simple décollation les gens désagréables. Atterré, il se dit que, peut-être... en demandant pardon à ce cochon de Wurst...

Il eut un sursaut. Non ! Il n'avait pas le droit de s'abaisser. Il portait un nom illustre, malgré tout ! Il avait beau vivre incognito, il ne fallait rien exagérer.

Il n'eut plus, soudainement, le goût de peindre. Il reprendrait plus tard son œuvre. L'artiste, traumatisé, désabusé, rangea son matériel, replia son chevalet. Durer lui-même aurait vu chanceler sa foi sous ces brimades mesquines. Le cœur gros, Herr Müller regagna sa chambre. Et Held qui n'était pas là pour l'entourer de son estime et de son affection ! Égaré, le malheureux vieillard éprouva, incoercible, l'envie de souffler dans un sac de papier. La détonation familière le détendrait, l'apaiserait. Hélas, il n'avait plus de sacs, plus un.

Il retourna toutes les poches de ses habits, dans la penderie, fouilla toute la pièce, regarda sous le lit. Rien. Il était au bord des larmes quand il songea à son ami. Oui, son ami Held, son seul ami, son frère. Held ne pouvait, s'il en détenait un, lui refuser ce sac. Puisqu'il n'était pas là, pourquoi ne pas aller chez lui ?

— Je me suis permis, cher ami, d'entrer chez vous afin de vous emprunter un sac. Je vous le rendrai dès que je serai en fonds. J'en avais besoin, j'espère que vous me comprenez, que vous passerez sur

cette petite incorrection...

— Vous avez bien agi, cher ami, lui répondrait son ami Held, entre amis il est bien normal d'échanger quelques menus services...

Ainsi rasséréiné à peu de frais, Herr Müller quitta son logement méchamment déserté par les sacs, se glissa dans le corridor, ouvrit la porte du « vampire », la referma sans bruit sur lui.

Il se jeta, avide, sur la table, sur les sièges, sous le sommier de nouveau. En vain. Pas de sac dans l'armoire. Pas davantage dans les vêtements qu'il explora, palpa ainsi qu'un douanier incrédule.

Il grimpa sur une chaise, avisa enfin la valise d'Held, dissimulée par la corniche de l'armoire. Ce lui fut un trait de lumière : Held entreposait les précieux sacs dans sa valise, afin que la poussière, l'air ou le soleil ne les endommagent pas. Il tira à lui le bagage par la poignée. Il était pesant, volumineux, et Herr Müller faillit perdre l'équilibre en le soulevant.

Au risque de se rompre les os ou de s'occasionner une hernie, il s'arc-bouta, serra les mâchoires, parvint à balancer son fardeau sur le lit.

Il s'épongea. Il haletait. Il dut s'asseoir, la paume sur son cœur dont les tic-tac avaient comme le hoquet. Il attendit, anxieux, que s'éteignît cette chamade. Dès qu'elle se fut calmée il se posa alors une grave question : n'était-ce pas une inqualifiable indécatesse, le seul fait d'ouvrir cette valise ? D'autant plus fâcheuse qu'Held l'apprendrait, Herr Müller s'avouant d'ores et déjà incapable de la remettre en place. Il réfléchit. A l'intérieur de cette valise se trouvaient peut-être – sans doute ! – des sacs de papier, mais aussi des secrets, des photos, des lettres, toute la vie privée d'un homme, qui sait ?

Il fit tout à coup bon marché de scrupules qu'il n'avait guère autrefois. Après tout, personne ne l'avait vu pénétrer dans cette chambre. Pourquoi l'accuser, lui, Müller, et pas un autre ? Pourquoi pas l'Arabe des cuisines ? L'idée lui parut judicieuse : il avait vu rôder l'Arabe dans les couloirs. Elle le décida, il força brusquement la valise, demeura aussitôt bouche bée.

Sur un caleçon long de flanelle était allongée, noire, lourde et mate, la forme d'un pistolet. Un pistolet qui n'était pas à bouchon ni à amorces. Une arme sérieuse. Un Walther 7/65. Il lui était sauté aux yeux. Herr Müller n'osa pas y toucher, ravala sa salive.

En papillonnant, tous les sacs de papier s'éclipsèrent de son esprit. Que signifiait cette armurerie étalée sur le trousseau d'un barbon de soixante-dix-sept ans ? Le pistolet était neuf, n'était en aucun cas un pieux souvenir de la guerre de 14.

Herr Müller frissonna. Ce Held était un dangereux bandit, un gangster chevronné qui ne s'était introduit au sein de la *Glückhaus* que pour y perpétrer un meurtre, un mauvais coup. Mais quel meurtre ?

Quel mauvais coup ? Il n'y avait que de pauvres retraités, ici, sans importance sociale donc sans argent.

Held n'était pas venu non plus pour se venger d'un pensionnaire. Il l'eût déjà exécuté, depuis un mois qu'il avait élu domicile dans l'hospice. Alors ? Alors ? Herr Müller ne comprenait plus. Il retira son chapeau de paille, qu'il avait machinalement conservé sur son crâne. Le ruban luisait de sueur.

Le vieux se dit que ce n'était peut-être qu'un début, ce pistolet, que le contenu de la valise lui livrerait la clé du mystère, de l'énigme posée par l'étrange Gunther Held. D'une main tremblante, il se saisit de l'arme, la jeta sur la couverture, le canon dirigé vers le mur. Que dissimulait à présent ce caleçon ridicule ? Des grenades ? Il retira le caleçon, puis un autre, un autre encore, s'arrêta, pétrifié cette fois.

Ce n'était rien, le Walther 7/65, rien du tout, un joujou en effet, auprès de ce qu'il découvrait avec effroi. Sous le troisième caleçon se trouvait un poste émetteur miniaturisé à l'extrême, probablement transistorisé, sans doute électronique, et qui fixait Herr Müller de ses cadrans, de ses aiguilles, de toutes ses rangées de petits boutons sombres.

Le gangster Held n'était pas un gangster. Gunther Held était un espion. Tombé là de quel ciel obscur pour quelle obscure mission ?

Les yeux bleus s'agrandirent, la peau d'ivoire blêmit encore. Ce n'était certes pas pour s'emparer des plans d'une maison de retraite que l'espion Held Gunther « travaillait » en ces lieux. Il cherchait quelque chose. Ou quelqu'un. C'était cela. Held Gunther était sur la piste. La piste de... Mais non, ce n'était pas possible !

Herr Müller se rappela opportunément qu'il était quand même mort depuis vingt-huit ans bien sonnés. Il respira très fort un air qui n'avait pas à se donner l'air d'être chargé de menaces. Il ne fallait pas céder à des paniques aussi stupides. Gunther Held recherchait quelqu'un d'autre. Il restait encore quelques criminels de guerre de basse source en liberté, en Amérique du Sud. En Espagne. En Égypte.

Mais Nuremberg !... Nuremberg ! Nuremberg n'était pas en Amérique du Sud ! Ni en Espagne ! Ni en Égypte !

Des pas, dans le couloir, interrompirent les spéculations fiévreuses de l'ancien garde-champêtre de Lustbarkeit.

Il ramassa l'arme, repoussa le cran de sûreté d'un index qui ne frémissait plus. Il s'admira d'ainsi recouvrer le sang-froid nécessaire. S'il était vraiment l'homme dont l'espion voulait la peau, il le tuerait, ce Gunther Held, comme un chien. Non, pas comme un chien. Il aimait trop les chiens. Comme une hyène. Lui qui n'avait jamais tué personne de ses mains. Lui qui avait horreur du sang. Il le faudrait. Pour vivre.

Held tourna la poignée, entra sans méfiance dans sa chambre. Il

aperçut Herr Müller assis sur son lit, la valise éventrée, les caleçons, le poste, le pistolet braqué vers lui, et eut un haut-le-corps. Il bredouilla :

— Que faites-vous, Herr Müller ? Que se passe-t-il ?

— Fermez cette porte, et levez les mains. Plus vite, ou je tire.

Herr Held obéit, recula dans un coin de la pièce ainsi que le lui intimait du geste son visiteur.

— Soyez prudent, Herr Müller, chevrota l'« espion », cette arme est chargée. Je vais vous expliquer...

— Vous vous expliquerez devant les autorités, Herr Held. Vous leur direz pourquoi vous faites retraite dans un asile de vieillards, armé jusqu'aux dents et muni d'un poste émetteur. Cela les intéressera.

Held haussa les épaules :

— Même pas ! Elles le savent. Herr Müller, j'ai gardé le silence, pour votre souris. Ne me trahissez pas, s'il vous plaît, n'allez rien raconter aux : autres pensionnaires.

— Je vous écoute.

— Eh bien voilà, Herr Müller... Ah ! que je ne suis pas tranquille de vous voir avec cette arme !... Vous pouvez avoir un malaise... Voilà... Voilà... Herr Müller, je suis un agent secret. Un vieil agent secret mis au rancard. Mes supérieurs se fichent de moi, Herr Müller. Parce que, Herr Müller... Parce que... je cherche Hitler !...

Herr Müller se demanda s'il devait appuyer immédiatement sur la détente. Ses mâchoires se contractèrent, il parvint pourtant à répéter, en un souffle :

— Hitler ?

— Oui. Adolf Hitler.

— J'avais compris. Mais ne pensez-vous pas qu'ils ont un peu raison de se moquer de vous, vos supérieurs ? Hitler est mort !

Oubliant jusqu'au pistolet, Held se laissa tomber sur une chaise :

— Vous aussi, Herr Müller ! Vous aussi, mon ami ! Personne ne veut me croire ! Pas même vous, vous mon ami !

Sans aucun respect humain, le pauvre agent secret enfouit sa tête entre ses mains, se perdit en sanglots.

Déconcerté, Herr Müller abaissa son arme : ce type-là n'était pas plus dangereux que la souris dans son trou. Celui qu'il poursuivait – en un doux songe – pouvait dormir tranquille. Néanmoins, en d'autres temps, Herr Müller n'eût pas hésité à supprimer ce jobard, ne fût-ce que pour sanctionner l'intention malfaisante. Ces temps étaient lointains, de plus en plus basse leur ligne de flottaison en sa mémoire.

— Je vous ai ramené des sacs de papier, Herr Müller, bafouilla Held entre deux pleurs.

Il sortit un paquet de sa poche, le tendit à Müller qui le saisit avec voracité tout en reposant définitivement sur le lit le Walther 7/65, dont Held ne tenta pas une seconde de s'emparer.

— Merci, Held, vous êtes gentil, fit Herr Müller ému. J'étais venu dans votre chambre dans l'espoir d'en trouver. C'est ainsi que je me suis permis, pour votre valise... Vous m'excuserez...

La « barbouze » plus ou moins désaffectée soupira, renifla, se moucha :

— Ce n'est rien. De toute façon, un jour, je vous aurais fait des confidences. Je n'ai confiance qu'en vous, dans cette maison. Vous seul ici pouvez m'aider à mettre la main sur cet homme.

— S'il existe, gouailla Herr Müller.

Les sacs – au moins douze ! – lui avaient rendu tout son entrain. Held s'enflamma :

— Il existe ! Il faut qu'il existe, il faut que je l'arrête, pour les ridiculiser tous ! Ah ! ils me prennent pour un cinglé ! Quelle tête ils feront, non mais quelle tête, quand je leur ramènerai un vieux monsieur menottes aux poignets et quand je leur crierai bien en face : « Le voilà, mon Hitler ! Bien vivant ! Pas empaillé, ni en peluche, bande de navets ! »

Il avait croisé les bras, défilait d'invisibles chefs de service, leur riait sans pitié au nez.

Herr Müller ne se sentait plus concerné par les marottes et les lubies de ce brave bonhomme, caressait de l'œil ses beaux sacs. Il y en avait quatorze, il les avait comptés. C'était un cadeau somptueux. Par politesse, il n'en gonfla pas un sur-le-champ, comme il en avait pourtant l'impérieuse envie, essaya de s'intéresser aux projets du généreux donateur :

— Ainsi, mon cher Held, la République Fédérale ne compte même plus sur vous pour récupérer ce... ce lascar ?

Herr Held, qui empilait avec un soin de vieux garçon ses caleçons sur l'émetteur, et remettait le pistolet par-dessus lesdits caleçons, Herr Held marmonna, surpris, après avoir refermé sa valise :

— La République Fédérale, Herr Müller ? De quelle République Fédérale parlez-vous ?

— Mais... de l'Allemagne, puisqu'il paraît qu'on nous l'a baptisée de la sorte.

— Il n'est pas question de l'Allemagne, Herr Müller. L'Allemagne s'en fiche, elle aussi, de mes recherches. Davantage, si c'est possible, que mes compatriotes.

Herr Müller fronça les sourcils :

— Je ne comprends plus, Held. Vous n'êtes pas Allemand ?

Held replaçait non sans peine la valise sur l'armoire. Ce fut le dos tourné, debout sur une chaise, qu'il répondit :

— J'ai été Allemand. Je ne le suis plus depuis vingt-cinq ans. Je suis Israélien.

Held avait eu une heureuse inspiration en éloignant la valise et le

pistolet d'Herr Müller. Cette fois, il eût été abattu sans coup férir. Herr Müller aurait raconté n'importe quoi, qu'il s'agissait d'un accident, qu'ils s'étaient disputés à propos de sacs, il ne le savait pas très bien, mais il aurait tué ce juif.

Un juif ! Un juif entier, pas un quart ni un demi ! Herr Müller tremblota de dégoût. Il ne s'était jamais fourvoyé dans une pareille situation, depuis les asiles de nuit fréquentés dans sa jeunesse.

Held était toujours sur sa chaise, parlait toujours sans remarquer les traits défaits, les yeux bleus égarés de son compagnon :

— J'ai quitté l'Allemagne avec ma famille en 1933, dès les premières persécutions nazies. Nous sommes allés en Amérique. Après la guerre, mes parents morts, j'ai adhéré au mouvement sioniste. J'ai fait partie du groupe Stem, de l'Irgoun. On me croyait, à l'époque, on ne disait pas de Mordechaï Carméli que c'était un comique !

Il redescendit avec précaution de son perchoir, resserra les courroies de son appareil orthopédique :

— C'est mon vrai nom, Mordechaï Carméli. Mais voilà sept ans que je me fais appeler Gunther Held, et que je sillonne l'Allemagne à la chasse de mon oiseau. J'en suis à mon cinquante-sixième asile de vieillards. A son âge, il ne peut plus être ailleurs, n'est-ce pas ?

Le mutisme d'Herr Müller finit par intriguer le nommé Carméli :

— Qu'avez-vous, Herr Müller ? Vous n'êtes pas malade, au moins ?

L'Israélien se penchait sur lui avec sollicitude, Herr Müller maugréa :

— Non !

Le ton était rogue. L'ex-Gunther Held ne s'y méprit pas et murmura, chiffonné :

— Vous n'aimez pas les juifs, Herr Müller ? Ce n'est pas beau d'être antisémite. Pas beau du tout. Avez-vous vu où cela a mené l'Allemagne ?

D'abord, cela ne le regardait pas, cet étranger ! Les yeux bleus fixaient le plancher avec hargne. Mordechaï Carméli soupira, remarqua :

— Vous m'auriez peut-être tué, tout à l'heure, si vous l'aviez su ? Allons donc, Herr Müller, ne vous faites pas aussi bête qu'un Wehrmacht !

— Wehrmacht est un bon Allemand, trancha Herr Müller, courroucé.

— On peut être bon Allemand, bon Français, bon Israélien, bon tout ce qu'on voudra, et être plus idiot qu'un panier, fit Carméli avec un semblant de logique.

Heir Müller ne répondit pas. On étouffait, dans cette pièce. On y respirait un air soudain suspect. Une odeur alliagée s'y répandait. Herr Müller se leva.

— Vous partez ?

Il ne répondait toujours pas, ouvrait la porte, la refermait sur lui. Il la rouvrit presque instantanément, grogna, furieux de son retour, de sa requête :

— Mes sacs, Herr Held !

Il se refusait à prononcer ce nom barbare de Carméli. L'agent secret, attristé, les lui remit. Herr Müller ne le remercia pas, regagna sa chambre avec son butin, honteux de l'avoir accepté de mains aussi impures.

Comment avait-il pu, lui, LUI, sympathiser, jouer aux échecs, fraterniser sans même s'en apercevoir avec un JUIF doublé d'un YOUTRE et triplé d'un YOUPIN ? Il était vexé, horrifié. Il se rappela, ulcéré, que ce sous-homme s'était en outre permis de lui sauver la vie. Une vie qu'il avait en partie consacrée à exterminer cette race maudite.

— *Ach !* cracha-t-il, si Bormann me voyait !

La vieillesse ne lui épargnait pas les outrages. Des menottes ! Et l'autre qui rêvait de lui passer les menottes comme à un assassin ! Il ne décolérait pas, avala un de ces cachets que le docteur Depp lui avait prescrits.

Il ne lui devrait rien, à ce juif, rien. Il gonfla un sac, vite, le fit éclater précipitamment. Puis un second. Puis un troisième.

Très malheureux, Carméli allongé sur sa couverture entendit ainsi coup sur coup quatorze détonations. Elles lui évoquèrent, le bruit en plus, l'antique cérémonie des suicides en chaîne...

Herr Müller contempla, lugubre, ce gâchis de sacs crevés sans plaisir. La vie n'était pas drôle. Il n'aimait plus la vie. Tout était fini s'il n'avait plus la petite joie de ces petits sacs. Vie sans sel. Vie de surcroît privée de dessert à midi. Ce soir. Demain midi. Demain soir. Plus de sacs, plus de gâteaux, plus d'ami, c'était davantage qu'il n'en pouvait supporter sans faiblir.

La souris, sortie de son trou, vit pleurer son bienfaiteur, qui ne la vit pas. Il pleurait, lui aussi étendu sur son lit. S'il vivait aussi vieux qu'Hindenburg, il lui resterait trois ans à tirer. Trois ans d'ennui, et ce serait interminable. Il aurait bien dû, dans la chambre qui empestait le juif, s'envoyer une balle dans le crâne, jumelle de celle que s'était expédiée à sa place, le 30 avril 1945, un garde-champêtre aux visions cornues. Mais on ne se tue pas, à quatre-vingt-quatre ans. On se contente de mourir. Il s'en contentait.

Il bouda ainsi toute une semaine. Il évitait Carméli, ne le saluait plus, écartait de lui son siège avec ostentation, au réfectoire. Ce Carméli, s'appelait d'ailleurs toujours Held, pour tout le monde, et Herr Müller ne détrompa personne. Il craignait pour l'existence de sa souris, redoutait une possible et sordide vengeance de l'agent secret. Pour ces juifs, une souris ne devait pas même valoir une peau d'Arabe.

Herr Müller ne peignait plus, n'allait plus à la salle de jeux, traînait à l'écart seul dans les allées du parc, dépérissait. Pourquoi, aussi, ce lamentable Held avait-il eu la déplorable idée de naître juif ! On ne lui avait rien demandé !

— Vous n'avez pas bonne mine, Herr Müller, lui dit un jour, affable, le professeur Wurst qui, lui, paraissait en excellente santé.

Il pris peu cette ironie, la jugea déplacée, faillit répondre des grossièretés. Il s'en abstint pour ne pas aggraver son état qui, de fait, n'était pas des plus fameux. Il fuyait la compagnie du bruyant Wehrmacht toujours sur la brèche de Stalingrad ou planté sur le mont Cassin. Il constatait à la dérobée qu'Held-Carméli s'étiolait lui aussi. Il s'en réjouissait. Cette méduse, cette vermine, ce vampire mourrait sans avoir appréhendé un Führer de plus en plus hypothétique.

— Cherche, juif, grommelait-il, gonflé de fiel, cherche, cherche bien ! Il n'est pas loin, il est vivant, tu as raison contre tes chefs juifs, contre l'univers entier, contre tous les livres d'Histoire. Cherche, juif ! Tu brûles ! Tu brûles !

Cette allusion pénible lui arrachait un rire mécanique et il tournait une fois de plus autour de la pièce d'eau, les mains derrière le dos, la mort au cœur.

Il s'en allait souvent regarder l'endroit où il avait enterré ses pièces d'or lorsqu'il était entré à la *Glückhaus*. Cette visite qui le tranquillisait naguère ne lui était plus d'aucun réconfort. Le juif avait tout pourri, dans son âme. Pis que le juif : l'amitié. Le poison de l'inutile, de la gratuite amitié. Ce luxe idiot. Insolent. Cette parade semblable aux scintillantes rangées de médailles étalées sur la bedaine du gros Goering. Semblable à ces vaines pièces d'or au fond de leur trou.

Mélancolique, il extirpait de sa commode le cahier de ses « Mémoires ». Ils resteraient inachevés. Il n'était plus capable d'écrire une ligne, constellait les pages tantôt d'étoiles de David, tantôt de croix gammées, refermait le cahier, refermait le tiroir et refermait sa vie.

Un juif, ce n'était rien, d'accord. Rien. Mais n'était-ce pas mieux,

même un juif, un sale juif, que rien du tout ? Cette pensée monstrueuse, la plus extravagante jamais germée en une cervelle de monstre officiel accomplissait jour après jour, ainsi qu'un goutte-à-goutte de perfusion, son effarant petit bonhomme de chemin.

Ce juif qui le cherchait depuis sept ans pour le pendre, qui fouillait un à un tous les asiles de vieillards d'Allemagne pour le tuer, ce juif lui manquait.

— Si c'est vrai, gémissait-il, horrifié, je n'ai plus qu'à mourir !...

Il n'y parvenait pas, et vivait. Il vivait, mais, en revanche, s'embêtait à bâiller, ce qui n'était pas vivre. Il vivotait donc, et ne s'en sortait pas. Il se souvenait de ces billevesées mille fois entendues jadis, mille fois repoussées avec haine : « Les juifs sont des hommes comme les autres. » Oser affirmer cela de cette ethnie d'*Untermenschen* ! Il songeait aujourd'hui, accablé, anéanti, que les « hommes comme les autres » n'étaient plus rien pour lui, qu'au contraire ce misérable juif était devenu TOUT.

C'était abominable, hélas c'était ainsi...

Le septième jour, il se reposait dans sa pièce, ruminant et monologuant, quinteux, somnolent d'ennui, écrasé de solitude, quand un bruit familier résonna à ses oreilles. Il n'y avait pas à en douter, c'était celui d'un sac de papier que quelqu'un avait fait éclater. Quelqu'un ? Mordechaï Carméli. Ce bruit venait de sa chambre. Carméli le narguait, le provoquait à domicile.

Herr Müller se mit debout en vacillant, s'aventura dans le corridor, les pieds moites dans ses pantoufles. Il écouta. Il hésita. Il fit demi-tour, dégoûté. Il revint, fasciné. Oui, fasciné. Le serpent Carméli allait gober sans rémission le rat Müller. Déjà celui-ci grattait à la porte, d'abord honteusement, furtivement, puis plus fort.

— Qui est là ? demanda le juif.

— C'est moi, Carméli. Moi, Müller.

— Entrez.

Herr Müller entra, timide, humilié, rouge et malade de cette humiliation. Il proféra d'une voix sourde, étranglée :

— C'est vous, Carméli, qui venez de faire éclater un sac ?

Le juif n'osait pas sourire de son triomphe, mais ses sales petits yeux souriaient pour lui :

— Oui, Herr Müller. J'espère que je ne vous ai pas réveillé ?

— Je ne dormais pas. Vous en avez un ? Un sac. Pour moi.

— Certainement, Herr Müller.

Il l'avait attiré là, avec ses sacs. Ils savaient toujours les points faibles des gens, les juifs, les captaient toujours grâce aux appâts les plus variés.

Herr Müller prit le sac, dit « merci ».

C'était étrange, mais la chambre ne sentait plus le bouc. On avait

dû l'aérer, la désinfecter. On respirait mieux. Herr Müller, son sac entre le pouce et l'index, ne se décidait pas à repartir chez lui. On étouffait moins, ici.

— Asseyez-vous, Herr Müller, fit tout simplement Carméli.

Müller, tout aussi simplement, obéit à un juif. Il s'aperçut que le poste émetteur se trouvait sur la table. Démonté. Toutes ses pièces, ressorts, boutons, vis, lampes, éparpillées. Carméli fixait sombrement l'appareil, jouait à tout hasard avec le tournevis qui avait perpétré ce désastre.

— Il ne fonctionne pas ? s'enquit Herr Müller avec amabilité.

Carméli serra les poings :

— L'autre jour non plus, il ne fonctionnait pas, quand je suis sorti en ville. Je suis allé à mon consulat. Ah ! Herr Müller, les salauds ! Si vous saviez quels salauds traînent là-dedans ! Il y en a dans tous les pays, croyez-moi. Même dans le mien. Ils m'ont dit que je leur cassais les pieds et les oreilles avec mon émetteur, que je n'avais pas besoin d'un émetteur, à mon âge, mais plutôt d'un cornet acoustique ! Que je ferais mieux de chercher des escargots, des champignons, qu'un type mort depuis vingt-huit ans ! Qu'ils étaient déjà bien bons de me payer mes frais dans tous les hospices d'Allemagne, de m'y faire introduire par les voies diplomatiques alors que je serais davantage à mon aise à Tel-Aviv pour y prendre une retraite bien gagnée eu égard à mes services passés !

Il écarta les bras en signe d'impuissance :

— Mes services à venir, ils n'en veulent pas, pas plus qu'ils ne veulent me réparer ce poste ! « Si vous dénicher votre Hitler, ont-ils eu l'audace de me lancer en me mettant presque à la porte, écrivez-nous, on vous répondra ! »

— C'est admirable ! s'indigna Herr Müller malgré lui.

— N'est-ce pas ? ricana l'agent secret blessé en son honneur. Tous des fonctionnaires ! Où étaient-ils, ces lâches, sous quelle table, sous quel lit, pendant que nous faisions sauter les Anglais à la poêle, en Palestine ? « Foutez-nous la paix, Carméli ! Vous avez fait votre temps ! Bon vent, Carméli, à la poubelle ! Crevez, Carméli ! Mais oui, vous êtes un héros, on vous enterrera comme un héros, soyez tranquille, mais mourez d'abord ! »

Il eut un élan irrésistible vers Herr Müller, lui broya les phalanges :

— Ah ! Herr Müller, vous me comprenez, vous ! Vous aussi, vous avez fait la guerre, vous avez souffert dans les tranchées, vous, pas comme ces bureaucrates qui sont nés là-bas, qui n'ont seulement jamais vu une étoile jaune ! Nous sommes vieux, et alors ? Je ne donne pas ma place aux jeunes, moi ! Je les emmerde, moi, les jeunes ! Je suis une vieille couenne, vous aussi, ça ne nous empêche pas de nous entendre, de nous promener ensemble, d'aimer la vie

autant qu'ils peuvent l'aimer, ces petits saligauds !

Il lui lâcha les mains, confus :

— Excusez-moi. Je me laisse emporter... Et je vous importune, en vous racontant tout cela.

— Mais pas du tout ! protesta Herr Müller. J'épouse votre cause. Tout homme doit avoir un but à son échelle. S'il doit être plombier, qu'il soit le meilleur de tous les plombiers ! S'il doit régner sur le monde, qu'il règne ou, du moins, qu'il le tente ! Les hommes ne sont que des fourmis, ne sont rien, s'ils ne tentent pas. C'est à leurs chefs d'oser pour eux.

— Vous auriez fait un bon officier.

— Non. Je n'étais pas assez bête. Je critiquais. Un bon officier, c'est un morceau de bois qui ne discute pas.

Ils se regardèrent, sereins, satisfaits l'un de l'autre. C'était un juif ? Tant pis ! L'Histoire ne saurait jamais qu'Herr Müller avait failli, trahi sa propre pensée. N'était-ce pas le principal ? L'image de marque demeurerait la même – fâcheuse – pour l'éternité.

Qui soupçonnerait, ici, qu'Herr Held et qu'Herr Müller n'étaient pas plus Herr Held qu'Herr Müller ? Carméli ne démasquerait pas davantage Herr Müller que celui-ci n'avait subodoré l'agent secret, le juif, sous les traits de son compagnon. Ce fait troublait fort Herr Müller. Si les représentants des races inférieures se mettaient à ne pas se distinguer des autres, à ne pas leur sauter aux yeux, il n'y avait plus de chauvinisme, de ségrégation ou de patrie possibles. Ce Carméli n'avait pas l'air plus juif que vous et moi. Heureusement, restaient les nègres. Indubitables, eux, Dieu merci ! Avec ou sans étoile noire.

— Nous avons eu, Carméli, commença un Müller penaud, comme une petite fâcherie...

Carméli le coupa :

— Ne parlons surtout plus de cela, s'il vous plaît ! Vous avez bien fait de me punir de mes cachotteries. J'aurais dû m'ouvrir à vous de tout dès que vous m'avez révélé l'existence de la souris. Je vous ai trop mal remercié de votre confiance.

— N'en parlons plus ! enchérit Herr Müller.

— C'est cela, n'en parlons plus ! surenchérit Carméli avec force.

Il ramassa les débris de son poste, les fourra en vrac dans une boîte.

— Vous aviez vraiment besoin d'un émetteur, Carméli, pour accomplir votre mission ?

— Non, pas tellement. Pas du tout, même. Si je découvre Hitler, il ne s'envolera pas. Mais un agent secret sans émetteur, cela ne ressemble à rien de sérieux. C'est un coureur cycliste sans vélo. L'émetteur, c'est notre carte d'identité ou de visite, à nous. Notre justification de professionnels de l'ombre et du mystère.

L'esprit d'Herr Müller tomba tout à coup dans un trou, ainsi que cela lui arrivait de temps en temps depuis qu'il avait franchi le cap spongieux des quatre-vingts ans. Il regarda ses mains, les crut marionnettes, les agita sous son nez. Il se mit à fredonner d'une voix sésaphique, à peine éraillée, une chanson à boire viennoise :

— *Trink ma no a bissel, Trink ma no a bissel, Denn wir hab'n den Haustorschlüssel*(7) !

Ce relâchement apporta à Carméli une détente bienvenue. Rien de plus éprouvant que l'intelligence à haute dose, et le limier, les paumes battant la mesure sur la table, rythma l'essor lyrique d'Herr Müller.

— Mais à quoi le reconnaîtrez-vous ? interrogea Müller, revenu à lui aussi vite qu'il en était parti.

— Qui ça ? balbutia Mordechaï Carméli.

— Hitler.

— Ah ! oui ! Je l'avais oublié, celui-là. Eh bien... eh bien... Je ne sais pas.

— S'il est encore en vie, il a dû beaucoup changer.

— Je m'en doute, sans quoi il n'aurait pas fait un mètre dans les rues. Il a dû se grimer d'une façon extraordinaire au début. Aujourd'hui, il n'en a pas besoin. Ses quatre-vingt-quatre ans le maquillent sûrement à la perfection...

Il toucha son nez :

— A quoi je le reconnaîtrai ? A ça, Herr Müller ! A ça ! Au flair ! J'ai un flair infailible. Un nez de démineur !

— Je vous crois.

— Dès que je l'approcherai, mes narines palpiteront ainsi qu'un radar. Je la reniflerai à trois pas, ma sauvagine !

Ces affirmations ne pouvaient que rassurer pleinement Herr Müller, à deux pas de son interlocuteur. Ils n'avaient pas tort, au consulat, de traiter Carméli d'hurluberlu inoffensif, de le priver d'émetteur, de lui conseiller un farniente définitif sur les bords de la Méditerranée.

— Ajoutez, Herr Müller, que j'ai potassé le sujet ! Que je sais tout de lui, de son passé le plus lointain, de ses manies, de ses goûts, de ses tics ! Si je le rencontre, au cas improbable où je ne l'identifierais pas sur-le-champ, je ne lui donne pas deux jours pour se trahir.

— Vous en êtes vraiment sûr ?

— Absolument. Mon sixième sens était redouté des Anglais, à la grande époque de la lutte sioniste.

N'étant pas britannique, Herr Müller estima n'avoir rien à craindre de la suprasensibilité en question.

— Je ne voudrais pas vous contrarier, mon cher Mordechaï ni paraître partager les incrédulités des autorités de votre pays, mais sur quoi vous basez-vous pour prétendre qu'Hitler n'est pas mort ? Sur votre flair ?

— En premier lieu, oui. Ensuite sur cette certitude : on n’a jamais su ce que les Russes avaient fait du cadavre du bunker. Jamais. Ils ne l’ont quand même pas mis à côté de Lénine, ça se saurait. Plus curieux encore : d’après le rapport des six médecins de l’Armée Rouge et des deux officiers du N.K.V.D. qui l’ont examiné, le corps mesurait un mètre soixante-cinq. Hitler un mètre soixante-quatorze. Où sont passés, Herr Müller, ces neuf centimètres ?

Machinalement, son ami se tassa sur sa chaise.

— Envolés en fumée, les neuf centimètres qui manquent ? Ah ! Ah !

Carméli s’esclaffa longuement avant de poursuivre sa démonstration :

— Reste, Herr Müller, cette histoire de radiographies de la denture. Elle semble plus sérieuse, à première vue. A la seconde, elle tient déjà moins bien. Les nazis n’étaient pas fous. Leur sosie du Führer, leur ersatz, ils l’ont voulu parfait, inattaquable. Ils l’ont assis dans le fauteuil du dentiste, l’ont décalqué, je dis DÉCALQUÉ, sur les radios d’Hitler, lui ont collé le même bridge, la même couronne, etc. Ils l’ont fabriquée en chirurgie dentaire, la fameuse preuve formelle. De toutes pièces. Et tout le monde, – et surtout les dentistes – est tombé dans le panneau. Tout le monde sauf Mordechaï Carméli !

Il bomba son torse de bicyclette.

— Ce n’est qu’une supposition, hasarda Herr Müller.

La bicyclette donna du guidon sur la table :

— Non ! C’est un raisonnement logique. Quand on veut un ersatz crédible, on commence par la précaution élémentaire, par les dents. Il n’y a que la taille qu’on ne puisse modifier comme celle d’un bracelet élastique, et c’est par là que pêche l’inconnu du bunker. Mais allez donc expliquer cela aux blancs-becs qui me prennent pour une vieille vessie !

Herr Müller suivait avec attention la démarche intellectuelle de l’Israélien. Elle était judicieuse. Bormann avait dû penser à ces reproductions exactes de bridge et de couronne. L’octogénaire, satisfait, apprécia l’intelligence de son ami juif :

— C’est pertinent, Carméli.

— Enfantin. Quand je tiendrai Hitler, le vrai, je lui ferai passer une radio. Car plus personne, aujourd’hui, n’a intérêt, c’est évident, à jouer les faux Führer. Le mien sera enfin le bon, le seul, l’unique.

Il doucha lui-même son propre enthousiasme, conclut en un soupir :

— Hélas, nous ne sommes plus en 1945. En 1973, il a neuf chances sur dix d’être mort de sa belle mort, sans avoir expié ses crimes. Il n’y a que sur ce point qu’on peut me chicaner. La mort à quatre-vingt-quatre ans, excusez-moi, Herr Müller, c’est une chose qui arrive, et

même avant. Le temps me manque. Je sais que je n'aurai plus celui de battre cinquante-six autres asiles. Je ne compte plus guère que sur un coup de hasard.

Il se secoua, redevint une seconde l'aventurier décidé du groupe Stern :

— Je ne me laisse pas abattre. Je demeure optimiste.

Il plaisanta :

— Ne suis-je pas né sous une bonne étoile ?

Cette conversation passionnait Herr Müller, qui n'avait pas souvent l'occasion de parler d'Adolf Hitler, exception faite des radotages aveugles ou hystériques d'une Frau Kolledenhof ou d'un Wehrmacht :

— Mais qu'en ferez-vous, mon cher, de votre Hitler, en Israël ? Vous le pendrez ?

Carméli haussa les épaules :

— Non ! On ne pend pas un homme de quatre-vingt-quatre ans. Ce n'est plus le même homme, d'abord. Ensuite, imaginez le spectacle ! L'opinion mondiale nous désavouerait, qui nous désavoue déjà suffisamment. Le sang d'un vieillard ne nous rembourserait pas le nôtre. Je m'excuse encore, Herr Müller, d'employer ce mot déplaisant de vieillard.

— Ne vous excusez pas. Que suis-je d'autre ? Les clauses de style ne m'apporteront pas des culottes courtes et ne rénoveront pas mes artères.

— Ni les miennes ! Bref, nous le jugerons. Et, à l'issue du procès, qui sera le plus extraordinaire de tous les temps, nous le condamnerons à la prison à vie.

— A vie ?

Carméli eut un geste évasif :

— Enfin !... A ce qu'il sera capable ou non de vivre. Dix ans au maximum...

Il prit gentiment la main d'Herr Müller :

— Encore une fois, je ne dis pas cela pour vous.

— Dites-le ! Dites-le ! fit avec enthousiasme l'ancien garde-champêtre. Je signerai tout de suite le contrat qui me garantirait dix ans de vie, à mon âge ! Je dois être loin du compte, avec tous les coucous suisses que j'ai dans le cœur.

Ému, Carméli chuchota :

— Je suis heureux, Müller, que vous me soyez revenu. Je m'ennuyais de vous.

— Nous étions convenus de n'en pas reparler.

— Ah ! oui, c'est vrai ! Cela m'était déjà sorti de la tête. Que va devenir Adolf, si je la perds trop vite ! Il s'éteindra en paix, et je ne le veux pas. Sortons, Herr Müller. Nos carcasses ont besoin de soleil.

Ils gagnèrent le parc. On ne remarqua pas leur réconciliation. Les

brouilles étaient courantes, en cette communauté hétéroclite. Les accommodements, plus discrets, ne l'étaient pas moins, mais étaient loin de soulever le même intérêt que les rixes.

Les deux vieux, l'âme en fête de s'être retrouvés, savouraient leur quiétude, la fin de leur pitoyable isolement. Leurs tasses d'infusion, ce soir, s'entrechoqueraient fraternellement. Demain, Herr Müller reprendrait avec plaisir ses tubes et ses pinces. Il se promettait d'exécuter un portrait de Carméli avant que l'Israélien reparte. Car il repartirait, hélas bredouille, prospecter un nouvel hospice... Cette pensée glaça Herr Müller et Carméli s'aperçut de l'ombre, qui, soudaine, recouvrait son ami :

— A quoi songez-vous ?

— A votre départ, Carméli. Quand vous ne serez plus là, je ne sais pas si je pourrai supporter tous ces idiots comme je les supportais avant. Vous m'avez apporté quelque chose, vous le remporterez avec vous. Cela me fera défaut.

— A moi aussi, Müller, à moi aussi ! Mais je suis fatigué de traîner d'asile inconnu en asile inconnu, de toujours recommencer mon enquête à zéro. Il le faut, bien sûr, il ne me tombera pas des nuages tout plumé, l'AUTRE. Néanmoins, je m'octroie une pause, un entracte. Je resterai ici jusqu'à l'automne.

Il sourit à Herr Müller qui lui sourit. Ils avaient encore tout un été devant eux. A eux deux.

Müller fouilla dans sa poche, y prit le sac de papier que lui avait offert tout à l'heure le vieil agent secret. Carméli l'imita, se fouilla de même, sortit lui aussi un sac de ses basques.

Ils échangèrent un coup d'œil complice et, ensemble, gonflèrent leurs sacs.

Les deux détonations retentirent ensemble dans le parc.

Un des propos de Mordechaï Carméli était demeuré dans la mémoire, pourtant vacillante, d'Herr Müller. C'était celui où l'Israélien avait évoqué le futur procès d'Hitler qui serait, selon lui, « le plus extraordinaire de tous les temps ». Herr Müller déplorait tout bas de ne pouvoir y assister. Comme c'était dommage ! Comme c'était regrettable ! Il y aurait tous les journalistes, toutes les télévisions-du monde entier... Herr Müller soupirait. Il n'y fallait pas songer, mais quel dépit était-ce de n'avoir justement pas la liberté d'y rêvasser !

— Dire, pensait-il non sans aigreur, dire que ce misérable, ce petit, tout petit Eichmann, qui n'était rien du tout, a connu ce suprême honneur, cette apothéose à sa pauvre carrière !

Le fait qu'il eût été pendu refroidissait en revanche Herr Müller. Rien ne prouvait, Carméli avait beau assurer le contraire, qu'on ne pendait pas les vieillards, en Israël. On épargnait sans doute les vieillards ordinaires, mais les autres, ceux de l'élite ? Qu'en savait-il, cet optimiste agent secret ? Il n'était pas tellement dans les bonnes grâces des chefs de son pays, pour s'avancer de la sorte. Herr Müller ne pouvait se fier à la parole d'un homme qu'ils jugeaient indigne de posséder un modeste poste émetteur. Il soupira, navré, et Carméli, qui posait assis sur un banc, s'alarma :

— Vous soupirez, Herr Müller ? Cela ne va pas ?

— Hélas non. La ressemblance n'y est pas. Mes professeurs de dessin auraient-ils eu raison de douter de mon talent ?

L'Israélien se porta aux côtés du peintre, protesta :

— Vous êtes sévère. Je me trouve très bien, moi.

— Le nez n'est pas bon. Je ne parviens pas à attraper votre nez.

Carméli plaisanta :

— Il est pourtant assez long ! Forcément, un nez de juif !

Herr Müller le blâma en termes vifs :

— Il ne faut pas rire de cela. Les Israélites n'ont pas un nez de juif. Le mot juif est péjoratif, le plus souvent. Vous n'allez pas devenir antisémite, non ? Ne me dites pas que ce serait un comble, cela s'est déjà vu !

Herr Müller avait désormais oublié quelques-uns des plus funestes événements de sa vie. Tout à fait, et de très bonne foi. En particulier depuis qu'il avait adopté Mordechaï Carméli. On l'eût surpris en lui signalant qu'il y avait seulement quinze jours il le fuyait pour cause de racisme, indigné en lui affirmant qu'il avait pris une quelconque part à

l'édification du camp d'Auschwitz, par exemple.

Tout un pan de lui, pan de brouillard, était retourné à la nuit. La sénilité n'offrait pas que des inconvénients. Elle lavait parfois jusqu'aux mains de Lady Macbeth, plus efficace en la matière que tous les parfums d'Arabie.

Carméli n'eût pas le cœur de rappeler à Herr Müller les raisons de sa récente hostilité à son endroit. Il soupçonnait que son ami avait subconsciemment passé l'éponge sur cette tache. De plus en plus malléable, l'esprit d'Herr Müller procédait tout naturellement à des volte-face, dès qu'un revirement arrangeait son propriétaire. S'agissait-il ou non de la rupture d'un vaisseau sanguin, due à l'éclatement d'un sac de papier ? Quoi qu'il en fût, Herr Müller, sur le sujet, en remontrait à son curé, donnait même en pure perte des leçons de morale à Wehrmacht :

— Wehrmacht, mon ami, cessez je vous prie de parler des « youpins ! » C'est indigne d'un soldat. En 14, combien d'Israélites sont morts sous l'uniforme allemand !

— Combien ? se méprenait l'autre, pas assez, *Herrgott-Sakrament*, pas assez ! La preuve en est qu'ils ont fait des petits !

Il n'y avait rien de noble à tirer de ce forcené, et Herr Müller, outré, lui tournait le dos.

Il alla jusqu'à saluer un matin Carméli d'un vibrant « *Shalom !* »

— Moins fort, le pria l'Israélien effaré, on peut vous entendre, Herr Müller ! Ne perdez pas de vue que je suis Allemand et que je m'appelle Gunther Held ! Un agent secret grillé n'a plus qu'à plier bagage.

— Pardonnez-moi, Herr Held, je ne le ferai plus.

— Mais, entre nous, vous pouvez m'appeler Mordechaï, ou Carméli.

— D'accord, Mordechaï. Je me suis laissé emporter par l'amitié que j'ai pour vous. Car j'ai de l'amitié pour vous, n'en doutez pas.

— Rien ne m'est plus agréable, mon cher Müller.

Demi-juif, le docteur Depp convenait à présent à demi à son patient. Herr Müller suivait ses prescriptions plus volontiers qu'auparavant. Il s'était rétabli physiquement, ne souffrait plus de ses palpitations.

— Je souhaite, déclarait-il à Carméli, enfin, je vous souhaite que votre Hitler dure aussi longtemps que moi.

— Puissiez-vous dire vrai !

— Car je me porte à merveille, hormis parfois des absences de mémoire. Mais ce n'est pas grave, Mordechaï. Le naufrage de quelques souvenirs défraîchis laisse de l'espace aux nouveaux sentiments. Je ne me croyais plus susceptible d'en éprouver. Ceux que j'ai pour vous m'assurent du contraire.

Il alla jusqu'à déterrer une de ses pièces d'or pour offrir à Carméli un cadeau digne de lui. Il lui fit don d'un couvre-chef en tout point semblable à son sempiternel petit chapeau tyrolien, et les deux amis ne déambulèrent plus désormais que coiffés de la même façon, curieux jumeaux chargés d'années à en crouler.

Dénudés ainsi que la plupart des vieillards de tout sens du ridicule, ils plurent beaucoup au jeune Hans, suscitèrent l'hilarité d'Ilse Gewehr qui les surnomma incontinent Laurel et Hardy, la maigreur de Carméli, l'embonpoint de Müller se prêtant vaguement à la comparaison.

Le modèle reprit la pose sur le banc, l'artiste barbouilla de plus belle. Dans la tête de celui-ci se remit à trotter cette histoire de procès extraordinaire, le plus grand, le plus stupéfiant *de tous les temps*.

Cela devenait une marotte, chez lui, que ce procès de Tel-Aviv ou de Jérusalem. Herr Müller préférait Jérusalem pour des considérations historiques et de standing.

— Gardes, introduisez l'accusé !

Les gardes introduisaient avec précaution le vieillard qui répondrait des forfaits de l'homme. Ce fantôme pris dans les projecteurs ainsi qu'un sphinx tête de mort, c'était cela qui autrefois avait glacé de crainte, figé d'horreur le monde entier ! Le Mal remonté des égouts de la nuit, le Mal qui n'en finit jamais, éternel, tout-puissant ! La Damnée Trinité de la violence, de la souffrance et de la peur !

Esthète et fin gourmet de la démesure, Herr Müller caressait donc du pinceau la fière idée que ce procès hors série serait celui du Mal. Le Mal universel.

L'angoisse du lapin qui entend au loin la galopade du furet dans le terrier.

Le chat paralysé par les phares du camion, du monstre qui va le réduire en bouillie.

Les jouets et les membres de l'enfant qu'éparpille la bombe.

Les pas des policiers dans l'escalier.

La jeune fille qui dit : « Je ne t'aime plus. »

L'homme qui dit : « Je n'ai plus envie de toi. »

Les perdrix fusillées. Celles qui, blotties dans le buisson, épouvantées, ne comprennent pas quelle mouche a piqué le soleil de septembre.

Les coups de poing, les coups de pied.

Le Mal roi. Le haut Mal. L'avocat du diable, le jugement de Dieu. Tout cela, toute la douleur de la terre, tout le sang, tous les cris, les voilà !

C'est ce pauvre vieillard cassé, abruti, qui vient de s'asseoir dans

son box. Nul besoin de couleur, de noir et blanc, rien que du noir sur l'écran, sur les tentures funèbres accrochées aux façades des immeubles en deuil. Il est entré dans la salle au son des sirènes de l'alerte aérienne, de celles des ambulances, des klaxons des voitures de pompiers.

Pour la première fois à Jérusalem !

Représentation unique !

En chairs déchirées, en os fracassés, en chair et en os, le Mal ! La Mort ! Ce petit vieux.

Il mourra bien un jour. Renaîtra de ses cendres comme il vient aujourd'hui de renaître à Jérusalem, encadré de gardes dérisoires qui n'empêcheront jamais ce spectre de disparaître, de revenir, de faire son métier de revenant. On ne pend pas le Mal. Il est au-dessus de cela. Il est à la droite de Dieu. Un sac de papier à la main.

Ses yeux bleus fixaient Carméli sans le voir. Herr Müller était bouleversé. Tant de gens le regardaient, ici ou en Mondiovision, qu'il n'osait plus remuer un cil, le pinceau immobile... Il perdait son temps, un temps de plus en plus précieux et rare, dans cet asile où personne ne pouvait le remarquer, le distinguer, lui, petit vieux parmi les petits vieux...

Il entendait les cuivres de Wagner, les fanfares des brutes, le roulement des bottes dans les rues sombres, les trompettes stridentes. Et, surmontant le tintamarre, un gazouillis ténu, un fredon de grillon, le grincement des vis dans la chambre du mort : on ferme le couvercle du cercueil. On ferme ! Les vis grincent toujours. C'est le dernier des bruits. Le tout dernier.

Herr Müller, tendu, prêtait l'oreille. Carméli le réveilla :

— Herr Müller, où êtes-vous ? Herr Müller !

Le peintre ne sursauta pas, ses yeux quittèrent le vide avec lenteur, il eut un sourire bonhomme :

— Je rêvais, Carméli, je rêvassais...

— Vous m'avez fait peur.

— Peur, moi ? Je n'ai jamais fait peur à une mouche, Mordechaï !

Il rit de sa plaisanterie. L'Israélien insistait, mal à l'aise :

— Vous me dévisagiez, et j'avais l'impression d'être de verre...

— Voilà ce qui me manquait, Mordechaï ! Vous avez dit le mot ! Le verre ! Eichmann était bien dans une sorte de cage de verre, n'est-ce pas, quand vous l'avez jugé ?

— Oui, à l'épreuve des balles.

— On est gentil pour les morts, chez vous.

Carméli fronça les sourcils. Herr Müller lui semblait bizarre, depuis quelques jours. N'allait-il pas sombrer, l'abandonner ? Disparaître dans les horizons tordus de la folie ou ceux, plus flasques, plus sinistres, du gâtisme ?

— Pourquoi me parlez-vous d'Eichmann, Herr Müller ?

Le ton de la question ne trompa pas son camarade :

— Rassurez-vous, Mordechaï. Je suis lucide. Profitons de ces instants de lucidité. Je pensais à ce que vous m'avez dit l'autre jour, concernant le procès d'Hitler. C'est passionnant, cette éventualité. Onirique, hélas, mais excitant intellectuellement. Vous pouvez constater que je m'exprime clairement, Carméli. Sans divaguer.

— Je le reconnais volontiers, Herr Müller. Mais je n'ai jamais douté...

— Si, vous avez douté. A raison, d'ailleurs. Nous ne sommes pas à l'abri d'une défaillance de l'esprit, d'une panne du poste émetteur. Mordechaï, nous avons en nous tous les moyens d'être Wehrmacht et rien de plus. Bref, comment le voyez-vous, le procès de votre prisonnier ?

Mordechaï Carméli hocha la tête :

— Mon prisonnier !... Comme vous y allez !...

— Nous supposons. Les suppositions, n'est-ce pas le jeu d'échecs sans les échecs ? Supposez, s'il vous plaît. Y aura-t-il, dans la salle, des chandeliers à sept branches ?

L'Israélien avait évoqué cent fois, mille fois, durant la quête de son Graal, le jour béni qui le paierait de ses peines. Le jour pour lequel il vivait depuis des années. Il n'était pas besoin de le prier beaucoup, sur ce chapitre.

— Bien sûr, Herr Müller ! Les chandeliers, la cage de verre, l'aboutissement de ma carrière !

— Et de la sienne...

— De la sienne, aussi. Il sera là, dans la cage, monstrueux et muet, figé, glacé.

— Ce sera émouvant.

— Le monde n'aura rien vu de plus impressionnant. Enfin, Herr Müller ! Imaginez !

— J'imagine...

— Moi aussi ! Vingt-huit ans après sa prétendue mort, le Führer ressuscité ! Présent ! Promenant ses yeux bleus de reptile sur le public et sur les juges ! Quelle grandeur, Herr Müller, quelle beauté sauvage ! J'en tremble ! Je le vois ! Ridé. Ratatiné. Peut-être chauve, édenté. Peut-être blême sous ses cheveux blancs, s'il en a. Le diable ! L'ange du Mal ! Le feu de l'enfer !

Herr Müller intervint, benoît :

— Si vous le permettez, je le vois d'une façon moins romantique. Vous vous égarez. Ce n'est qu'un homme.

— Je ne suis pas d'accord. Derrière l'apparence physique de ce vieillard propre, décrépît, à la face molle, bouffie sans doute...

— On s'y croirait, Carméli. Votre imagination n'a pas de limites.

— Merci. Derrière, disais-je, cet accusé sans relief, il y a en filigrane, en transparence, les victimes, les martyrs, les pyramides de cadavres ! C'est une auréole de sang qui donne sa véritable dimension à ce vieux monsieur silencieux assis entre ses gardes. On devine, dans son dos voûté, les morts, tous les morts ! Sept millions et demi de soldats russes, trois millions et demi de soldats allemands, six millions de juifs, beaucoup d'autres millions de soldats ou de civils par-ci par-là, nous n'en sommes plus à dix ou vingt millions près. Ces morts sont là, Herr Müller ! Dans la salle ! Quel spectacle, mon Dieu, quel spectacle grandiose ! Ce n'est pas lui qu'on juge et qu'on voit, mais ce qu'il représente : l'agonie d'un monde !

Herr Müller ne prisait pas ce lyrisme outrancier. Il demeurerait sur terre, jusqu'à nouvel ordre, et les discours du visionnaire manquaient par trop de précisions intéressantes :

— Sans doute, Carméli. C'est évident. Adolf Hitler n'est pas n'importe qui. Son nom suffit pour attirer les foules. Ce n'est pas un ancien ministre des P.T.T. A votre avis, a-t-il des écouteurs aux oreilles, lors du procès ?

— Certainement. Il ne parle que l'allemand.

Herr Müller objecta, fort mécontent :

— Ce n'est pas pratique, les écouteurs. Avec ça, il a l'air d'un tankiste, le malheureux. Qu'on le juge, soit. Admettons. Qu'on le ridiculise, non !

Qu'on lui donne des juges israéliens s'exprimant dans sa langue.

Carméli leva les bras au ciel :

— Vous n'y songez pas, Herr Müller ! C'est le plus formidable procès de tous les temps, je vous le répète. L'apocalypse est dans le box ! L'antéchrist ! Tout ce qu'on voudra ! Hitler ! Hitler !

Herr Müller s'énervait :

— C'est un Allemand, qu'on lui parle en allemand, un point c'est tout !

— Non et non ! s'excitait Carméli. La langue employée sera l'anglais. Que faites-vous du retentissement international, Herr Müller ?

— Il sera le même en allemand !

— Pas du tout ! Mais pas du tout ! Pourquoi pas en hébreu, pendant que vous y êtes ? Vous n'êtes pas sérieux. Voulez-vous des statistiques ? L'anglais est parlé par trois cent trente-trois millions de personnes, l'allemand par cent vingt seulement. Hitler aura des écouteurs ! Dans son intérêt ! Il y a la justice d'une part, certes, mais la publicité de l'autre ! La publicité !

— Vous croyez ?

— J'en suis certain ! A sa place, je n'hésiterais pas. Il faut qu'il vive avec son temps !

Ces arguments ébranlaient Herr Müller.

— On peut y réfléchir...

— Oh ! c'est tout réfléchi ! Même diminué par l'âge, il n'est pas imbécile. Tenez : jugé par des juifs, il a l'habileté de ne plus faire profession d'antisémitisme. Face à l'opinion, il considère à la tribune qu'il ne s'agissait que d'une péripétie mineure de sa politique. Ce qui soulève bien entendu l'indignation du monde civilisé !

— N'employez pas des mots qui ne signifient rien, Carméli. Les massacres n'ont pas chômé, dans votre monde civilisé, depuis 1945.

— Ils ne sont pas l'œuvre d'un seul homme.

— Voulez-vous dire par là qu'il est plus commode d'en condamner un seul ?

— Ma parole ! Vous le défendez !

— A-t-il droit à des défenseurs, oui ou non ?

— Évidemment ! Nous ne sommes pas des bourreaux, nous !

Ils étaient survoltés, rajeunis, enchantés l'un de l'autre.

Herr Müller tendit un index menaçant vers Carméli :

— Attention, Mordechaï, attention à vos propos ! Nous sommes à Jérusalem, pas à la *Glückhaus* ! Hitler n'est pas un imbécile, vous l'avez souligné tout à l'heure. Si vous lui sortez ce que vous venez de me sortir : « Nous ne sommes pas des bourreaux, nous ! », il vous sortira, lui, le massacre de Deir Yassine, et vous serez pris à votre propre piège !

Carméli se gratta la tête, ennuyé. Il fit tout bas, comme si Hitler avait pu l'entendre :

— Vous pensez qu'il parlera de ça ?

Herr Müller chuchota lui aussi :

— Mettez-vous à sa place ! Vous y étiez, vous, Mordechaï, à Deir Yassine ?

— Non, je vous le jure.

— Je l'espère bien. Ce fut une boucherie.

— Hélas !...

— Les meurtriers appartenaient à l'Irgoun et au groupe Stern, il me semble ?

— Je n'y étais pourtant pas, Herr Müller. J'étais en mission ailleurs.

Herr Müller commenta, douloureux :

— Deux cent cinquante Arabes, hommes, femmes, enfants, ah ! Carméli, Carméli, ce n'est pas joli joli ! Et ne me dites pas que ce n'était que des Arabes !

— Mais je ne le dis pas, Herr Müller ! Je suis de votre avis. Ç'a été une chose affreuse.

Herr Müller éclata, triomphant :

— Et vous voudriez que l'accusé ne vous la lance pas au visage !

Vous êtes bien naïfs, messieurs les juges, messieurs les jurés ! Vous aurez beau lui opposer Lidice, Oradour, Buchenwald, etc., il ne vous ratera pas, l'animal ! Et il aura raison, le vieux. L'assassin de deux cent cinquante personnes ou de vingt millions a droit à la même peine capitale, mais rien qu'à une seule ! On ne tue pas, même pas Hitler, sans soulever le problème de la peine de mort. Il est simple : on tue, ou on ne tue pas. C'est valable pour Hitler et pour le meurtrier de la rentière.

— Nous nous éloignons du procès, protesta l'Israélien.

— Pas du tout ! C'est LA question, c'est LE sujet ! Ou nous parlons justice ou nous parlons linge sale. Il faut choisir. Je pense que le tribunal optera pour la première solution, ne serait-ce que pour l'audience internationale, l'impact sur l'opinion mondiale, n'est-ce pas ?

Carméli sourit, tapota amicalement le genou de son vis-à-vis :

— Ne nous emballons pas, Herr Müller ! Vous savez bien que l'accusé ne sera pas condamné à mort !

— Je le sais, c'est votre façon de vous exprimer. Moi, je n'en sais rien. Qui me le prouve ? Rien !

— S'il est condamné, il ne sera pas exécuté. Voyez le maréchal Pétain, qui avait quatre-vingt-neuf ans...

— Je m'excuse, mais entre votre Pétain et l'accusé, il y a une telle différence de classe que la comparaison est discourtoise !

— Je vous le concède...

— La vie sauve pour votre accusé n'est qu'une supposition de plus, en somme.

— Non. C'est une certitude.

— Fondée uniquement sur son âge ?

— Uniquement. Il finira ses jours en prison. Une prison modèle, moderne, qu'on viendra voir des quatre coins du globe. Qu'on vendra en cartes postales.

— Il pourra se promener ?

— Il disposera d'une cour à l'ombre et au soleil.

— Il pourra manger des gâteaux ?

— Il mangera ce qu'il lui plaira de manger, sous surveillance médicale. Une infirmière particulière veillera sur lui nuit et jour. Des commissions d'enquête contrôleront la santé du prisonnier, entendront ses doléances.

Herr Müller faillit demander si le célèbre détenu pourrait souffler dans des sacs de papier, retint à temps sa langue. On ne refuserait pas ce menu plaisir au vieux captif. Des sacs à volonté, au lieu de les chercher au hasard des poubelles, la perspective était tentante...

Carméli, sans soupçonner qu'il était aussi près du moulin, lui apportait de l'eau :

— Voyez-vous, Herr Müller, si j'étais Hitler, je me livrerais, sachant qu'aujourd'hui je ne risque plus rien de fâcheux. Tenez : je suis Hitler. Je vis obscur, anonyme, dans un asile de vieillards aussi déjetés, bougons et cacochymes que ceux qui nous entourent. Je vais mourir bientôt, dans l'indifférence la plus complète. On ne saura même pas qu'on vient d'enterrer en catimini, bêtement, le Führer du III^e Reich. Ce sera un pauvre dénouement, lamentable, minable, comme celui qui guette mes voisins. Je regretterai presque de n'être pas mort dans le bunker, mort qui avait, passez-moi le terme, Herr Hitler, une certaine gueule, malgré tout. Qui avait du cachet. Là, je meurs à la sauvette. Cette idée me devient intolérable. J'ai beau avoir vieilli, j'ai de l'orgueil. Qui peut m'offrir une fin digne de moi, de mon passé, de mon prestige ? Le monde entier ! Le monde entier, qui est prêt à m'accueillir, à me traiter en fabuleuse vedette, qui ne parlera plus que de moi ma vie durant, qui épiera tous les gestes, toutes les paroles de mon *one man show* ! Quel extraordinaire chant du cygne je pousserai là, au lieu de me contenter d'un petit hoquet entre les quatre murs de l'infirmerie d'un hospice de province !

Herr Müller branla du chef, troublé :

— C'est ce qui m'attend, Carméli.

— Ce qui nous attend, Müller. Mais nous ne sommes pas Hitler. Ni votre mort ni la mienne ne peuvent aspirer, prétendre à un quelconque retentissement.

— Hé non, Carméli, grogna Müller.

— Consolons-nous de notre vie sans grand éclat en nous disant qu'elle aura été exemplaire...

— Oui, Mordechaï..., fit Müller en soupirant et en songeant à la belle jambe que lui conférait cette exemplarité.

Il se mit à ranger son matériel de peintre.

— Nous reprendrons cela demain. Je n'ai plus la tête à travailler, ce matin. Nous avons beaucoup parlé, cela m'a dérangé l'esprit.

— Vous vous vantez, mon ami. Votre conversation est celle d'un homme dans la force de l'âge.

Le directeur de la *Glückhaus* les croisa, s'arrêta pour les saluer. Herr Müller avait cessé de persécuter le professeur Wurst et d'annoncer sa mort prochaine. Depuis ce retour à de meilleurs sentiments, le directeur Walter Sachsen se montrait des plus aimables avec lui :

— Eh bien, Herr Müller, comment progresse votre tableau ? Votre modèle ne bouge-t-il pas trop ?

— Le portrait n'a pas tellement avancé, Herr Sachsen. Nous avons surtout bavardé.

Le directeur se fit espiègle, agita un index mutin sous le nez de l'artiste :

— Mais ce n'est pas bien du tout, ça ! Et de quoi avons-nous

bavardé comme deux vieilles femmes ?

— D'Hitler, Herr Direktor. Du procès d'Hitler.

Herr Sachsen eut un haut-le-corps, son index retomba en feuille morte :

— Quel procès d'Hitler ? Je ne vous suis pas...

Carméli lui fournit quelques explications. Ils avaient imaginé le Führer vivant, le Führer arrêté et jugé.

— Amusant, admit le directeur en lorgnant tour à tour avec suspicion le visage de ses deux pensionnaires. Et à quoi a-t-il été condamné ?

— A la prison à vie.

Herr Sachsen s'encoléra soudain sans motif, tapa du pied :

— Ah ! non, messieurs, non ! Vous plaisantez ! La prison à vie ! Mais il a quatre-vingt-quatre ans votre accusé ! Vous lui faites un cadeau royal ! S'il lui reste la peau, qu'on la torture, qu'on la cisaille ! Il faut lui arracher les ongles un par un ! Le brûler sur tout le corps avec des cigarettes, le transformer en léopard ! Le tremper dans l'huile bouillante, lui couler du plomb en fusion dans les oreilles, les narines, que sais-je encore ! Et puis le pendre, messieurs, le pendre !

— Et après ? interrogea Herr Müller intéressé.

— Et après ? On ne le décroche pas ! On le laisse aux vautours ! Aux rats ! Aux mouches !

Ils le quittèrent brusquement car tintait la cloche du déjeuner. Herr Müller confia à Carméli :

— Il faut comprendre et excuser le directeur, Mordechaï. Il était antinazi. Il a beaucoup souffert.

Frau Richter, la communiste, avec quelques troïkas de retard, en était restée à Staline. Cette tricoteuse farouche aux cheveux teints en rouge n'était, sans le savoir, qu'une hérétique. Les idoles de jeunesse, chanteurs de charme, acteurs de cinéma ou dictateurs ne sont pas aisées à déboulonner, chez les simples. Elles leur tiennent lieu de vérité, la vraie vérité qu'ils détiennent à vingt ans et n'ont déjà plus à chercher.

Frau Richter ne pouvait renier le Géorgien sans rejeter d'elle-même le temps des violons, des baisers, des occasions, de l'herbe tendre. Elle avait gardé le tout dans son sac à main.

La nationale-socialiste Frau Kolledenhof se trouvait exactement dans ce cas. Seules différaient par la forme les moustaches de son tyran préféré. Lorsqu'elle vit ce jour-là son adversaire bolchevique, Frau Kolledenhof était assise sur un banc, aux côtés d'Herr Müller, à proximité de la pièce d'eau.

Le souci barrait le front d'Herr Müller : Mordechaï Carméli ne s'était pas levé ce matin. Il se sentait fatigué, craignait d'avoir la grippe. A soixante-dix-sept ans, il n'était pas non plus un gamin. Pour la première fois, Herr Müller songeait sans jubilation à la mort possible d'un autre.

Sa voisine se brodait un charmant brassard à croix gammée. Elle parlait. L'empêcher de jacasser n'était pas concevable autrement qu'étouffée sous un, puis deux, puis trois oreillers. Résistante, elle eût livré tout son réseau avec force détails pour le plaisir gratuit de bavarder avec quelqu'un.

— Voyez-vous, Herr Müller, l'Allemagne se meurt, dépouillée comme elle est de toute rigueur morale. Elle est devenue une grande impuissance occidentale. Où sont les temps heureux où nous occupions, par exemple, la Tchécoslovaquie ? Aujourd'hui, ce sont les Russes et toujours, comme nous, au nom de la liberté ! Ils ont su retenir nos leçons, les Tartares. Le Führer est bien mort, mais Staline va très bien, merci !

Herr Müller se fichait de ces considérations politiques pour machine à coudre, bigoudis et orchestre de brasserie. Il était triste.

— Dites-moi, Frau Kolledenhof ? Est-ce qu'on peut mourir de la grippe ?

Elle était à même de soutenir, grâce aux magazines et à la télévision, plusieurs conversations ayant pour thème l'ornithologie, la sculpture sur bois, l'art roman, l'haltérophilie, l'aquariophilie, et les

maladies infectieuses ne la laissent pas muette :

— Oh ! certainement, Herr Müller ! Surtout, hélas, à nos âges ! Des enfants en meurent, mais c'est rare, moins grave aussi, et cela ne résout pas le problème. Vous avez la grippe ?

— Pas moi, mais mon ami l'a peut-être.

— Herr Held ? Mauvais ça, inquiétant. Sa maigreur n'est pas faite pour le défendre du pneumocoque, du streptocoque et de l'entérocoque.

Elle précisa :

— Ce sont des microbes.

Herr Müller se tourmenta davantage. Il avait un ami, cet ami avait des microbes. Si vous aimez les gens, les microbes les aiment également. L'amitié multiplie les risques de chagrin. L'amour de même. L'amour et l'amitié sont de vilains défauts. Des vices, à quatre-vingt-quatre ans. Herr Müller, qui avait parfaitement vécu sans ceux-là, en ignorait les méandres. Il s'avouait désarmé devant ces sources neuves de désolation.

L'arrivée de Frau Richter le détourna de son début d'affliction. Frau Richter avait pour principe de ne jamais reculer devant les ennemis du peuple roi, de les affronter au contraire selon le dogme marxiste-léniniste. Elle se campa face au banc, tendit le bras par provocation pure et glapit :

— Heil Hitler !

Cette bravade inopinée fit sursauter Herr Müller. Frau Kolledehof ne broncha pas.

— J'ai dit : *Heil Hitler !*, Frau Helga Kolledehof !

— C'est très bien, Frau Edna Richter, prononça l'interpellée avec sérénité. La lumière s'est enfin faite dans le cloaque punais de votre esprit, vous m'en voyez ravie.

Frau Richter plaqua ses deux mains sur ses hanches sublimées par la cellulite :

— Cloaque ! Vous m'avez traitée de cloaque !

— Pardon. De cosaque.

— N'insultez pas les cosaques !

— Je vous comprends. S'ils vous ont violée, vous leur devez une fière chandelle, Frau Richter. Celle que les Allemands vous ont toujours refusée.

— Elle m'insulte, cette truie fasciste ! Elle bave sur le prolétaire ! Vomit sur l'ouvrier !

Frau Richter se baissa, ramassa une poignée de gravier, expédia ce cocktail Molotov du jardinier à la face de son antagoniste. Par malheur, son tir n'avait pas la précision des orgues de Staline, et le jet atteignit Herr Müller au visage.

— Oh ! pardon, Herr Müller, bredouilla-t-elle, recevez les excuses

du grand parti des travailleurs...

Elle s'en tint là. Frau Kolledehof avait profité de cette bouche imprudemment ouverte et, opérant un subtil mouvement d'encerclement, l'avait à la volée emplie de sable.

Pendant qu'Herr Müller, toussotant, aveuglé, se frottait les yeux, les deux harpies se lançaient l'une contre l'autre, se heurtaient de plein fouet ainsi que des tanks, dégringolaient en flammes sur la pelouse en un fracas de baleines de corset, de dentiers, de varices, de réticules et autres accessoires de caoutchouc ou de celluloid entrechoqués. Frau Richter rendait son sable, telle une poupée se vide de son, éructait enfin :

— Tu vas le rejoindre, salope, ton Führer ! S'il n'était pas crevé, je te ferais manger ses testicules, tu m'entends !

Herr Müller entendait, lui aussi, estimait d'un très mauvais goût cette barbare éventualité. Vrai, il avait agi sagement en trépassant jadis, s'épargnant de la sorte tant de joyeusetés promises de toutes parts.

Frau Kolledehof, ses griffes plantées dans le cou de poulet de sa rivale, répliquait vertement :

— Va donc tripoter ceux des Ivans, morue à moujiks, et vidanger ceux des Mongols !

Ces écarts de langage n'offensèrent pas longtemps les oreilles chastes d'Herr Müller. Il recouvrait à peine la vue que les deux méduses entremêlées roulaient, se chevauchaient, s'enlaçaient, pirouettaient enfin dans la pièce d'eau où elles soulevèrent une gerbe d'écume proportionnelle à leur poids respectable.

Un poisson rouge demeura trois secondes perché dans les airs avant de retomber avec grâce.

— Au secours ! cria Herr Müller. A l'aide ! Elles se noient !

Le bassin, n'était profond que de cinquante centimètres. Frau Richter s'était remise debout et, telle une galopine à la plage, expédiait de l'eau sur Frau Kolledehof qui barbotait à quatre pattes, et suffoquait. Elle rythmait d'insultes ses envois de liquide :

— Tiens, cochonne ! Une cuillerée pour Adolf ! Une cuillerée pour Hitler, grosse vache ! Une cuillerée pour le Führer, vieux torchon !

Wehrmacht qui patrouillait dans le secteur en se défiant des partisans, Wehrmacht accourut aux appels d'Herr Müller. Il tendit son Mauser – représenté par un balai dérobé aux cuisines – à Frau Kolledehof, dans le louable but de la repêcher. L'infortunée s'en saisit avec tant de force qu'elle précipita le vétéran des deux guerres la tête en avant dans un bouillon où elle figurait le morceau de lard.

— Au secours ! reprit Herr Müller. A moi !

— A nous ! rectifia Frau Kolledehof en un long beuglement.

Le haut du corps de Wehrmacht réapparut.

— A nous, les feldgrau ! brailla le brave des braves, ses moustaches de phoque dégoulinantes de vase et de nymphéas.

Le triomphe de Frau Richter ne dura pas. Elle trébucha, s'étala pesamment sur Wehrmacht qui s'immergea derechef et en totalité cette fois.

L'Arabe, le jardinier, le concierge arrivèrent à la rescousse, suivis de loin par tous les pensionnaires intéressés, lesquels tricotaient à qui mieux ; mieux de la béquille, de la canne, du rhumatisme articulaire ou de l'arthrite.

Las de ce brouhaha, Herr Müller s'esquiva, tirant de la scène des conclusions désabusées.

Carméli avait raison. Hitler était inconséquent de vivre au milieu de pareils imbéciles, de subir à l'infini leurs sottises, d'assister à leurs rixes grotesques. Hitler était impardonnable de s'abandonner à cette prosmicité de crachoirs, de pots, de linge jaunâtre, de maladies. De jouir quotidiennement du spectacle des gencives sans dents mâchonnant des croûtons, de celui des méticuleux curages de nez, œuvre toujours recommencée d'intrépides spéléologues. Hitler était coupable de refuser plus longtemps la généreuse hospitalité israélienne, de tourner le dos davantage à la prison modèle bourrée de gâteaux et de sacs de papier.

Il serait heureux, là-bas, délivré des misères et de la populace de la *Glückhaus*, dorloté et choyé, bichonné, bouchonné mieux que vieux cheval ne le fut jamais. Carméli rendrait visite chaque jour à ce coq en pâte, jouerait chaque jour aux échecs avec la prise de sa vie. Car Herr Müller exigerait, cela allait de soi, la présence auprès de lui de l'homme qui l'avait capturé. Il ne se livrerait pas sans cette garantie élémentaire.

— Israël, Israël, rêvait-il à mi-voix en marchant, on m'apportera tes oranges dans des sacs de papier, et je ferai claquer les sacs toute la journée !...

Il lui faudrait s'entretenir encore de cette terre promise avec Carméli, évasivement, à la troisième personne, ne pas s'engager à la légère, ne pas s'étourdir de belles paroles ni de billevesées électorales. S'il cédait à la tentation, ce ne serait pas sans obtenir confirmation formelle de son procès en vedette et de l'avenir doré qui l'attendrait après le jugement.

Il échafauda une ruse, tout en flânôchant dans les allées désertées par ses pairs agglutinés autour du bassin tragique. Son stratagème, mis au point, lui plut. Il ne courrait aucun risque en l'employant.

Il pressa tout à coup le pas, désireux de lancer son ballon d'essai. Il pénétra dans l'hospice, s'en alla frapper à la porte de Carméli. L'Israélien ne répondit pas. Impressionné, Herr Müller frappa plus fort :

— Ouvrez, Mordechaï ! C'est Müller. Ouvrez, j'ai des choses très importantes à vous dire.

Le silence persista, inquiéta cette fois Herr Müller qui prit sur lui d'ouvrir la porte sans plus hésiter. Carméli devait dormir, et d'un sommeil suspect...

Herr Müller blêmit en entrant dans la chambre. Elle était vide. Le lit avait été refait.

— Mon Dieu, souffla Herr Müller étreint par une angoisse trop rude pour lui, Carméli est mort ! Ils l'ont transporté à la morgue !

Il s'assit sur le lit, bouleversé. Carméli mort, sa vie à lui ne valait plus d'être changée. Il n'irait pas en Israël sans Mordechaï. Qu'irait-il faire en Israël sans son ami ? Déjà ses yeux bleus s'emplissaient de larmes, quand une voix de femme le fit tressaillir :

— Que faites-vous là, Herr Müller ? Vous vous êtes trompé de chambre ?

Il distingua, par la porte qu'il avait laissée ouverte, la silhouette d'Ilse Gewehr, l'infirmière :

— Non, Fräulein. Je venais rendre visite à Car... à Herr Held, mais il n'est plus là... Il est... Il est mort... Ils l'ont déjà emporté...

Ce gros chagrin, l'infirmière l'ignora, qui éclata de rire avant de morigéner le vieillard :

— Que me chantez-vous là, Herr Müller ? Votre ami n'est pas mort du tout ! Il n'en a même aucune envie ! Il a simplement un peu de fièvre, et nous l'avons installé à l'infirmierie pour l'avoir sous la main !

De joie, Herr Müller tapa des pieds sur le plancher à la façon d'un lapin mécanique :

— C'est vrai, Fräulein, vous me le jurez ?

— Vous êtes un enfant, Herr Müller. Je ne plaisanterais pas, si ce pauvre Herr Held était mort. Allez donc le voir de vos deux yeux, au lieu de trépigner.

Il se redressa, rejoignit la jeune fille dans le corridor, la bouscula presque dans sa hâte.

— Herr Müller ! Ne le fatiguez pas, je vous prie. Il n'est pas mort, mais il est quand même malade !

— Ce n'est pas grave ?

— Il est âgé.

Herr Müller apprécia, amer, l'euphémisme, en se traînant à vive allure vers l'infirmierie, aménagée dans une aile du bâtiment, la plus éloignée des chambres afin d'épargner aux locataires la proximité toujours possible, toujours pénible, d'un cadavre « âgé ».

Hors d'haleine, le chapeau tyrolien à la main, Herr Müller fit une entrée poussive dans le local où reposait, non pas pour l'éternité, Mordechaï Carméli. Un seul lit était occupé, celui où il se tenait. La peau de l'Israélien avait le ton des citrons de son pays. Herr Müller

s'empara d'une chaise métallique, s'y laissa choir :

— Je vous ai cru mort, Carméli ! Quand je suis allé chez vous, quand j'ai vu que vous n'y étiez pas, je vous ai imaginé sous un drap, à la morgue ! Vous ne faites rien pour m'éviter les émotions, ménager mon vieux cœur !

— J'en suis désolé, chevrota Carméli. Ce sont les aléas de l'amitié. Ceux qui n'aiment pas sont à l'abri de tout désagrément.

— J'y songeais tout à l'heure.

— En revanche, ils le sont aussi de tout véritable agrément.

— Comment vous sentez-vous ?

— Épuisé. Jaune comme une étoile. Vidé.

Il regarda le mur blanc, une grimace d'accablement, de dépit creusa ses joues déjà osseuses à l'ordinaire :

— Découragé, surtout, Herr Müller. Je touche au but, mais ce n'est pas celui que je me proposais. Je n'y assisterai pas, au procès d'Hitler, s'il se déroule un jour. Je mourrai avant lui.

— Vous ne mourrez pas, Mordechaï.

— Si je n'ai plus envie de lutter, je mourrai. Il n'y avait que cela pour me soutenir : ma foi. Et je suis en train de la perdre.

Ses yeux noirs brillaient en éclats d'anthracite. La fièvre colorait de bleu les veines gonflées, les cordages qui lui battaient les tempes :

— Le témoin principal à la barre ! Mordechaï Carméli ! Cet homme, aujourd'hui l'orgueil des services secrets israéliens, a été bafoué par eux pendant de longues, d'interminables années, pour l'unique raison qu'il a osé croire l'invraisemblable ! Oui, cet homme a fait montre d'un entêtement surhumain, d'une largesse de vue qui contrastait avec l'étroitesse de celles de ses supérieurs ! Si l'accusé est dans ce box, messieurs, c'est à Mordechaï Carméli que nous le devons. Nous invitons les assistants, le monde entier à se lever pour saluer l'intelligence et le courage de ce grand Israélien !

Cet exorde délirant, Carméli le prononça face au mur, d'une voix hachée. Il se retourna, cassé, vers Herr Müller :

— Je ne les entendrai jamais, ces mots historiques que je me récite en rêve depuis si longtemps, Herr Müller, jamais ! Ce damné Hitler m'a pompé le sang. Il m'a usé. Je vous le répète, j'ai perdu ma foi et c'est plus grave que toutes les maladies.

Herr Müller, qui palpait avec soin les bords de son chapeau, murmura lentement :

— Je suis venu pour vous la rendre.

Carméli esquissa un pauvre sourire :

— Vous êtes trop bon, Herr Müller, mon ami. Votre présence m'est un réconfort précieux. Mais ce ne sont pas, hélas, vos phrases gentilles de consolation qui me rendront ma confiance en moi.

Le chapeau tourna de plus en plus vite entre les doigts de son

propriétaire :

— Ce ne sont pas, non plus, des phrases que je viens vous apporter, Carméli. C'est peut-être – je dis bien : « peut-être » – ce que vous cherchez. Tout dépendra de vous.

D'un bond, Carméli se remonta sur ses oreillers :

— Comment cela ? Vous êtes sur une piste digne d'attention ?

— Mieux que digne, Carméli. Tout à fait intéressante. Ne vous levez pas, juste ciel ! Restez tranquille, ou je me tais.

L'Israélien joignit les mains. Une poussée de sueur lui trempa les cheveux :

— Parlez, Herr Müller. Je vous écoute, pour l'amour de Dieu !

— Laissez Dieu où il est, ou n'est pas. Voilà, Carméli... Ah ! c'est difficile..., Ne bougez pas, sinon je m'en vais. Voilà Carméli, je vous ai menti.

— Vous m'avez menti ?

— En fait, non. Je ne vous ai rien dit, ce qui n'est pas pareil. Vous avez raison, Carméli : Hitler est vivant.

L'Israélien, en un bel effort de pigmentation, devint plus blanc que la laque du mur. Un silence solennel emplît l'infirmierie, puis la respiration de Carméli se précipita, le rompit :

— Comment le savez-vous, Herr Müller ?

— Je le sais. Depuis des mois.

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr.

— Vous l'avez vu ?

— Oui.

— Récemment ?

— Tout récemment.

— Quand, Herr Müller ? Quand ?

— Tout à l'heure encore.

Carméli s'agita, cria :

— Ce n'est pas vrai !

Herr Müller quitta sa chaise, trotta jusqu'à la porte, l'ouvrit, coula un œil effrayé dans le couloir, revint auprès du lit :

— Vous n'êtes pas raisonnable, l'infirmière va me jeter dehors.

— Ce n'est pas vrai ! lança Carméli agrippé à ses draps, ce n'est pas possible, Herr Müller, pas possible ! Vous vous jouez de moi !

Fâché, Herr Müller s'enfonça jusqu'aux deux oreilles son petit chapeau, fit mine de prendre congé :

— Puisque vous ne me croyez pas, ne vous plaignez plus de vos supérieurs, vous êtes comme eux.

Carméli sanglotait, en proie à une crise de nerfs. Il gémit pour retenir son visiteur :

— Restez, de grâce !

— Je reste, mais calmez-vous, mon ami. Soyez sérieux, soyez un homme. Depuis quand les espions pleurent-ils ?

Mâchoires serrées, l'Israélien tenta de maîtriser ses tremblements, y parvint peu à peu. Il souffla :

— Où est-il ?

— Ici, Mordechaï. A la *Glückhaus*. Vous le voyez, vous aussi. Chaque jour.

De ses deux mains, Carméli s'essuya le visage, frotta ensuite ses paumes sur sa couverture :

— Vous me rendez fou, Müller. Ici ! A côté de moi ! Je lui ai parlé, sans doute ?

— Vous lui avez parlé.

— Et vous ne m'avez rien dit !

Herr Müller se raidit :

— Je n'avais rien à vous dire. Je n'ai pas à trahir cet homme, même pour vous.

— Je vous comprends. Je sais combien votre âme est noble. Un peu trop, même, en la circonstance.

— Cela me regarde. Puisque vous me semblez plus tranquille, puis-je vous expliquer pourquoi, aujourd'hui, je lève un coin de ce voile ?

— Je vous en supplie, Herr Müller.

Müller posa son chapeau sur le lit. L'Israélien marmonna, mal à l'aise :

— Cela porte malheur.

— Qu'est-ce qui porte malheur ?

— Un chapeau sur un lit.

— Excusez-moi. Je ne vous pensais pas superstitieux. Là, je l'ôte. Je le mets par terre.

— Merci.

Herr Müller soupira longuement, embarrassé, tourmenté, puis se décida, les yeux dans les yeux d'un Carméli sous haute tension :

— J'étais déjà ici quand il est arrivé. Au bout de quelques jours, je l'ai reconnu. Je l'ai reconnu parce que je l'avais très bien connu, moi, ce qui n'est pas votre cas. Vous allez me retirer votre amitié, Carméli : avant d'être garde-champêtre, j'ai été, avant la guerre et pendant, un dignitaire du régime nazi. C'est pour sauver ma vie que je me suis retrouvé tout petit bonhomme dans un tout petit village. Il serait fastidieux de vous raconter comment. Mais j'ai été nazi. Vous m'entendez, Carméli ? Nazi.

Carméli se montra d'une droiture parfaitement verticale :

— Je vous entends. Ce que vous avez été m'est égal. C'est ce que vous êtes à présent qui m'importe. Vous êtes mon ami. Jusqu'à la mort.

Il n'avait pas les sentiments d'une simplicité biblique, Mordechai

Carméli. Il leur ajoutait toujours trois ou quatre grands mots qui ne leur ajoutaient rien.

— Vous êtes chevaleresque, Carméli. Votre fidélité en toutes circonstances m'honore.

— L'amitié n'a pas à être honorable ou non. Elle est l'amitié, voilà tout. N'avez-vous pas, vous-même, surmonté vos préjugés pour me serrer la main ? Je ne l'ai pas oublié. Cela m'est allé au fond du cœur. Votre passé ne compte pas pour moi.

— Mon cher Carméli !...

— Ne nous attendrissons pas, mon cher Müller. Poursuivez plutôt votre récit, s'il vous plaît.

La confiance du malade soulageait Herr Müller. Il lui prit furtivement la main. Carméli répondit par un sourire à la pression de ses doigts. L'ex « dignitaire nazi » continua, d'une voix plus assurée :

— Je n'avais pas à le dénoncer. Il avait tant changé ! Inoffensif, bien sûr. Sur le chemin de la sérénité. Nous n'avions plus, tous les deux, qu'à oublier. Qu'à être oubliés du monde, ainsi retirés de lui. Il m'avait reconnu, lui aussi, et compris que je ne piperais pas. Dois-je préciser également, ce qui est moins sublime, qu'en le livrant je me livrais avec lui ? Je le répète, nous n'avions tous les deux qu'un immense besoin d'ombre et de paix. Et nous n'avons jamais parlé de nos véritables personnalités, jamais, Carméli. Nous savions, personne ne savait. La situation a fréquemment été piquante lorsque quelqu'un, autour de nous, amenait la conversation sur ce que nous avons été jadis. Évidemment, plus souvent sur lui que sur moi ! Tout à l'heure seulement, Mordechaï, je l'ai abordé sous son identité. A cause de vous. A cause de ce que vous m'aviez appris sur son procès, sa prison, bref sur son avenir.

— Comment a-t-il réagi ? le coupa Carméli de plus en plus fébrile.

— Je l'ai convaincu de cette nécessité comme vous m'en aviez convaincu.

— Alors, il va me suivre ? balbutia l'agent secret, exalté par tant d'espoirs nouveaux.

— Il y serait enclin mais... il y a un mais...

— Lequel ?

— Il est de taille : il exige des garanties.

— Lesquelles ? Il les aura toutes ! Toutes !

Ce fut au tour d'Herr Müller de sourire, de tempérer du geste les ardeurs de son compagnon avant de lâcher :

— La première de toutes concerne, et c'est normal, son existence. Même à son âge, il ne tient pas à se balancer au bout d'une corde.

— Il aura la vie sauve, je vous l'ai déjà dit.

— Je le lui ai dit moi-même. Il m'a répondu par une citation d'*Hamlet* : « *Words ! Words !* » Des mots.

Carméli réfléchit, se retourna dans son lit, grommela :

— Avec ça qu'il ne s'en est pas servi, lui, des mots ! Des promesses ! Des mensonges !

Le visage d'Herr Müller devint sévère :

— Là n'est pas la question, Carméli. Pas du tout. Si je n'ai que vos appréciations haineuses, que vos mouvements d'humeur à lui communiquer pour le rassurer, il ne fera sûrement pas un pas vers vous. Vous devriez comprendre.

— Oui... Je comprends... Lorsque je suis parti à la recherche de... ce monsieur, il y a sept ans, j'ai rencontré au préalable le général Dayan, un de mes camarades de combat. Après s'être moqué de moi, il m'a expliqué qu'en cas de « miracle », on ne prendrait surtout pas ma prise. Qu'on la jugerait et l'emprisonnerait, comme je vous en ai entretenu.

— *Words ! Words !* souffla Herr Müller.

— Vous savez, Müller, même écrits, cela reste des mots ! Quand bien même vous lui soumettriez des garanties noir sur blanc et en bonne et due forme, pourquoi les croirait-il davantage que des paroles ? N'a-t-il pas, comme tout le monde, déchiré des traités parfaitement valables ?

— C'est pertinent, fit Herr Müller, ébranlé.

Carméli sentit que l'argument portait, poussa son avantage :

— Faites-lui partager ma conviction ! Nous n'avons aucun intérêt à supprimer un vieillard. Mais nous en avons un à emprisonner ce qui n'est plus qu'un symbole, à prouver notre humanité.

Herr Müller eut une moue :

— Admettons. Il faudra donc qu'il se contente de probabilités...

— Je lui donne ma propre parole.

— Il ne vous connaît pas plus sous le nom d'Held que vous ne le connaissez sous le sien. Je suis votre seul lien.

— Oui, mais vous me connaissez, vous ! Vous savez qu'on peut m'accorder le plus large crédit ! Je ne le remettrai aux autorités que sous conditions. Celles qui ont notre agrément et le sien.

— Verbales ou écrites, les conditions ? persifla Herr Müller.

Carméli fit un lent geste d'impuissance, puis, tout à coup, s'embrasa :

— A lui de me croire, sinon !...

— Sinon ?

— Sinon je fais cerner l'asile par la police et je passe un à un tous les crânes des pensionnaires à la radio pour sauter sur le bon !

Herr Müller le fixa avec froideur :

— Vous ne ferez pas cela, Carméli.

— Et pourquoi pas !

— Pourquoi ? Parce que vous iriez à l'encontre de vos aspirations.

Le vieux monsieur, comme moi, comme beaucoup d'autres, ici, souffre d'une maladie de cœur. Le coup de force que vous envisagez lui serait o-bli-ga-toi-re-ment fatal. Vous n'emprisonneriez plus, ne jugeriez plus qu'un cadavre. C'est ce que vous désirez ?

— Bien sûr que non.

— En outre, Carméli, il y a plus grave, et de loin. Ce faisant, vous auriez abusé de mes confidences et de mon amitié. Ce serait peut-être beaucoup, ne trouvez-vous pas, Mordechaï Carméli ?

L'Israélien redevint tout jaune, ce qui était son actuelle façon de rougir :

— Herr Müller, vous avez raison. Je vous demande pardon. Je ne suis qu'un salaud. Si, si, qu'une ordure pour avoir seulement une seconde songé à vous trahir aussi basement !

Herr Müller se leva, ramassa son chapeau :

— Vous avez eu une faiblesse. Compréhensible, puisque vous avez de la fièvre, une fièvre que je n'ai pas dû faire baisser, au contraire. Soignez-vous, Mordechaï. Je reviendrai vous voir. Reposez-vous.

— Un mot encore, Herr Müller ! C'est Herr Lutz ?

Herr Müller prit une mine attristée. Herr Lutz !

— C'est Herr Mündung ?

Herr Mündung !

— Ne jouez pas aux devinettes comme un enfant, Carméli. Vous le savez pourtant, que je ne vous dirai strictement rien !

Il était déjà à la porte que l'Israélien, confus, s'excusait encore. Il le laissa perplexe, excité, dévoré de curiosité. Mais heureux à en crier, heureux à en mourir.

Mourir, il s'en occupa activement, alors qu'il avait mieux à faire. Hitler était vivant mais lui, Carméli, penchait de l'autre côté. Ils se croiseraient...

La grippe de Mordechaï se compliqua, il dépérit, tomba en léthargie. On interdit très vite à Herr Müller les visites qu'il accomplissait, anxieux, toutes les deux heures, avec un dévouement qui émouvait le docteur Depp et l'infirmière.

— N'insistez pas, Herr Müller, vous n'entrerez pas.

— Mais pourquoi, sacrebleu, jurait le vieillard, c'est mon ami, Fräulein Gewehr, mon ami !

— Ne parlez pas comme un mioche, Herr Müller. Ami ou pas, Herr Held est contagieux. Vous n'auriez même pas dû l'approcher du tout. A la fin, voulez-vous mourir ensemble ?

Herr Müller, les lèvres tremblotantes, la regarda :

— Parce que... il va mourir ?

— Je n'ai pas dit cela, mais son état est très sérieux.

— Il va mourir, bredouilla Müller, il va mourir avant...

— Avant qui, Herr Müller ? Avant quoi ?

— AVANT..., ânonna le vieux.

Il s'empara du poignet de la jeune fille :

— Il faut que je le voie. Il le faut. Vous aurez une pièce d'or.

— N'insistez pas Herr Müller.

— Deux pièces d'or.

— Vous êtes ridicule.

Herr Müller se dit que *là-bas* il n'en aurait plus besoin, jeta toute sa fortune sur le tapis :

— Cent pièces, Fräulein Gewehr ! Cent pièces, c'est une somme !

Ilse Gewehr haussa les épaules. Le vieux déraisonnait comme il n'avait jamais déraisonné. Il agitait des pièces imaginaires, à présent, lui qui ne possédait qu'une poignée de mark, toute sa pension de pauvre garde-champêtre...

— Fichez-moi la paix, Herr Müller. Gardez votre trésor pour assurer votre avenir, élever les enfants que vous allez avoir. Vous ne verrez Herr Held que lorsqu'il sera guéri et que vous ne risquerez rien à le voir.

Il accourut aux nouvelles du grippé, non plus toutes les deux heures, mais encore plus souvent que cela. Il se morfondait dans l'hospice, n'en sortait plus, même pour une brève promenade dans le parc.

Il finit par s'installer dans le couloir qui menait à l'infirmierie, y traîna un fauteuil avec une obstination de fourmi. De ce poste de guet, ni le docteur Depp ni la jeune Gewehr ne pouvaient plus échapper à ses questions, à ses prières. On ne l'en chassait qu'avec difficulté, pour ses repas, ou son coucher. Il revenait, inlassable, furtif, le visage fripé d'insomnie et d'angoisse.

Il se sentait coupable de n'être pas allé jusqu'au bout de ses révélations, de s'être servi d'une ruse inutile. La vérité eût peut-être sauvé Carméli, l'eût peut-être aidé psychologiquement à surmonter la maladie. Les croyants, devant les grottes miraculeuses, ne se débarrassaient-ils pas de leurs tumeurs ou de leurs béquilles à la simple vue de Dieu ? A celle du diable, du Führer, Carméli n'eût-il pas sur-le-champ rejeté ses draps, sa grippe et tous ses tremblements ? Herr Müller se désolait, virait tel un toton du regret au remords. Par sa faute, Carméli mourait. Mourait sans savoir que son meilleur ami n'était autre que son meilleur ennemi.

Désespéré, Herr Müller se promettait de tout avouer à Carméli si par bonheur celui-ci guérissait. De quel danger de mort pouvait-il se soucier, maintenant ? N'étaient-ils pas en danger de mort, Carméli, lui, tous ? On ne pendrait pas Hitler, soit, mais il mourrait bien sans cela. L'important, pour la gloire, le repos d'Herr Müller, et la joie de

Mordechaï, n'était-il pas de cingler au plus tôt, côte à côte, vers les lumières de Jérusalem ?

— Je suis navré, Herr Müller, lui annonça un jour le docteur Depp, mais il n'y a pas d'amélioration pour l'instant.

— Mon Dieu !... bégaya le vieux.

— Si vous croyez en Dieu, fit le docteur, priez...

— Prier !

Il n'en était pas là, bougonna :

— Voilà qui est intelligent ! Si c'est cela toute votre médecine, mon ami est entre de bonnes mains !

On le laissait ronchonner. On manquait d'égards pour lui. On le tenait pour un octogénaire banal, pour du menu fretin d'asile. Il prendrait bientôt sa revanche, face aux caméras du monde entier. Pour cela, il fallait que vive Carméli. Sans lui, plus de caméras, plus rien que la nuit, la nuit de la vie, qui tombe encore plus vite que celle de l'hiver.

— Qui sait sur cette terre, songeait-il avec amertume, qui sait au juste qu'à quatre-vingt-quatre ans les jours raccourcissent ? Qu'ils ne font plus leur compte exact d'heures ?

Un matin enfin, le docteur Depp s'approcha du fauteuil où le vieillard, fatigué, s'était assoupi. Le docteur souriait.

— Herr Müller, malgré mes médecines douteuses je ne suis pas arrivé à occire votre ami. Herr Held est sauvé. Ne vous précipitez pas. Vous ne pourrez lui rendre visite que demain, par mesure de précaution.

Deux grosses larmes mouillèrent les joues d'Herr Müller. Le docteur s'en émut :

— Vous êtes un brave homme, Herr Müller.

— Docteur, j'ai mal aux dents.

— Vous ne pouviez pas me le dire tout de suite ?

— Cela ne pressait pas. Il fallait d'abord qu'Herr Held se tire d'affaire.

— Votre abnégation est extraordinaire ! Puisque votre Pylade est remis à flot, suivez-moi, Oreste, pour me montrer ces dents !

Cette mauvaise grippe avait duré quinze jours. Carméli avait encore maigri. Il se confondait avec les barreaux de son lit. Des Hitler à têtes multiples avaient peuplé ses délires, les avaient meublés d'atroces grimaces. Tous les visages des pensionnaires de la *Glückhaus* s'étaient collés l'un après l'autre en surimpression sur les murs, et leurs rictus avaient influé sur la danse macabre du thermomètre. Carméli avait en vain réclamé Herr Müller de l'aube au soir. On le lui avait toujours méchamment refusé. Carméli se tourmentait à l'extrême. Mécontent des conditions de séjour en Israël, des perspectives mal définies, Hitler avait peut-être ordonné à Herr Müller

de ne plus donner suite aux pourparlers. Herr Müller se tairait. De surcroît, il avait raison, toute solution de violence était à bannir, ne fut-ce que par politesse envers lui...

Bref, Carméli ne tenait plus en place entre ses draps lorsque Ilse Gewehr introduisit Herr Müller dans l'infirmierie dont il n'avait pas repassé le seuil depuis qu'il avait annoncé la fantastique nouvelle à son ami.

Carméli était pâle, Herr Müller l'était davantage.

— Je n'ai pas bonne mine, fit Carméli en souriant, mais vous non plus, mon cher Müller.

— J'ai cru vous perdre, souffla l'octogénaire d'une voix rauque, étranglée.

Ils n'écoutèrent que distraitemment les recommandations de Fräulein Gewehr qui les laissa enfin seuls. Dès qu'elle eut refermé la porte, Carméli questionna Müller sans préambule ni ménagement :

— Alors ? Vous l'avez revu ? Que vous a-t-il répondu ?

Herr Müller l'apaisa d'un geste sec, le fixa :

— Nous en parlerons, Mordechaï, soyez sans crainte. Mais apprenez que vous avez failli mourir.

— On ne me l'a pas tellement dit, mais je vous crois. C'était une éventualité.

— Une certitude, pendant de longs jours. C'eût été dommage pour Hitler et pour vous.

— Je ne l'aurais pas fait exprès.

— Un bon conseil, Carméli, ne mourez plus. Hitler n'ira en Israël qu'en votre compagnie. Si vous trépassiez, il n'ira certes pas tout seul. Il restera ici.

— Vous le tenez de sa bouche ?

— Oui.

— Alors, il accepte ?

— Oui.

Carméli soupira, aspira, respira, expira, étouffé de divine surprise. Sa gymnastique de poitrine achevée, il interrogea :

— Quand ?

Herr Müller n'osait plus le fixer dans les yeux. Il murmura, embarrassé :

— Il n'a plus grande confiance en la santé de son geôlier, qui lui paraît aussi précaire que la sienne. A son avis, il conviendrait que ce départ se fasse le plut tôt possible...

— Mais dès qu'il le voudra ! s'enthousiasma Carméli. Je suis à son entière disposition ! Ce soir ! Demain !

Il s'aperçut de la gêne d'Herr Müller, en éprouva une sourde tristesse :

— Je ne suis pas gentil avec vous, Herr Müller. Vous me rendez un

incommensurable service, et je vous en remercie en parlant gaiement de vous quitter ce soir ou demain. Je fais un bien piètre ami.

Il voulut lui serrer les mains, Herr Müller ne les lui tendit pas et bégaya, les yeux humides une fois de plus :

— Vous n'êtes plus mon ami, Mordechaï Carméli. Je vous délie de votre amitié. Vous en libère.

Ahuri, Carméli ouvrit un bec de carpe farcie. Il ne le referma pas, protesta :

— Müller, je vous ai froissé, je l'admets, je m'en repens, mais ne soyez pas fâché à ce point, ce serait de la folie !

Herr Müller le regardait avec tendresse, avec chagrin. Carméli poursuivait, véhément :

— Je tiens à votre amitié, moi !

Herr Müller se raidit, eut un sourire froid :

— J'y tenais beaucoup moi-même. Rien ne pourra me manquer davantage.

— Mais pourquoi ? s'indignait l'Israélien, expliquez-vous, je ne vous comprends pas !

— Vous allez tout comprendre, Mordechaï Carméli.

Il sortit de sa poche une large enveloppe, l'offrit à l'agent secret. Celui-ci hésita, la décacheta, en sortit une radiographie. Une seconde indécis, il l'éleva enfin à la lumière, l'examina, devint soudain livide.

Il jeta un coup d'œil épouvanté vers le placide Herr Müller immobile sur sa chaise, articula d'une voix aussi blanche que lui : « Vous ! Vous ! »

Et s'évanouit.

— Et voilà ! conclut Herr Müller en ramassant l'épreuve tombée sur le parquet.

Carméli n'avait pas eu besoin d'autres détails. Il savait depuis toujours et mieux qu'un spécialiste tous ceux de la denture du Führer. Au bas de la radio prise la veille par le docteur Depp étaient écrits ces mots : « Gottfried Müller. Quatre-vingt-quatre ans. 11 septembre 1973. »

Dans son trouble, Herr Müller avait posé son chapeau sur le lit. Il s'en aperçut, le remit à la hâte sur son crâne, ce crâne qui venait de produire une si violente impression sur le convalescent. Il ne convenait pas que ce couvre-chef portât malheur aux deux hommes, à leur vaste entreprise.

Résigné, Herr Müller attendit sans broncher que Carméli reprît connaissance. Une guêpe bourdonnait dans la salle, se heurtait à toutes les vitres. L'insecte, tout de go, détourna l'attention du vieillard.

— Ach ! grommela-t-il, saleté ! Elle va nous piquer !

Soudain réjoui, il s'arma de son chapeau, partit à la chasse à la guêpe. Il lui flanqua un coup de chapeau, la rata. La guêpe traversa

l'infirmerie, l'octogénaire à présent furibond à ses troussees.

Les paupières de Carméli se soulevèrent. Un long frisson lui glaça le corps. Ce vieil imbécile qui ricanait entre les lits, le chapeau brandi au-dessus de la tête, était Adolf Hitler, Führer du III^e Reich...

Müller ne s'apercevait pas, tout à sa poursuite épique, du réveil de Carméli, l'avait complètement oublié.

Les yeux écarquillés, horrifié, l'Israélien considérait en retenant son souffle les ultimes velléités belliqueuses de l'ex-seigneur de la guerre.

Un coup de chapeau claqua sur un mur, un autre sur une vitre. La guêpe volait toujours, toujours talonnée par le vieil idiot surexcité. Il bougonnait d'une voix haineuse qui serrait le cœur de Carméli :

— Tu vas mourir, saloperie ! *Vorwärts* ! En avant ! A l'attaque ! A l'assaut !

Le chapeau, enfin, atteignit l'adversaire qui, étourdi, désailé, gigota sur le sol. Herr Müller le piétina, l'écrasa, trépigna en riant sur le cadavre. Il réalisa que le combat avait eu un témoin, s'écria, joyeux :

— Je l'ai eue, Carméli ! C'était une guêpe ! Je l'ai tuée ! Tuée !

Hors d'haleine, il s'assit lourdement sur le lit le plus proche, recouvra peu à peu ses esprits. Il se rappela, non sans mal, ce qui s'était passé avant l'arrivée de la guêpe, baissa la tête, n'osant plus chercher le regard de Carméli, ce regard d'effroi rivé sur lui...

Hitler ! C'était Hitler ! Sept millions et demi de soldats russes, trois millions et demi de troupiers allemands, six millions de juifs, d'autres millions de morts, encore. Et, pour finir, une guêpe.

Ni le Führer ni Carméli ne se hasardaient à briser le silence, précisément de mort, qui s'était établi dans l'infirmerie. Herr Müller, pour se donner une contenance, tira sur les bords de son chapeau cabossé par les heurts. Il sentait peser sur lui les yeux de Carméli, n'en pouvait plus supporter l'éclat. Oppressé par ce guet, ce mutisme, il chuchota :

— Je m'en vais, Herr Carméli. A bientôt, peut-être.

Il se dirigeait vers la porte, vouûté, traînant les pieds, quand Carméli lui lança :

— Non ! Ne partez pas, Herr Müller !

Herr Müller. Il l'appelait encore Herr Müller. Il n'avait pas le courage, ne l'aurait jamais, de prononcer l'autre nom, de lui appliquer le nom diabolique.

Herr Müller s'arrêta, revint avec lenteur sur ses pas. Il demeura à trois mètres de Carméli, sans franchir le fossé qui les séparait.

— Vous !... répéta Carméli, vous !...

Herr Müller toussa, se moucha, replia son mouchoir avec un soin exagéré avant de déclarer, le plus nettement qu'il le put :

— Comme vous le voyez, nous n'avons plus grand-chose à nous dire, Mordechai. Pardon : Herr Carméli. J'espère que vous me

dispenserez de vos insultes, que vous saurez dissimuler votre aversion. J'attends la même correction de la part des juges israéliens. Ne perdez pas de vue, également, que vous vous êtes porté garant de mon existence, à moins que vous n'ayez changé d'avis depuis ?

— Certainement pas, Herr Müller. Tout ce que nous avons établi entre nous au sujet de... de... d'une tierce personne, reste valable.

— Même quand nous ne sommes plus que deux ? interrogea Herr Müller, un soupçon d'ironie dans la gorge.

— Parfaitement.

— Puis-je vous demander une précision, Herr Carméli ?

— Je vous écoute.

— Je ne connais personne, en Israël. J'entends que vous viviez auprès de moi. J'ai besoin de vous, quels que puissent être vos sentiments à mon endroit. Vous garderez le fauve, Herr Carméli. *Votre* fauve. Vous aurez de grandes responsabilités envers lui.

— Je les assumerai, Herr Müller.

— Si vous ne m'aviez pas été, disons, sympathique, nous n'en serions pas là. Je vous saurais gré de vous en souvenir.

— Je m'en souviendrai, Herr Müller. Vous m'avez fait confiance, il n'en sera pas abusé.

Herr Müller se frotta machinalement les mains. Elles se refroidissaient. Carméli le dévisageait sans se lasser, profitant de ce que son futur prisonnier tourné pour l'instant vers les fenêtres, ne le lorgnait plus.

Hitler !... Il ne se ressemblait vraiment plus, vingt-huit ans après. Il fallait à Carméli un immense effort d'imagination pour mettre ce vieux bonhomme terne et gris dans la peau de l'être terrifiant qu'il avait été autrefois, du monstre glacé qui avait ensanglanté, torturé, crucifié l'Europe.

Ce n'était plus le même, et c'était lui, pourtant. Le féroce pantin de Nuremberg, justement, de Munich, du Sportpalast de Berlin. L'hystérique. Le *Teppichfresser*, le mangeur de tapis. N'en mordait-il pas les franges, durant ses crises ? Le fou. L'assassin. Le Gengis Khan allemand. Ce n'était pas lui et c'était lui, tout à la fois. Un *Ersatz*. C'était cela. Un *Ersatz*. *L'Ersatz* du Führer.

Un *Ersatz* glabre, chauve, l'œil bleu globuleux derrière les lunettes, toute une lèpre de taches pigmentaires étalée sur la face et sur le dos des mains.

Herr Müller perçut la fascination qu'exerçaient ses traits sur Carméli. Il maugréa :

— Vous ne m'avez jamais vu, Herr Carméli ? Il est vrai que vous me voyiez jusqu'alors avec d'autres yeux.

— Oui, bredouilla l'Israélien, sans doute...

Herr Müller ricana avec aigreur :

— Les yeux de l'amitié, quoi !

Il bouffonna, théâtral :

— Les yeux de l'amitié se sont refermés, Herr Carméli !

Ajouta, après un silence lourd de mélancolie :

— Il est des coups auxquels l'amitié la plus pure et la plus robuste ne peut résister, n'est-ce pas, Herr Carméli ?

L'Israélien, atterré, ne répondit pas. Il souffrait. Il ne parvenait pas à haïr Herr Müller, et en souffrait depuis quelques minutes. Juif, il avait aimé cet homme-là. Avait partagé avec plaisir la vie de cet homme-là. Brusquement, il ne pouvait le détester et en tremblait de honte. Était-il donc un monstre, lui aussi ? Il appelait à son secours les charniers de Buchenwald, d'Auschwitz, de Treblinka, les évoquait, en plaquait les images affreuses sur cette tête sereine. En vain. Elles lui étaient étrangères. Ce masque ne lui allait pas, glissait sur cette physionomie familière, à jamais celle d'Herr Müller. D'Herr Müller qui avait été son ami.

Hitler mon ami.

Il parut à Carméli que la fièvre lui remontait aux tempes. Il grelotta, tira à lui la couverture. Herr Müller eut un geste instinctif pour l'aider, le laissa à temps en suspens. Enfantin, Carméli se cacha sous la couverture, comme pour y enfouir son trouble.

Herr Müller ne se décidait pas à se lever, à quitter l'infirmierie. Il n'avait pas envie de s'éloigner déjà, aussi vite, de son ancien ami. Même ennemi, ce Carméli était tout ce qu'il possédait sur la terre. Même ennemis, ils ne se quitteraient jamais. Ils formaient un couple. Extravagant, hallucinant, mais un couple. Jusqu'à la fin.

Cette pensée lui fut un réconfort. Après tout, cette situation n'était pas neuve, constituait le fond, et le tourment, de bien des amours humaines. Un homme aimait une femme qui ne l'aimait pas, ou vice versa. Mais il – ou elle – aimait. Tant pis si l'autre n'éprouvait que répulsion à son égard. L'amour était, et respirait.

Carméli demeurait invisible. Herr Müller fit, avec une pointe d'agacement :

— Il faudra pourtant vous accoutumer à ma présence, Herr Carméli ! N'allez pas me dire que vous ne l'avez pas passionnément recherchée !

— Taisez-vous, je vous en prie, implora l'Israélien retiré sous sa tente.

— Je n'ai pas à me taire, insista Herr Müller. Savez-vous, Herr Carméli, que nous allons être désormais des inséparables ? Il serait bon que vous y songiez.

— J'y songe ! répliqua la voix qu'étouffait la couverture.

— Que vous serez mon gardien jour et nuit. Qu'il vous faudra continuer à jouer aux échecs avec moi. Que je pourrai vous

empoisonner l'existence en vous récitant mes divers forfaits ou, plus simplement, en vous assommant de récriminations ? Mais que je ne le ferai pas.

— Pourquoi ? s'enquit la voix.

Celle d'Herr Müller eut des vibrations d'émotion :

— Parce que si je ne suis plus votre ami, ce que je trouve équitable, normal, tout en le déplorant, rien n'empêche que vous soyez toujours le mien. De gré ou de force. Pour la vie.

Carméli rejeta la couverture, cria :

— Ne me dites pas cela, Herr Müller ! Vous me faites du mal ! Et vous le faites exprès !

Il le regarda, lâcha avec rancœur :

— Vous n'avez pas changé !

Le vieillard marmotta, boudeur :

— Vous n'êtes pas gentil.

Carméli frémit, tapa du poing sur sa couche :

— Je n'ai pas à être gentil ! N'oubliez pas qui vous êtes !

— Vous avez bien oublié, vous, ce que j'étais hier, avant-hier, répliqua Herr Müller, peiné.

Carméli se tourna vers le mur sans répondre. Herr Müller sortit de sa poche le Walther 7/65 de l'Israélien.

— A propos, Herr Carméli, je vous ai apporté cela. Je l'ai pris dans votre chambre.

Carméli tordit le cou, aperçut l'arme dans la main de l'octogénaire, bondit par-dessus les draps :

— Herr Müller ! Qu'allez-vous faire ! Ne tirez pas !

Herr Müller haussa les épaules, jeta le pistolet sur le lit :

— Vous vous méprenez. C'était pour vous. Pour le cas où vous auriez le désir de me supprimer.

Il eut un rictus aimable :

— De supprimer la bête malfaisante, comme ils disent. Sans autre forme de procès à Jérusalem. Je vous en reconnais le droit, je vous en fournis aussi le moyen.

Carméli, mortifié, revenu de sa panique, en rabroua l'auteur :

— Vous êtes fou, Herr Müller ! Je n'ai aucune envie de vous tuer.

— Vous l'avez eue pendant des années, Carméli. C'était d'ailleurs une démangeaison assez commune, je crois.

Il persifla :

— J'ai eu quelque mérite, allez, à fêter mes quatre-vingt-quatre ans ! La défaite, en interrompant ma carrière politique, m'a très probablement sauvé la vie.

Il eut une moue chagrine :

— Abattez-moi, Carméli. j'ai aimé la vie en question, je ne l'aime plus depuis que vous ne m'aimez plus, je m'en rends compte tout à

coup, de ce grand vide, et réalise la solitude morale qui m'attend. Détruisez-moi, vous dis-je. Je pourrais me suicider, mais on ne se suicide pas deux fois, personne ne comprendrait plus rien à mon cas.

Carméli eut pitié du vieux bonhomme, se hérissa contre cette pitié :

— Vous vivrez, Herr Müller. Vous vivrez et vous serez jugé !

Herr Müller, soudain, le montra au doigt :

— Vous ne me haïssez pas assez, Carméli. Si vous me haïssez vraiment, vous me tueriez sans réfléchir. Je vous suis indifférent, dans le fond. Vous n'attendiez de ma capture qu'une dernière occasion de briller, d'épater la galerie, de confondre les services secrets, de parader devant un tribunal. Vous n'êtes qu'un orgueilleux, Mordechai Carméli. Moi, je vous ai aimé allemand, vous ai aimé Herr Held, et puis je vous ai aimé Carméli, israélien, juif ! Avouez que ce n'était pas mal, de la part d'un monstre !...

Il baissa la voix :

— Avouez aussi que vous n'avez pas de cœur, Carméli !...

Carméli n'eut que le temps de fourrer le Walther 7/65 sous son oreiller. Ilse Gewehr, qui entrait dans l'infirmerie, n'eût pas manqué de tressaillir à la vue de ce présent, plus insolite qu'une livre d'oranges. Elle frappa gaiement dans ses mains :

— Allons, Herr Müller, allons, il faut prendre congé ! Ne fatiguons pas davantage notre cher malade ! Levez-vous, Herr Müller !

Le vieillard obéit. Fräulein Gewehr sourit au spectacle touchant qu'offraient ces deux pauvres vieux si attachés l'un à l'autre.

— Herr Held, vous pouvez embrasser votre ami, fit la jeune fille. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de plus dévoué, de plus attentionné, de plus soucieux de la santé d'un camarade. Pas de fausse pudeur, Herr Held, embrassez-le !

Herr Müller se pencha gauchement sur le malade et Mordechai Carméli embrassa Adolf Hitler.

La convalescence de Mordechaï Carméli dura huit jours, huit jours pendant lesquels il ne vit pas Herr Müller. Le futur client de la compagnie El Al ne revint pas à l'infirmerie. Cette absence subite de visites dépitait Carméli, l'inquiéta également.

Déçu par le comportement de son « ami », Herr Müller n'avait-il pas déserté l'asile, n'avait-il pas sombré quelque part dans les masses de nuit qu'il Affectionnait ? Était-il malade, ou mort ? On pouvait, dans cette aile de bâtiment, dissimuler le pire à Carméli. Le docteur Depp, Ilse Gewehr le rassuraient : Herr Müller se portait le mieux du monde. Il avait même disputé une partie d'échecs avec le professeur Wurst sans l'entretenir, ni de sa « fiancée » Hildegarde Mücke ni de son prochain trépas. Il paraissait d'excellente humeur.

— Mais pourquoi ne vient-il pas me voir ?

Oui, pourquoi ? L'infirmière s'en ouvrit à Herr Müller lui-même :

— Herr Held vous réclame, Herr Müller.

— Mon petit, je n'irai pas. Vous m'avez assez chanté qu'il était contagieux !

— Mais il ne l'est plus !

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous, répliquait le vieillard en hochant la tête, la médecine a des lacunes. Ne me reprochez pas de prendre trop de précautions.

Ilse Gewehr n'insistait pas, habituée qu'elle était aux fluctuations des caprices de ses protégés.

Carméli se rongait, se lamentait. Sous le vague prétexte qu'il s'appelait secrètement Hitler, Herr Müller était fâché avec lui, lui battait froid, Refuserait peut-être d'accompagner en Israël un homme qui n'avait pas, à son image, les vertus de l'amitié chevillées au corps. Il lui était facile, pour couper au voyage, de s'abriter derrière une infranchissable barrière de palpitations, d'essoufflements, de phénomènes endocardiques qui rendraient son départ impossible, son décès probable s'il transgressait ces règles de prudence. Le rideau n'était pas levé sur le procès de Jérusalem...

Le jardinier brûlait dans un coin du parc les toutes premières feuilles mortes. Herr Müller s'approcha de lui. De sa chambre, il avait aperçu la fumée, avait glissé dans sa poche le cahier des « Mémoires d'Adolf Hitler ». Tout bien pesé, il n'entendait plus laisser à la postérité ce témoignage un peu trop consacré aux menus et aux ragots de la *Glückhaus*. Le procès serait plus flatteur et à tous égards plus digne d'un bâtisseur d'empire.

Il jeta cette piètre littérature dans le feu, veilla à ce que les

cesendres, sous le râteau du père Brüning, s'intégrassent à celles des autres feuilles mortes. Il s'y chauffa cinq minutes les mains. L'automne était précoce. On serait mieux au Proche-Orient.

Il s'éloigna, releva le col de son vieux manteau de loden. Il lui serait inutile, au pays du soleil. Il en ferait don à Wehrmacht avant de partir. Pauvre Wehrmacht. Il défilait le jour, patrouillait la nuit, et le docteur Depp commençait à se poser des questions sur ces prémices de sénilité ancienne combattante.

Au détour d'une allée, Herr Müller rencontra Carméli. Plus fantomatique que jamais, l'Israélien tenait à peine sur ses deux pattes de faucheur. Il réprima l'élan coupable, irrésistible, qui le poussait vers Herr Müller. Il ne put toutefois voiler le plaisir qui éclairait ses yeux.

— Herr Müller, je suis ravi de vous revoir.

— J'en suis content pour vous, répliqua fraîchement Müller.

— Je vous cherchais.

— Pour me passer les menottes ?

Le juif s'assombrit, murmura :

— Ne soyez pas désagréable, Herr Müller.

— Mon cher Carméli, Hitler n'avait pas la réputation d'être le plus charmant des hommes.

L'autre s'emporta :

— Hitler ! Hitler ! Laissez-le où il est, celui-là, à la fin ! C'est à vous que je parle, Herr Müller ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu me rendre visite, pendant ces huit derniers jours ? Pourquoi ?

Cela fleurait bon la scène de ménage. Autrefois, Herr Müller avait avec succès fait confiance à la bassesse humaine. Aujourd'hui, désarmé, il tablait sur la faiblesse des hommes leur besoin d'affection. Ce n'était que dans le but de les raviver, de les attiser, ces bienheureuses pusillanimités, qu'il n'avait pas repris le chemin de l'infirmerie. Les amoureux n'agissent pas autrement. Quand on les a trop vus, il est préférable qu'on ne les voit plus, ce qui déclenche le mécanisme, l'automatisme des regrets.

Carméli s'accrochait ainsi qu'un amant trompé, qu'une amante humiliée. Il était vieux, lui aussi. Il n'aurait pas d'autre ami, lui non plus. Tant pis si celui-là portait un nom et un passé qui n'étaient plus à son image actuelle.

— Je vous ai attendu, Herr Müller... Chaque jour...

A dessein revêche, Müller le repoussait :

— Au lieu de m'attendre, Herr Carméli, vous auriez mieux fait de relire les statistiques au rayon des pertes de la Seconde Guerre mondiale.

Égaré, Carméli protestait :

— Mais je m'en fiche, moi, de la Seconde Guerre mondiale !

Herr Müller fit, pincé :

— Vous allez loin, Herr Carméli ! Six millions de juifs, ce n'est pas rien. Un peu de haine, dans votre cas, ne me semblerait pas superflu. Quand on est un homme comme vous, on ne serre pas la main d'un homme comme moi.

— Cet homme-là est mort, Herr Müller. Il fait partie des statistiques.

— S'il est mort, pourquoi voulez-vous le juger ?

— Pour le monde, Herr Müller, pour l'Histoire ! Mais il n'y a pas que cela, le monde et l'Histoire ! Il y a moi ! Et moi, à soixante-dix-sept ans, je n'ai plus le temps de perdre Herr Müller. Herr Müller mon ami !...

Müller railla :

— Vous ne faisiez pas, il y a peu, cette subtile différence.

— Eh bien je la fais, à présent, rétorqua Carméli avec feu. Ce n'est pas vous que j'arrête, c'est l'autre. D'ailleurs...

— D'ailleurs ?... interrogea Müller qui se sentait revivre. Mordechaï Carméli agita les bras pour se donner une apparence de moulin à vent :

— D'ailleurs, je ne vous arrête plus ! Tant pis pour le procès ! Nous finirons nos jours ici. Ensemble.

Non sans véhémence, Herr Müller refusa ce gage suprême d'amitié :

— Ah ! non, mon cher Mordechaï ! Pas question ! Vous m'énumérez tous les avantages que représente pour moi ce petit voyage en Israël, n'allez pas me les nier en bloc maintenant. Vous m'avez promis le tribunal et la prison, cochon qui s'en dédit !

Il ajouta, soupçonneux :

— Vous, vous me racontez des blagues. Vous avez tout à coup peur qu'on me pende !

— Non, toujours pas, déclara Carméli avec franchise. Si j'avais cette crainte, je vous en ferais part, pensez ! Mais je ne veux pas qu'il y ait entre nous quelque chose qui puisse ressembler à de l'intérêt. L'« autre », que j'arrête, c'est quand même vous, matériellement. C'est là tout un distinguo qui échappera aux gens.

Ils marchèrent un instant en silence. Au-dessus d'eux, les feuilles des marronniers jaunissaient, leur promettaient un dais d'honneur pour bientôt, une voûte d'étoiles juives.

— Je suis sensible à vos propos amicaux, fit Herr Müller après ce temps de réflexion. Je ne vous ai jamais prêté, sinon dans un mouvement d'humeur, cette notion d'intérêt incompatible avec les sentiments qui nous animent.

Il sourit timidement à Carméli qui lui rendit ce sourire pudique.

— Je m'aperçois avec joie, Mordechaï, de la force des vôtres. Il doit

leur en falloir, de la vigueur, pour surmonter... ce que vous savez. Je comprends le choc que vous avez dû ressentir. Comment avez-vous pu... comment dire... me revenir ?...

— Grâce à vous, Müller. Tout simplement. Vous avez réussi à oublier que je m'appelais Carméli. Vous y aviez quelque mérite. Ne pouvais-je pas, moi, oublier jusqu'à votre nom ?

Il acheva tout bas :

— C'est de l'orgueil. Je ne pouvais pas moins faire que... que...

— Vous êtes sûr de l'avoir oublié, ce nom ?

— Oui, Herr Müller. Il nous reste si peu de temps à vivre.

— J'ai pensé à cela, moi aussi.

— Jeunes, bien sûr, nous aurions réagi autrement, mais nous ne le sommes plus.

— Tant mieux.

— Oui, Herr Müller ; Tant mieux.

L'égoïsme des vieillards, le plus entier, le plus farouche, le plus normal, les avait conduits par les mêmes voies au plus généreux des altruismes, au plus radoteur mais au plus troublant des mouvements du cœur. La carpe, enfin, épousait le lapin. Ils n'auraient pas beaucoup d'enfants.

Leurs noces singulières ne regardaient personne. Débarrassés de tous parents, ils étaient seuls au monde. Sans identité ni race, ils n'étaient plus que deux très vieux bonshommes trotinant vers la mort, côte à côte, dans les allées d'un parc. Ils bavardaient, se coupaient la parole. Herr Müller racontait à l'Israélien ses aventures depuis 1945. Il se souvenait bien davantage de son heureuse condition de garde-champêtre que de son état précédent de Führer, fort abîmé, très égaré, tout brumeux au fond de sa mémoire.

— Il faudra me la rafraîchir, celle-là, au procès, s'alarmait-il, sans quoi on me traitera de gâteaux.

— Ne vous mettez pas martel en tête, le rassurait Carméli. Tout sera dans l'acte d'accusation. Et il faudra au moins une semaine pour le lire.

— J'aurai le trac, objectait encore Herr Müller depuis le temps que je ne suis pas passé en public !

— Vous vous replongerez vite dans l'ambiance. Quand on a su nager, on retrouve quand il le faut les gestes de la brasse.

Leurs deux petits chapeaux tyroliens s'harmonisaient aux tons des foulards de l'automne. Herr Müller contempla les parterres, le décor qui l'avait abrité durant douze années. Il allait sortir de cette paisible toile de fond, partir vers l'inconnu. A son âge. Il soupira, prit Carméli par le bras :

— Nous sommes pressés, Mordechai, ou plutôt le temps nous presse. Nous n'avons plus rien à faire ici. Comment comptez-vous

procéder, pour notre départ ?

— Nous sortirons comme pour une promenade en ville. Nous nous rendrons au consulat. Vous emmènerez seulement votre radiographie avec vous. Une fois remplies les formalités d'accueil, nous serons tranquilles. Je ne vous quitterai pas d'un pouce. Des gens du consulat viendront à la *Glückhaus* chercher nos bagages.

Serait-ce pour le lendemain mardi ou pour le mercredi ? Ils en débattirent. Herr Müller tenait pour le mercredi car le mardi, au réfectoire, on servait du gâteau de noix, et il raffolait du gâteau de noix.

— J'en donnerai d'ailleurs la recette à ma cuisinière, à Jérusalem.

Carméli s'inclina. Mercredi, on le recevrait plus aimablement que de coutume, au consulat ! On ne lui refuserait plus, cette fois, de réparer son poste émetteur !

— Vous devriez, lui soufflerait-on, tenter de récupérer Bormann...

Il déclinerait l'offre. Après le tigre, on ne chasse plus l'hyène. Et puis il était, à la longue, un peu fatigué...

Comme une averse menaçait, les deux petits chapeaux tyroliens regagnèrent l'hospice, franchirent le seuil de la salle de jeux.

— Une partie d'échecs, cher Mordechaï ? fit Herr Müller.

— J'allais vous le proposer, cher Gottfried. Ils s'installèrent.

Du moins, sur l'échiquier, les blancs demeuraient blancs, les noirs demeuraient noirs.

Le mercredi matin, Herr Müller se rase avec plus de soin que de coutume. Il ne voulait pas produire une mauvaise impression au consulat d'Israël. Il effectuerait sa rentrée avec dignité. Il choisit, dans ce but, ses chaussettes les moins reprises. Sur le cadavre du bunker, on avait ramassé les lambeaux d'un tricot de jersey jaune, et Herr Müller en suffoquait encore. Ce garde-champêtre, si dévoué par ailleurs, n'était, en matière d'habillement, qu'un balourd, qu'un goujat. Sans prétendre aux mines d'un Brummell, Herr Müller ne portait pas de maillot de corps jaune. Jaune ! Cet imbécile l'avait ridiculisé !...

Carméli cogna discrètement à la porte.

— Oui ! Entrez !

Herr Müller se tourna vers l'agent secret :

— Suis-je présentable, Mordechaï ? Je ne voudrais pas vous faire honte.

— Vous êtes parfait. Très « vieux gentleman ».

— Évidemment, la coupe de ce costume de velours n'est plus très à la mode, mais que voulez-vous, je n'ai plus rien à me mettre !... Je n'aimerais pas qu'on vous lance à la figure : « Mais vous l'avez trouvé dans une poubelle ! Mais c'était devenu un clochard, votre soi-disant Führer ! »

— Vous êtes très bien, répéta Carméli. Ils seront très heureux de vous voir.

Dubitatif, Herr Müller murmura en brossant son chapeau :

— Ils ne me battront pas, au moins ?

— Oh ! s'écria Carméli, choqué, vous plaisantez !

— On ne sait jamais, reprit l'octogénaire, des rancœurs...

— N'ayez crainte. Vous serez reçu avec les honneurs dus à un ancien chef d'État. Nous prendrons l'avion ce soir. Demain au plus tard.

— Je ne l'ai pas pris depuis si longtemps ! rêva à voix haute Herr Müller. Tenez, je ne suis jamais monté dans un avion à réaction !

— Ils sont plus agréables que les autres.

Herr Müller sifflota, content de découvrir enfin l'aviation moderne. Tatillon, il s'effraya encore :

— Carméli ! Et si l'appareil vient à être détourné ! Vous me voyez, moi, chez les Arabes ! Chez les Égyptiens qui me vendraient aux Russes, m'échangeraient contre des armes ! Ils me pendraient à tous les coups, les Russes, car, entre nous, les vrais *Untermenschen* c'était

eux, pas vous ! Ce qu'ils ont pu me créer d'ennuis, ceux-là !...

Carméli déclara, formel :

— Les appareils israéliens ne sont jamais détournés, Herr Müller, jamais ! Grâce à nos agents secrets, les meilleurs du monde.

— J'en sais quelque chose, fit aimablement Herr Müller.

Piteux, Carméli haussa les épaules :

— Parlons-en ! Si vous ne vous étiez pas dénoncé...

— Tsst, tsst ! Ta ta ta ta ta ! insista son ami. Vous m'avez brillamment démasqué, oui ! C'est ce que je leur affirmerai. Pensez à vos supérieurs, Carméli, à votre éclatante revanche sur ces minables ! Vous la prendrez, un point c'est tout !

— Je vous remercie, éclata Carméli rouge de plaisir.

— C'est la moindre des choses, cher ami, et elle ne me coûte rien.

Herr Müller jeta un dernier coup d'œil sur sa chambre :

— Tout est en ordre. Constatez, Carméli. J'ai cette valise et cette cantine. J'ai d'ailleurs dressé l'inventaire de mes affaires personnelles. Je l'ai dans mon portefeuille.

— On ne vous dérobera rien, assura Carméli.

Herr Müller, malin, hocha la tête :

— Je n'ai pas douze ans, mon ami ! Six mouchoirs, c'est vite envolé !

Il jeta son manteau de loden sur son bras et, gaillard, poussa Carméli dans le corridor en lançant :

— En voiture Simone !

Il expliqua que c'était là une vieille locution française pour imager la plate expression « Allons-y ».

Ils sortirent du bâtiment. Herr Müller ne le reverrait plus, cet hospice. Il ne reverrait plus Frau Kolledenhof qui, munie d'un petit seau et d'une petite pelle de plastique, dessinait là-bas dans le gravier des croix gammées sur le chemin qu'emprunterait tout à l'heure Frau Richter. Il ne reverrait plus Herr Mündung ni Frau Christa Boehm la sous-directrice qui l'admonestait, près de la chapelle. Ils le reverraient, eux, avec quelle surprise mélangée de fierté, à la première page de tous les journaux, suivraient avec quelle passion son procès à la télévision.

Il se détourna de tout ce médiocre passé. L'avenir lui appartenait. Ce soir l'avion, au plus tard demain ! Eux ramperaient toujours dans leurs allées, dans leurs couloirs. Il souleva son chapeau, salua avec ironie ce peuple de vermisseaux.

— Attendez-moi là, dit-il à Carméli qui, lui, revivait son arrivée à la *Glückhaus*, alors qu'il était loin de soupçonner quelle extraordinaire aventure s'y déroulerait.

— Je reviens tout de suite ! cria Herr Müller en s'éloignant.

Il réapparut un quart d'heure après, alourdi par les cent deux

pièces d'or qu'il était allé déterrer.

— Ne vous impatientez pas, Carméli, mais j'ai encore une chose à faire avant de partir. J'aimerais serrer la main de Wehrmacht, lui dire adieu. C'est un peu de la sensiblerie, je le sais bien, mais... mais c'était un soldat allemand. Mon dernier soldat allemand, mon soldat de plomb à moi...

— Je comprends cette sensiblerie, fit Carméli, touché. Cela s'appelle même de la sensibilité.

— Venez avec moi s'il vous plaît. Il doit manœuvrer autour de la pièce d'eau, comme à son habitude.

Ils se rendirent vers le bassin, y surprirent étonnés leur Wehrmacht qui pataugeait au beau milieu, de l'eau jusqu'au ventre et serrant contre lui une fourche à bêcher à quatre dents, instrument qu'il avait dû subtiliser dans la remise du père Brüning le jardinier. Wehrmacht, en sueur, passait le Rhin ou le Dniepr en jurant :

— *Vorwärts*, ma Wehrmacht ! Hardi, mes grenadiers, en avant ! Courage, les vieux *Landser*(8) ! Et vous, les mêmes, chialez pas ! Mordez dans vos flingues ! Vous les reverrez, les Fräulein aux beaux nichons ! Vous vous les écraserez sur votre croix ; de fer, leurs doudounes ! Seulement, d'abord, faut passer le fleuve ! Et on va se le passer en beauté ! Avec le minimum de casse !

Il entonnait le *Deutschland Über Alles* pour se donner du nerf quand il aperçut Herr Müller et Carméli sur la rive.

Il explosa de rire :

— Salut, les renforts ! Mais pas un mot au docteur Depp, camarades ! Il me sonnerait dur, pour mon bain de pieds ! Il peut plus me piffer, ce feldwebel, il a peur que je devienne louf, à ce qu'il chante. Il l'est bien, lui, ça l'empêche pas d'embrocher les pèlerins avec sa seringue !

Il s'extirpa de ses marécages et, le pantalon dégouttant de vase, se présenta aux spectateurs, la fourche sur l'épaule droite, au garde-à-vous :

— Feldgrau Hassenstein Johann, Wehrmacht pour les copains. Repos ! Mission accomplie ! *Sieg Heil* ! Rhin franchi, *Heil Hitler*, *Grossdeutschland* sauvée une fois de plus !

Attendri par ce demi-fou, qui était davantage son œuvre que les tableaux qu'il peignait, Herr Müller lui tendit son manteau de loden :

— Tenez, Wehrmacht, c'est pour vous.

— Pour moi ? bredouilla le vétéran. Pourquoi faire, Herr Müller ?

— Vous ne voyez pas que c'est un manteau, Wehrmacht ?

— Ben oui, je vois bien que c'est pas un char T 34. Mais vous n'en avez plus besoin, vous ?

— Où je vais, non. Je pars, Wehrmacht. Je suis venu vous dire au revoir.

Le « Landser », d'hilaré qu'il était, s'abandonna à une tristesse tout animale :

— Vous êtes chic, Herr Müller. Mais j'aime pas que mes copains s'en aillent. J'en ai tellement enterré, de mes bons copains, et vous étiez un bon copain, Herr Müller... Et où que vous partez, comme ça ?

— Au soleil.

— A Cassino ?

— Plus loin.

— En Tunisie ?

— Plus loin encore.

— En Égypte, alors ?

— Vous vous rapprochez. Je vais en Israël.

Contrarié, Carméli souffla :

— Vous ne devriez pas lui raconter cela.

— Laissez, Carméli, pour tout le monde il ne sait plus ce qu'il dit. Moi, je veux qu'il sache. Tout. Pour qu'il finisse sa vie comme nous la finissons, sur un événement exceptionnel.

Carméli soupira :

— Ce n'est pas prudent, mais si vous y tenez...

— Oui, Carméli, j'y tiens. C'est mon vieux soldat.

Il s'approcha à le toucher de Wehrmacht ahuri, le fixa dans les yeux :

— Wehrmacht, écoutez-moi.

— Je vous écoute, Herr Müller !

— Je ne suis pas Herr Müller, Wehrmacht. Je suis votre Führer. Je suis Adolf Hitler.

Gêné par ce regard qui ne le lâchait pas, le paralysait, Wehrmacht rigola stupidement :

— Il est mort, le Führer. Avec son armée. Avec notre Allemagne.

Le regard se durcit, effraya presque l'ancien feldgrau :

— Ne ris plus, Wehrmacht. Je suis ton Führer. Ton Führer !

La tension, l'effort qu'il produisait pour convaincre son « vieux soldat » étaient si rudes qu'il se mit à trembler.

Il se tourna vers Carméli ;

— Dites-lui que c'est vrai, Carméli.

Herr Held ne s'appelait plus Herr Held, Herr Müller était Adolf Hitler, rien que cela, Wehrmacht perdait pied, riboulait des yeux de vache qui voit défiler un convoi de camemberts. Il ricana encore, de plus en plus mal à l'aise et dansant sur un talon :

— Moi, Wehrmacht ! Petit filou ! *Fick Fick Fräulein !...*

Herr Müller s'énervait, lui criait sous le nez ;

— Hitler, c'est moi, *Hundsfott*(9) ! Le Führer, *Schweinehund*(10), le Führer !

Tout l'hospice connaîtrait l'arrivée du Messie avant que Wehrmacht

ne se décidât à y croire. Carméli, agacé, se mêla au débat pour mieux l'écouter, attrapa le vieux Landser par une épaule :

— Mettez-vous au garde-à-vous, Wehrmacht ! Hitler est vivant. Herr Müller est notre Führer !

Pour le décider, il rectifia lui-même la position et, pour parachever cette ironie du sort, exécuta un solennel salut nazi.

Les moustaches de Wehrmacht se mirent à vibrer ainsi que des élytres. Il pâlit enfin, rougit, hissa les couleurs, bégaya : « *Mein Führer !... Mein Führer !...* » et, laissant choir sa fourche à bêcher, tomba à genoux devant Dieu pour baiser l'étoffe de son pantalon. Herr Müller, empêtré par ces dévotions, grogna brutalement :

— Relève-toi ! Tu es un bon soldat. La place d'un bon soldat n'est pas à quatre pattes. Relève-toi, c'est un ordre !

— Ordre du Führer ! jappa Wehrmacht en se redressant.

Son garde-à-vous ne fut pas des plus impeccables, tant il grelottait de ferveur. Émerveillé, il osait regarder le soleil et le Führer en face, osait même lui poser une question :

— *Mein Führer*, expliquez-moi... Comment... Comment que vous êtes là, moi j'y comprends plus rien du tout...

Herr Müller le coupa :

— Tais-toi. Tu n'as rien à comprendre. Tu n'as qu'à servir.

Servir à quoi ? Le commandement était dérisoire, Herr Müller et Carméli en ébauchèrent un vague sourire. L'obtus Wehrmacht, ébloui, ne se résignait pas au silence, transgressait jusqu'aux augustes consignes :

— Je vous servirai, *mein Führer*, comme je vous ai toujours servi, fidèlement ! Vous allez reprendre la tête de l'Allemagne ?

La conversation menaçait de s'éterniser. Déjà, Herr Müller regrettait sa confiance et grommelait :

— Ne te mêle pas de cela. Au revoir, Wehrmacht.

Mais le fanatique, toute mécanique remontée, ne l'entendait plus d'une oreille docile, se rebellait :

— Pas si vite, *mein Führer* ! Je m'excuse de vous causer comme ça mais quoi, c'est vrai, vous me tombez dessus du ciel et c'est pour repartir aussi sec ?... Faut pas oublier que vous êtes l'Allemagne, que je suis l'armée allemande, et qu'elle a droit à la parole, l'armée allemande, après tout ce qu'elle a fait, *Herrgott-Sakrament* ! Pourquoi que vous allez en Israël, *mein Führer* ?

Il le retenait à présent par une manche de sa veste, répétait, les yeux ; papillotant dangereusement :

— Pourquoi, *mein Führer* ? Pourquoi, *mein Führer* ?

Il fallait s'en débarrasser. Herr Müller, pour l'impressionner, reprit sa voix d'acier :

— Lâche-moi, bourrique ! Comment oses-tu porter la main sur ton

Führer !

Wehrmacht ne desserrait pas sa prise, ânonnait sans se lasser :

— Pourquoi, *mein Führer* ? Pourquoi, *mein Führer* ? Et qui c'est, ce Carméli, *mein Führer* ? Qui c'est, *mein Führer* ?

Herr Müller saisit qu'il n'avait plus aucune autorité sur cet être rudimentaire. Il tenta d'employer la douceur :

— Écoutez-moi, mon cher Wehrmacht. Les Israéliens m'ont arrêté. Je vais avoir un très beau procès, à Jérusalem. Un procès formidable. Vous me verrez à la télévision. Je parlerai de vous. Je dirai devant le monde entier : « Mon ami Wehrmacht. » Vous vous rendez compte : « Mon ami Wehrmacht ! »

L'« ami Wehrmacht » ne mordit pas à l'hameçon d'une réclame où il assumait le rôle pourtant glorieux de lessive. Lui aussi baissa le ton, ce qui, dans sa bouche édentée, devenait menaçant :

— Vous n'irez pas, *mein Führer*. Les juifs n'ont pas à vous juger. Votre place est ici, en Allemagne. Vous n'avez qu'à apparaître, qu'à grimper sur une table, qu'à crier : « Je suis le Führer », et toute l'Allemagne vous suivra comme un seul homme ! L'heure du IV^e Reich sonnera ! L'Est et l'Ouest réunifiés ! Willy Brandt pendu ! On reprendra l'Autriche ! La Tchécoslovaquie ! La Pologne !

Excédé, Herr Müller se débattit :

— Le docteur Depp a raison, Wehrmacht, vous êtes fou. J'ai quatre-vingt-quatre ans. Je suis trop vieux pour tout cela.

Wehrmacht, halluciné, se cramponnait à lui, lui soufflait une haleine de mort au visage :

— C'est le monde qui est trop vieux, *mein Führer*, ce n'est pas vous ! Vous êtes éternel, *mein Führer* ! La preuve en est que vous renaissiez de vos cendres quand ça vous amuse. Et l'Allemagne, pareil, sûr qu'elle va renaître avec vous ! Elle va se lever dès qu'elle vous verra, et on fera chier le monde comme on l'a fait chier, en dix fois pire s'il le faut ! On coupera les cheveux aux jeunes et on fera cramer les youtres comme au bon vieux temps ! Écoutez, *mein Führer*, écoutez, y a un truc, que je sais par cœur, écoutez-moi ça : « Ce n'est fini que lorsque le tout dernier désespère, mais s'il reste quelqu'un pour brandir le drapeau avec un cœur plein de foi, tout demeure possible. » C'est pas beau, ça, *mein Führer*, c'est pas beau ?

— Si, admit Herr Müller ennuyé pour Carméli qui suivait de l'œil, sans broncher, cette saynète mi-grotesque mi-pathétique.

Enthousiaste, Wehrmacht secoua sans ménagements son Führer et brailla :

— C'est de vous, *mein Führer* ! De vous !

Herr Müller s'insurgea :

— Ça suffit, Wehrmacht ! C'est très très joli, ce que vous me récitez là, mais je m'en fiche. Laissez-moi m'en aller, à présent. Soyez sage,

Wehrmacht. Mignon tout plein. Couché, Wehrmacht ! J'ai dit : couché !

— Je ne me couche pas, rugit le vétéran enragé, je brandis le drapeau, *mein Führer* ! Bien haut !

Herr Müller essaya encore de le calmer :

— Vous garderez mon manteau, Wehrmacht. Je veux ; aussi vous faire cadeau de cent deux ; pièces d'or. Vous pourrez boire de la bière à ma santé jusqu'à la fin de vos jours.

— J'en veux pas, de vos pièces ! J'en veux pas, de votre capote ! Je vous veux Allemand ! Je veux vous voir foutre en l'air tout ce bordel ! *Deutschland erwache*(11), nom de Dieu !

Il le lâcha malgré tout, recula de deux pas de pantin et lui lança à la figure, hiératique :

— *Hitler erwache* !

Herr Müller, froissé, haussa les épaules, revint à Carméli :

— Partons, mon ami. Je m'excuse, Carméli, de vous avoir fait subir les réactions extravagantes de ce malheureux.

Écumant, Wehrmacht tendit le poing vers l'Israélien :

— Carméli ! J'y suis ! C'est un youpin ! Je me doutais qu'il y avait du crochu dans l'affaire !

— Soyez poli, Wehrmacht ! intima Herr Müller ulcéré.

— Vous l'avez dit, plaïda Carméli, ce n'est qu'un malheureux. Je lui pardonne bien volontiers.

Le vieux soldat trépigrait, ridicule, de la boue jusqu'à la ceinture :

— Tu n'as rien à me pardonner, saloperie ! Et je te défends de juger le Führer, fumier ! On ne juge pas le plus grand de tous les Allemands ! On ne juge pas l'Allemagne ! Il est au-dessus de tout, le Grossdeutsches Reich, et il vous écrasera encore, vermine, et on vous mettra encore dans la cheminée pour Noël, tous les *Untermenschen* !

Ils abandonnèrent là le pauvre diable, lui tournèrent le dos, prirent la direction d'Israël.

Bavant de fureur, Wehrmacht avisa la fourche à bêcher, la ramassa, se précipita derrière eux. D'un formidable coup de manche sur le crâne, il étendit l'Israélien sur la pelouse.

— Wehrmacht ! Que faites-vous ! hurla Herr Müller.

Mais déjà le dément, toutes forces décuplées par la haine, élevait la fourche, l'abaissait violemment, plantait les quatre dents d'acier dans la gorge de Carméli, en gueulant :

— *Juden verrecket* ! Que les juifs crèvent !

Titubant d'horreur, Herr Müller s'enfuit, et ses cris de « A l'assassin ! » emplirent le parc.

Ivre de joie et de sang, Wehrmacht élevait toujours sa fourche, la rabaisait toujours, la plantait et la replantait dans le cadavre martyrisé, déchiqueté de Mordechaï Carméli. Il en ferait une pitoyable

bouillie, éructant ses *Juden verrecket* ! jusqu'à ce que l'on vînt le maîtriser, le ligoter pour le jeter dans un asile, d'aliénés celui-là.

On ne crut surtout pas que la vérité sortait de la bouche tordue de ce frénétique meurtrier :

— Il voulait emmener Herr Müller chez les juifs ! Herr Müller, c'est le Führer ! Le Führer ! Demandez-le-lui, *Herrgott-Sakrament*, s'il n'est pas Hitler ! C'est Hitler ! Il me l'a dit ! *Heil Hitler* ! C'est le Führer ! Mais c'est vrai, que c'est le Führer, nom de Dieu ! Bande de porcs, vous serez tous fusillés ! C'est le Führer ! Le Führer ! LE FÜHRER !

Non. Personne ne le crut.

Le soir du 8 novembre, Herr Müller entra furtivement dans la *Bürgerbräukeller*, cette brasserie de Munich où, cinquante ans auparavant, un agitateur famélique tentait, sans le réussir, le coup de poker d'un « putsch ». Par la suite, l'agitateur, devenu Führer du III^e Reich, célébrait au même endroit, rituellement, l'anniversaire de cet échec tout provisoire.

Herr Müller avait choisi cette date et ce lieu symboliques pour effectuer sa rentrée politique. Il lui fallait se dépêcher. Son cœur avait encore flanché, après la mort horrible de Mordechaï Carméli son ami. On ne l'avait tiré qu'avec des pincettes de cet infarctus.

Il n'y avait pas eu d'enterrement de Carméli, à la *Glückhaus*. Le consulat d'Israël avait récupéré discrètement les lambeaux de son agent secret pour les expédier à Tel-Aviv. Pour les Israéliens, Carméli n'était plus que la victime sans gloire d'une aberrante idée fixe...

En revanche, une cérémonie mortuaire occupa l'espace d'une matinée les pensionnaires de l'asile. Obéissant à la noire prédiction d'Herr Müller, le professeur Wurtz s'en était allé rejoindre sa fiancée Hildegard Mücke. Cela ne procura d'ailleurs aucune satisfaction notable à l'octogénaire qui se persuada, chagrin, qu'il portait décidément malheur. Ainsi, la souris n'était plus revenue dans sa chambre. Morte empoisonnée, sans doute. Verte au fond de son trou...

Wehrmacht, en outre, ne s'était-il pas pendu dans son cabanon, dégoûté de l'incrédulité des autres schizophrènes et paranoïaques auxquels il assurait en vain qu'Hitler était vivant, qu'il l'avait vu et touché ?

Herr Direktor Walter Sachsen avait autorisé Herr Müller à se rendre à Munich pour y rencontrer un ami d'enfance. Au point de décrépitude et de non-retour qu'il avait atteint, on ne pouvait guère refuser au vieillard ce menu plaisir...

La *Bürgerbräukeller*, édifée sur une rive de l'Isar, n'était autre qu'une colossale guinguette, un navire enfumé aux soutes fleurant fort les saucisses, le chou, la sueur. On y chantait en chœur, on y braillait pour se faire entendre malgré les rires, le tintamarre des chaises raclées sur le carrelage, celui des chopes entrechoquées. Une fête permanente de la bière s'y déroulait, une *Bockbierfest* fracassante de tous les soirs.

C'était là qu'Herr Müller, sa radiographie compromettante dans une poche du vieux manteau de loden qu'il avait voulu offrir à Wehrmacht, là qu'Herr Müller, tout à l'heure, grimperait sur une table et renverserait d'une simple phrase la République Fédérale.

Une serveuse d'opérette, fessue, ruisselante de transpiration dans son folklorique costume bavarois, prit la main froide d'Herr Müller, le plongea dans la foule, dans le brouillard des fumées de cigares :

— Venez, grand-père ! C'est pas parce qu'on a cent deux ans qu'on n'a pas le droit de se siffler sa petite bière, pas vrai ?

Elle était bien familière, cette petite. Tout à l'heure, elle se prosternerait, la pauvrete, lorsque la République Fédérale ne serait plus qu'un hideux souvenir...

Elle l'entraîna dans un recoin de l'immense salle :

— Y a que par là que je peux vous caser. Vous ne verrez pas grand-chose, à cause des piliers, mais vous serez plus tranquille qu'au milieu de tous ces follingues, grand-père.

Elle l'installa face à un énorme ivrogne à vapeur qui rotait à intervalles réguliers, l'estomac régi par le plus précis des métronomes.

— A boire, Gretel ! rota ce fabuleux verrat.

— Vous avez bu quarante-deux chopes, Von Herzengern, c'est peut-être assez ?

— Une quarante-troisième, au trot ! éructa Von Herzengern avant de retomber dans une torpeur de locomotive à charbon désaffectée.

L'air moite, vicié, surchauffé oppressait Herr Müller. « La bière et les cigares, songeait-il, ont perdu l'Allemagne. Mon premier diktat sera pour interdire et supprimer ces deux poisons. Ensuite, je sortirai Rudolph Hess de sa prison de Spatndau. Je rappellerai Martin Bormann. Il ne doit pas être mort, lui non plus. Ils entreront dans mon gouvernement. Nous entourerons ce Conseil des Anciens d'Israélites compétents. Si je n'avais pas commis l'erreur, autrefois, de les importuner, j'aurais eu la bombe atomique avant tout le monde. Je débaptiserai la Wilhelmstrasse. Je la nommerai la Carmélistrasse, en souvenir de mon ami, en hommage à cette noble figure. »

Une bouffée de désespoir lui emperla les cils. Mordechaï... Mordechaï n'était plus, à cause de lui.

— Si je n'avais pas tenu, hélas, à saluer son assassin, il vivrait encore, nous jouerions aux ; échecs à Jérusalem en grignotant des gâteaux de noix...

Deux larmes coulèrent sur ses joues blanches, de ravine en ravine, de creux en creux, laissèrent sur le bois de la table deux petits ronds d'eau salée.

Gretel plaqua des chopes devant Von Herzengern et son vis-à-vis. Elle goudailla, gentille :

— Faut pas pleurer, mon vieux pépé. La voilà, votre bière ! Allez, ça vous fera pas plus de mal qu'une tasse de camomille !

Von Herzengern s'éveilla, grogna : *Prosit !*, vida sa chope mi dans son gosier, mi sur sa chemise, rota à en culbuter Herr Müller sur le sol et fit : « Quarante-quatrième, au trot ! » avant de se remettre en état

d'hibernation.

— Fräulein, murmura Herr Müller, je voudrais parler au patron.

— Au patron ? Pourquoi ?

— C'est confidentiel. S'il vous plaît, Fräulein...

Elle lui envoya un quelconque chef de rang.

— Vous êtes le patron ? questionna Herr Müller en adoptant la plus digne des attitudes.

— Sûr que c'est moi, railla le loufiat, ça se voit pas ?

— Je voudrais prendre la parole, tout à l'heure.

— C'est bien facile. Pour dire quoi ?

— Approchez, je vous prie.

Le chef de rang se pencha sur le vieux monsieur et le vieux monsieur lui glissa à l'oreille :

— Je m'appelle Hitler. Adolf Hitler.

— C'est un joli nom ! gloussa l'autre, épanoui.

— Je suis le Führer.

— Cela va de soi.

— Je ne suis pas mort, je suis vivant, vous comprenez ?

— Très bien. D'abord, vous bougez. Ensuite, je me disais aussi que vous aviez comme un faux air...

— Nous sommes le 8 novembre, jour anniversaire du putsch. Quand je vais prononcer un discours ici même, cinquante ans après...

— ... Ça va faire du bruit, c'est sûr ! Eh bien, Herr Hitler, dès qu'il y aura un moment de silence, je vous annoncerai, et vous me ferez le plaisir de foutre par terre cette pute de République Fédérale !

— Je n'y manquerai pas, car c'est justement mon intention, déclara Herr Müller en clignant de l'œil à ce patron si perspicace, si intelligent.

Le patron hocha solennellement la tête, répondit au coup d'œil finaud de ce vieux jobard coiffé d'un rigolo petit chapeau tyrolien.

Le chef de rang rejoignit au plus tôt ses collègues pour les informer de la présence d'Hitler dans la salle. Deux s'en étouffèrent de ravissement. Il fallut déboutonner le col de trois autres.

— Vous m'avez entendu ? souffla Herr Müller à Von Herzengern.

Le verrat souleva une paupière en chapiteau de cirque :

— Non, papa.

— Je suis Adolf Hitler. Papa ! Pas de papa ! Je suis votre Führer !

Von Herzengern torcha son groin moussieux ;, rota puissamment :

— Enchanté, *mein Führer* ! Buvez pas votre bière, des fois ?

— Non. Elle est à vous.

— Merci, papa. Pardon... *mein Führer* ! *Prosit, mein Führer* ! Content de revivre bientôt le printemps d'Hitler, notre si joyeux *Hitlerzeit* !

Il but la chope d'Herr Müller, rota avec tendresse, et s'endormit.

L'auditoire n'était pas hostile, à priori. Herr Müller ne doutait plus

du triomphe promis par Wehrmacht. Satisfait de la tournure que prenaient des événements qui bouleverseraient dès demain l'ordonnance de la planète, Herr Müller sortit de son gilet un sac de papier, le gonfla, le fit éclater sur la table d'un coup de paume.

Von Herzengern tressaillit, grognonna :

— *Ach*, Herr Hitler ! Moins de bruit, s'il vous plaît !

Le chef de rang, qui l'épiait, revint hilare à ses collègues :

— Vous ne savez pas ce qu'il fabrique, le Führer ? Il fait péter des sacs de papier.

— Faut le faire parler, Kurt ! Va lui dire qu'il peut y aller de son laïus, qu'on est tous derrière lui ! On va se marrer !

— C'est peut être rosse, fit Gretel. Il est vieux...

— Ça ne fout rien. On va se fendre la gueule. Vas-y, Kurt !

Kurt se décida.

Herr Müller, épuisé, reposait, le front sur l'avant-bras, le nez sur la table entre les deux chopes vides.

— Ho, Adolf ! cria gaiement Kurt, debout ! C'est l'heure du speech !

Herr Müller ne bougea pas. Kurt, intrigué, le prit à l'épaule :

— Eh bien, pépé ! On roupille ? C'est pas l'heure de faire dodo ! Vous m'écoutez, pépé ?

Il n'écoutait plus.

Kurt le secoua, dut retenir le corps qui partait en arrière.

Le petit chapeau tyrolien roula sur le carreau.

— Merde alors !... balbutia Kurt, impressionné par ces yeux bleus glacés qui ne le voyaient plus. Qui ne voyaient plus rien.

Il était mort, enfin.

Bien mort, cette fois. Pour de bon.

On l'enterra le 11 novembre.

Il pleuvait. Les vieux de la *Glückhaus* s'étaient emmitouflés, munis de caoutchoucs, de parapluies. En une cocasse partie de cloche-pied ou de marelle, ils jouaient à éviter les flaques qui émaillaient les allées.

— Ce pauvre Herr Müller, gloussa Frau Kolledehof en un soupir de circonstance, il a moins beau temps qu'Herr Schaubner. Vous vous souvenez, Herr Lutz ? C'était en mai.

— Pas du tout. En juin.

— En mai, j'en suis sûre.

— Moi, je suis certain que c'était en mai, vieille punaise.

— En mai, vieux ; croûton !

Frau Christa Boehm, la sous-directrice, dut les séparer, les gronder pour leur manque de tenue.

L'Arabe des cuisines était retourné dans son pays en emmenant Bertha la serveuse, qu'il avait épousée. On l'avait remplacé par un noir, et la carriole mortuaire d'Herr Müller fut tirée jusqu'au cimetière par le concierge et un Sénégalais frileux, violet sous son passe-montagne.

Incorrigible, Frau Kolledehof grinçait, prenant à partie cette fois le docteur Depp :

— Vous vous rendez compte, Herr Doktor ? C'est la fin d'un grand peuple, de la civilisation des Nietzsche et des Wagner. Un nègre pour conduire un bon Allemand à sa dernière demeure ! Un nègre ! Ah ! la ! la !, si le Führer voyait ça !...

Le docteur Depp se souciait peu de ce que le Führer pouvait voir ou non. Les obsèques pluvieuses d'Herr Müller allaient lui rapporter des quantités de bronchites et de refroidissements à soigner.

Pour descendre la bière, on ôta les deux couronnes traditionnelles, celle de la direction ornée du classique ruban « A notre regretté pensionnaire et ami », celle des retraités, clamant comme d'habitude « A notre regretté camarade » à de fort ternes et modestes échos.

Le drap noir retiré, le cercueil flottant déjà au fond d'un trou qui s'emplissait fâcheusement d'eau, le directeur prononça son sempiternel éloge funèbre. Les gouttes crépitaient sur la feuille de papier, délavaient le texte.

Le noir toussait. Frau Kunde pleurnichait. Elle avait froid aux pieds.

— Adieu, Herr Müller ! Adieu à vous qui avez mené la plus probe et la plus paisible des vies, au sein de la nature, allant de bosquet en bosquet à la façon d'un papillon ! Adieu excellent et rustique fonctionnaire, charmant locataire de notre chère *Glückhaus*, adieu à vous, qui ne pensiez qu'au bien-être, qu'au plaisir de vos semblables ! Nous vous regretterons toujours, Herr Müller. Toujours ! Adieu !

Frau Kolledehof grogna :

— C'est ça, adieu ! Et vite ! Il nous fait geler, ce Herr Müller !

La porte couina longuement sous la pluie, et un retardataire entra dans le cimetière. Il portait de gros souliers ferrés, des leggings de cuir noir, était coiffé d'une casquette autrichienne de laine verte. Il traînait une vaste couronne qu'il logea entre les deux autres avant de prendre un air recueilli.

Les vieillards se tordirent le cou pour lire les mots que le nouveau venu avait fait inscrire sur le ruban. Ils déchiffrèrent cette phrase détrempée par la pluie :

A MON REGRETTÉ CONFRÈRE
ET PRÉDÉCESSEUR
DE LA PART D'HUGO SCHWERTE
GARDE-CHAMPÊTRE A LUSTBARKEIT

-
- 1 Plaisir.
- 2 En allemand : *Mein Kampf*.
- 3 Caporal.
- 4 Tête de cochon.
- 5 Abruti.
- 6 Allemagne, réveille-toi !
- 7 Trinquons encore un petit coup – Puisque nous avons les clés de la maison !
- 8 Landser, équivalent de « poilu » pour les combattants de 1914-1918.
- 9 Coquin.
- 10 Sale chien.
- 11 Réveille toi